

RUSTICITÉ
ET
URBANITÉ ROMAINES

THÈSE COMPLÉMENTAIRE
POUR LE DOCTORAT ÈS LETTRES

PRÉSENTÉE

A LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

PAR

HENRI BLÉRY
PROFESSEUR AGRÉGÉ AU LYCÉE CHARLEMAGNE

PARIS
BÉLIN FRÈRES, ÉDITEURS

52, RUE DE VAUGIRARD, 52

1900

RUSTICITÉ
ET
URBANITÉ ROMAINES

THÈSE COMPLÉMENTAIRE
POUR LE DOCTORAT ÈS LETTRES

PRÉSENTÉE

A LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

PAR

HENRI BLÉRY

PROFESSEUR AGRÉGÉ AU LYCÉE CHARLEMAGNE



PARIS
BELIN FRÈRES, ÉDITEURS
52, RUE DE VAUGIRARD, 52



Digitized by the Internet Archive
in 2026

PRÉFACE

Notre intention, en commençant ce travail, était, nous l'avouons, de n'étudier que l'urbanité romaine. Les auteurs latins en ont parlé si souvent, et avec tant d'orgueilleuse tendresse, qu'une sympathique curiosité nous attirait vers ce sujet. Chemin faisant, nous nous sommes laissé entraîner à étudier aussi la rusticité. On ne peut guère s'occuper de l'une sans s'occuper de l'autre en même temps ; l'urbanité se définit le contraire de la rusticité, et on ne les comprend bien que toutes les deux ensemble. Mais, du moment que nous faisons un chapitre préliminaire sur la rusticité pour nous préparer à mieux pénétrer le sens de l'urbanité, un chapitre intermédiaire s'imposait, où nous avions à montrer comment, de la rusticité, les Romains étaient passés à l'urbanité. Enfin, pour parfaire cet ensemble, il nous fallait examiner comment l'urbanité, à son tour, avait disparu. Nous aimons à croire que cet élargissement progressif de notre sujet n'en a point compromis l'unité. Au lieu d'une simple analyse de l'urbanité, c'en est une histoire, dans laquelle on la voit successivement naître, croître, atteindre son plein développement, décliner et périr. La tâche était encore ainsi, ce nous semble, assez nettement délimitée.

Nous n'ignorons point que le sujet a déjà, au moins en partie, été traité au dix-huitième siècle. Dans les Œuvres diverses de l'abbé Gédoyⁿ¹, on lit un certain nombre de pages aimables et faciles sur l'urbanité : Sainte-Beuve en fait un vif éloge dans ses *Causeries* du

1. *Œuvres diverses de M. l'abbé Gédoyⁿ*, à Paris, chez de Bure l'aîné, quai des Augustins (1745).

Lundi¹. Mais remarquons d'abord que l'abbé Gélyon s'est borné à l'analyse. Et puis, cette analyse même, il ne nous paraît pas l'avoir épuisée, au point de ne plus rien laisser à glaner derrière lui. Il s'appuie surtout, pour ses définitions et ses exemples, sur deux auteurs : Térence, d'une part, pour qui il professe un culte auquel nous nous associons volontiers, et Quintilien, d'autre part, qu'il avait une raison toute particulière d'aimer, puisqu'il l'avait traduit. Or Térence, si fin, si délicat qu'il se soit montré dans sa vie et dans ses œuvres, n'a pas connu l'urbanité : du moins le mot n'était-il pas créé de son temps. Quant à Quintilien, uniquement attaché à former un orateur, il ne nous renseigne que sur l'urbanité du langage.

L'abbé Gélyon aurait pu plus utilement consulter, spécialement pour l'urbanité des mœurs, d'autres écrivains, et, entre tous, Cicéron, dont les discours, dont les lettres familières reflètent tous les aspects de l'urbanité la plus authentique. Il a négligé de le faire. Est-ce parce que Quintilien, inexactement d'ailleurs, déclare quelque part que l'urbanité était nouvelle au temps de Cicéron ? Mais, nouvelle, elle aurait mérité encore d'être étudiée chez lui, plutôt que dans Térence, chez qui elle n'existait pas du tout. Nous renonçons à approfondir.

Quoi qu'il en soit, nous avons cru qu'après l'abbé Gélyon il valait encore la peine de parler de l'urbanité. Pussions-nous seulement l'avoir fait en aussi bons termes que lui ! Nous aurions ainsi contribué à faire aimer un peu plus les lettres latines, et c'est là un devoir de piété que nous serions heureux de n'avoir pas trop indignement rempli.

Paris, le 26 août 1909.

1. Tome III, M^m de Caylus et de ce qu'on appelle Urbanité, p. 68, sqq.

RUSTICITÉ ET URBANITÉ ROMAINES

PREMIÈRE PARTIE

La vie rustique.

On sait que les Romains ont été d'abord un peuple de paysans, ne connaissant d'autre moyen de vivre que de travailler la terre et d'élever des troupeaux. Tout le prouve : leur vocabulaire, leurs institutions, leurs monnaies, les assertions de leurs écrivains.

Les premiers Romains, peuple de paysans : preuves diverses.

Leur vocabulaire est plein de mots appartenant à la langue des agriculteurs et des pasteurs. « Riche », à l'époque classique, se dit encore *pecuniosus* ou *locuples*, comme au temps où il n'y avait de riches que ceux qui possédaient beaucoup de bétail (*pecus*), ou beaucoup de terres (*loci, hoc est agri, plenos*¹). « Aujourd'hui encore, dit Pline², sur les tables des censeurs, on nomme *pascua* (pâturages) tout ce dont le peuple romain tire des revenus, parce que longtemps les pâturages furent le seul revenu ». Il serait facile de multiplier les exemples au moyen du dictionnaire³. « Les Romains, dit Plutarque, donnaient même à leurs enfants les noms de Suillus, Bubulcus, Caprarius, Porcius ; car, chez eux, la chèvre se dit *capra*, et le cochon *porcus*⁴. »

Leurs institutions portent le même témoignage. Les amendes, par exemple, furent pendant longtemps payées en têtes de bétail. « Publicola punit la désobéissance aux consuls d'une amende de cinq bœufs et de deux moutons : or le prix d'un mouton était de dix oboles, et celui d'un bœuf de cent.

1. Pline, *Hist. nat.*, 18, 3, 11.

2. Pline, *ibid.*

3. Voir le *Dictionnaire étymologique* de M. Bréal, *passim*.

4. Traduction Pierron, tome I^{er}, *Vie de Publicola*, p. 238.

Les Romains n'avaient pas encore en ce temps-là beaucoup d'argent monnayé, mais ils étaient riches en troupeaux de gros et de menu bétail¹. »

Les premières monnaies frappées à Rome représentaient, à ce qu'affirme Pline, les animaux de la ferme : « Servius rex primus signavit aes. Antea rudi usos Romae Timaeus tradit. *Signatum est nota pecudum* : unde et *pecunia* appellata² ». Il nous est difficile de juger si Pline dit vrai : ces anciennes monnaies, si toutefois elles ont existé, sont maintenant disparues ; il ne nous reste que le beau lingot du cabinet des médailles, portant un bœuf à l'endroit et à l'envers, et encore Cohen, qui le reproduit grandeur naturelle dans sa Description générale des monnaies de la république romaine³, ne le croit-il ni d'une bien haute antiquité, ni même peut-être de fabrication romaine⁴. Mais, quand même Pline se tromperait sur ce point⁵, cette obstination des écrivains anciens à tout expliquer chez les Romains par leur origine rustique n'est-elle pas encore une preuve de cette origine ?

D'ailleurs, d'une façon générale, les textes faisant allusion à la vie champêtre des premiers Romains sont si nombreux et si connus qu'il est superflu de les relever ici, puisque, aussi bien, nous aurons l'occasion, au cours de cette étude, d'y puiser largement.

Vie idyllique, d'après
Cicéron et Virgile.

Cette vie, s'il fallait s'en rapporter aux *Bucoliques* de Virgile et au *De Senectute* de Cicéron, aurait été la plus idyllique qu'on puisse se figurer. Dans les *Bucoliques*, le laboureur s'endort doucement à l'ombre d'une haie, où les abeilles viennent en bourdonnant brouter les fleurs du saule ; l'émondeur lance sa chanson vers le ciel ; les bergers, en menant paître leurs brebis, jouent du chalumeau et improvisent des vers. Dans le *De Senectute*, Caton découvre à la vie du paysan des charmes qui l'égalent presque à celle du sage. « Quel plaisir, s'écrie-t-il,

1. Plutarque, trad. Pierron, *ibid.*

2. Pline, *Hist. nat.*, 33, 3, 43.

3. Cohen, planche LXXIV.

4. Cohen, pages 354 et 355.

5. Cependant Darenberg et Saglio, au mot *As*, signalent des lingots d'un style vraiment archaïque, et portant la figure du bœuf (Lenormant et de Witte, *Elite des mon. céramogr.*, tome 1^{er}, p. xxxix).

de contempler la force qui est dans la terre ! Dans son sein amolli et ameubli, elle a reçu la semence éparse : d'abord elle la retient cachée... ; puis, quand elle l'a attiédie par sa chaleur et par la pression qu'elle exerce sur elle, alors elle la répand au dehors, elle en fait sortir une herbe verdoyante : cette herbe... grandit insensiblement ; elle se dresse : c'est une tige noueuse... Elle pousse l'épi, ce fruit si harmonieusement construit, et, contre les morsures des petits oiseaux, elle se munit du retranschement de ses barbes. Que dire des vignes ? de leur commencement, de leur levée, de leur croissance ?... La vigne, qui, de sa nature, est caduque, et qui, si elle n'est appuyée, retombe à terre, la vigne, pour s'élever, se sert de ses vrilles comme de mains avec lesquelles elle embrasse tout ce qu'elle rencontre ; elle serpente en une multitude de replis vagabonds : il faut qu'avec le fer l'art du laboureur la taille et la réduise ; sans quoi, elle ne développerait que des sarments ligneux, et, dans sa prodigalité, elle se dissiperait en tout sens. Aussi, vienne le printemps : sur les parties que la faux a épargnées, apparaît le bourgeon ; la grappe en naît et commence à se montrer : nourrie du suc de la terre et de la chaleur du soleil, elle a d'abord un goût très âcre, puis, en mûrissant, elle prend une saveur plus douce... S'il n'y a rien qui soit d'un plus riche rapport, y a-t-il rien aussi qui soit plus beau à voir ?¹ ». Les vergers, les jardins, les troupeaux, les essaims d'abeilles, l'infinie variété des fleurs, tout cause à Cicéron une égale admiration : il n'est rien qui ne l'intéresse, jusqu'à la délicate opération qui consiste à fumer les terres.

Certes, la vie des champs offre à ceux qui savent la comprendre des délices incomparables, et les laboureurs seraient sans doute les plus fortunés des hommes, s'ils connaissaient leur bonheur. Seulement, il leur faudrait, pour cela, être des poètes comme Virgile ou des philosophes comme Cicéron. Ce n'est point le cas pour la plupart d'entre eux. Caton, peut-être, entrevit quelques-unes des choses élevées que lui fait dire Cicéron, quand, sur la fin de sa longue carrière, il eut dépouillé le vieux paysan, pour ouvrir son esprit aux idées nouvelles du

Vie rude, en réalité.

1. Cicéron, *de Sen.*, 15.

siècle. Plutarque affirme qu'alors il cultiva la terre pour se délasser dans ses moments de loisir, et qu'il n'en fit plus qu'un objet d'amusement et de théorie. Mais Caton jeune, d'après le même auteur, s'était appliqué à l'agriculture pour le profit qu'il en tirait¹.

Le point de vue de Caton jeune était certainement celui de tous les paysans romains. Lorsque, de longues heures durant, derrière la charrue pesante attelée de bœufs lents, le laboureur marche, le front penché sur le sillon, sa pensée est loin des spéculations philosophiques, et ce n'est pas non plus à des vers qu'il rêve : il s'agit pour lui de vivre et de faire vivre tous les siens. C'est Virgile lui-même qui nous le dit, Virgile devenu dans ses *Géorgiques* peintre plus exact de la réalité : « Le laboureur fend la terre avec sa charrue recourbée; c'est de là qu'il tire de quoi soutenir sa patrie, et ses petits enfants, et ses jeunes taureaux, qui ont si bien mérité de lui². » Sa constante préoccupation est de savoir si le temps sera favorable et la récolte fructueuse. Une bonne saison peut lui donner du grain à rompre ses greniers. Un orage soudain peut ruiner en un jour le travail de toute une année. La langue trahit encore cet état d'esprit du paysan. Les adjectifs *laetus* et *felix* signifiaient primitivement, l'un « gras, abondant³ », l'autre « productif⁴ » ; ils prirent peu à peu le sens, le premier de « joyeux », le second d'« heureux » ; par où l'on voit bien qu'il n'y avait de joie et de bonheur pour les anciens Romains que dans des moissons abondantes ou dans des vergers productifs. Inversement, pour exprimer un grand malheur, c'est du mot *calamitas* que l'on se servit : il désignait, d'après l'étymologie, une maladie des tiges du blé (*calamus*) : on n'imaginait pas de fléau pire que celui-là. Cette inquiétude de l'avenir, très légitime en soi, le paysan la pousse jusqu'à l'extrême : c'est qu'il l'a reçue en héritage avec le sang de ses aïeux, sucée avec le lait de sa mère, respirée avec l'air de sa maison ; c'est qu'il la rencontre partout autour de lui, encerclant sa pensée dans son horizon étroit, sans une

1. Plutarque, trad. Pierron, tome II, *Caton*, p. 168.

2. Virg., *Géorg.*, 2, 514.

3. « Quid faciat laetus segetes ». (Virg., *Géorg.*, 1, 1.)

4. « Felices erue sylvas ». (Virg., *Géorg.*, 4, 329.)

seule éclaircie vers un idéal plus noble. Elle devient sa vie même, sa raison d'être. Posséder toujours plus, et ne jamais rien perdre, il ne saurait concevoir autre chose.

Virgile confesse l'avidité insatiable des campagnards. « Point de cesse, dit-il, que l'année ne donne à foison soit les fruits, soit les petits des troupeaux, soit les faisceaux de céréales, et qu'elle ne charge de ses produits les sillons, qu'elle n'en rompe les greniers¹. »

Avidité et avarice des paysans.

Quant à l'avarice de ces mêmes campagnards, elle a été rendue par Caton, qui s'y connaissait, en ces termes suffisamment expressifs : « Le père de famille doit faire argent de tout et ne rien perdre. S'il donne des saies neuves aux esclaves, qu'ils lui rendent les vieilles : elles feront des morceaux ; qu'il vende l'huile, si elle vaut quelque chose, et ce qui reste de vin et de blé ; qu'il vende les vieux bœufs, les veaux, les agneaux, la laine, les peaux, les vieilles voitures, la vieille ferraille, les vieux esclaves et les esclaves malades ; qu'il vende toujours : le père de famille doit être vendeur, et non acheteur². »

Au reste, cette farouche passion de posséder ne saurait se satisfaire que par des moyens honnêtes. On ne vole point des moissons ; il n'y a point d'incantation magique pour attirer dans son champ les épis du voisin. Furius Crésinus, accusé de ce crime, amena au tribunal du préteur sa fille, qui était une grosse paysanne très laborieuse, bien nourrie et bien vêtue... Il fit apporter tous ses instruments de labour, qui étaient en fort bon état, des hoyaux très pesants, une charrue bien équipée et bien entretenue ; il fit venir aussi ses bœufs, qui étaient gros et gras. Puis, se tournant vers ses juges : « Voilà, dit-il, la magie et les sortilèges que j'emploie pour rendre mon champ fertile. Je ne puis pas, continua-t-il, vous produire ici mes sueurs, mes veilles, mes travaux de jour et de nuit³. » A l'exemple de Furius Crésinus, le paysan romain n'attend la fortune que de son énergie personnelle. Pour amasser les richesses désirées, il travaille sans relâche ; pour économiser les richesses acquises, il se prive de tout superflu.

Leur courage, leur sobriété.

1. Virg., *Géorg.*, 2, 51, sqq.

2. Caton, *De Agric.*, 2, fin.

3. Pline, *Hist. nat.*, 18, 6, 41, sqq.

Travaux de la journée.

Le matin, pendant que sa femme, restée auprès du foyer, donne le sein à ses enfants déjà grands¹, ou qu'elle pétrit le pain², il se rend aux champs avec ses esclaves. Là, point de temps à perdre. Quand les envoyés du sénat vinrent apporter à Cincinnatus la dictature, ils le trouvèrent labourant les quatre arpents de terre qu'il avait sur le Vatican, le corps nu, tout couvert de sueur et de poussière³. A midi, déjeuner rapide. « Thestylis broie pour les moissonneurs épuisés par le soleil dévorant des herbes odorantes, l'ail et le serpolet⁴. » Puis un somme sous un arbre : « mollesque sub arbore somni⁵ », et le travail recommence. Quand la journée est finie, quand on est rentré à la maison, le maître « s'assied à la même table que ses serviteurs, mangeant le même pain et buvant le même vin⁶ ». Le souper est sobre et frugal. « On ne servait alors, dit Juvénal, dans des écuelles étrusques, que des mets préparés avec de la farine bouillie⁷. » Le repas pris, on se couche sur une botte de paille⁸, pour se remettre le lendemain à l'ouvrage avec plus d'ardeur que la veille.

Travaux du mois.

Si chaque heure du jour est bien remplie, chaque jour du mois n'est pas moins bien occupé. C'est ce dont on peut juger par la lecture de deux ménologes ou calendriers rustiques, appelés, l'un le *Colotianum*, l'autre le *Vallense*, sur lesquels sont gravés, à la suite du nom de chaque mois et du signe du zodiaque correspondant, le nombre des jours de chacun d'eux, sa division en *Nonae septimanae* ou *quintanae*, les équinoxes, les noms des divinités sous lesquelles le mois est placé, les fêtes principales, le nombre d'heures du jour et de la nuit, et surtout les travaux auxquels doit se livrer le cultivateur⁹.

1. Juvénal, 6, 9.

2. Pline, *Hist. nat.*, 18, 11, 107 : « Pistores Romae non fuere ad Persicum usque bellum... Ipsi panem faciebant Quirites, mulierumque id opus erat. »

3. Pline, *Hist. nat.*, 18, 3, 20; — Tite-Live, 3, 26, fin.

4. Virg., *Bucol.*, 2, 10.

5. Virg., *Géorg.*, 2, 470.

6. Plutarque, trad. Pierron, tome II, *Caton*, p. 136.

7. Juv., 11, 108.

8. Pline, *Hist. nat.*, 18, 3, 14.

9. Le texte de ces deux ménologes est publié *in extenso* dans le *Corp. inscr. latin.* de Mommsen, t. 1^{er}, p. 358 et 359. On peut voir dans le *Dict. des Antiq.* de Darenberg et Saglio, au mot *Calendarium*, fig. 1032, une reproduction du

Voici, par exemple, ce qu'on lit dans le *Colotianum*, pour le mois de mai : « Mois de Mai, xxxi jours. Les Nones tombent le VII^e jour. Le jour a 14 heures 1/2; la nuit a 9 heures 1/2... On sarche les blés. On tond les moutons. On lave la laine. On met les jeunes taureaux sous le joug. La vesce des prairies est coupée. On fait la lustration des moissons. Sacrifices à Mercure et à Flore¹. »

Les intempéries de l'hiver ne sont point un prétexte à l'inaction. Seulement, pour aller aux champs, Caton, qui, l'été, ne s'habillait pas plus que Cincinnatus, ajoute à sa toilette un peu sommaire une méchante tunique, qu'il jette sur ses épaules². « Lorsque la pluie froide retient chez lui le cultivateur, beaucoup de choses qu'il lui faudrait bientôt, le ciel devenu beau, faire à la hâte, il peut s'en débarrasser : le laboureur forge la dent dure du soc émoussé; il creuse dans un arbre des barques; ou bien il marque d'un signe ses têtes de bétail, d'un chiffre ses tas de blé. D'autres aiguissent des pieux et des fourches à deux pointes, et, avec l'osier d'Amérique, préparent des liens pour la vigne flexible³. »

Occupations par mauvais temps.

Les jours de fête eux-mêmes ne sont pas précisément perdus pour l'agriculture. Les paysans les emploient à appeler par leurs prières la protection des dieux sur leurs champs et sur leurs bestiaux.

Fêtes mêmes bien employées.

Aux Palilies, on purifie la maison et les étables avec un grand luxe de cérémonies, dont Ovide nous a conservé le détail curieux⁴. D'abord, on répand par terre, ou on brûle sur le foyer de la famille un certain mélange pétri par les vestales. On asperge ensuite d'eau lustrale les troupeaux et les étables, on balaie le sol avec des touffes de laurier; sur la porte, on

Colotianum : c'est, comme le Vallense d'ailleurs, un cube de pierre, dont chacune des quatre faces latérales est divisée en trois colonnes, ce qui fait un total de douze colonnes correspondant aux douze mois de l'année. Le Colotianum lui-même est au Musée Bourbon à Naples.

1. Texte latin (gravé verticalement) : « MENSIS MAIUS · DIES XXXI · NON SEPTIM · DIES HOR XIIIIS · NOX HOR VIIIS · · · SEGET RVNCANT · OVES TVNDVNT · LANA LAVATVR · IYVNCI DOMANT · VICEA PABVLAR SECATVR · SEGETES LVSTRANTVR · SACRVM MERCVR ET FLORAE. »

2. Plutarque, trad. Pierron, tome II, p. 136.

3. Virg., *Georg.*, I, 259, sqq.

4. Ovide, *Fastes*, 4, v. 723, sqq.

fixe des rameaux verts et, à l'intérieur, on pratique des fumigations de soufre, jusqu'à ce que l'odeur âcre fasse bêler les brebis¹. Puis on allume sur le foyer un feu d'olivier mâle, de pin, de sabine et de laurier. Mais l'épisode caractéristique de la fête, c'est la pratique, qui s'est continuée jusqu'à nos jours dans certains pays, des feux allumés, une fois la nuit venue, avec accompagnement de danses et de réjouissances populaires. « Le berger après boire, dit Tibulle², allumera des amas de paille légère et franchira en sautant les flammes sacrées. » Naturellement, au milieu de tout cela, on n'oublie point de demander à Palès sa protection pour les troupeaux, les bergers et les chiens : toute la fête n'a même point d'autre but. Denys en a ainsi résumé le caractère pratique : « Aux Parilia, dit-il³, laboureurs et bergers inauguraient le printemps par un sacrifice propitiatoire, afin d'obtenir la fécondité pour les troupeaux. »

Les Lupercales sont, en somme, célébrées dans le même esprit. C'est une fête de la purification (*februatio*)⁴, et c'est en même temps une fête de la fécondation. Le luperque, avec sa lanière de peau de chèvre, purifie la terre et tout ce qu'elle porte, hommes, animaux et plantes.

« Secta quia pelle luperci

« Omne solum lustrant⁵. »

Il féconde aussi tout ce qu'il touche, particulièrement les femmes, qui lui tendent les mains et le dos. « Jeune mariée, dit Ovide, qu'attends-tu ? ce n'est pas par des herbes au pouvoir surnaturel, ni par la prière et les formules magiques que tu enfanteras. Reçois tranquillement les coups de la main qui féconde, et bientôt ton père sera grand-père⁶. »

Il est superflu de prouver que le culte rendu à Dea-Dia par

1. Ovide, *ibid.*, 735, sqq. ; — Tibulle, 1, 5, 11 ; — Prop., 5, 8, 86.

2. Tib., 2, 5, 87.

3. Denys, 1, 88.

4. « Rex, cum ferias menstruas Nonis *Februariis* edicit, hunc diem *Februatium* appellat. *Februum* Sabini *purgamentum*, et id in sacris nostris verbum ; nam et *Lupercalia februatium*. » (Varron, *Ling. lat.*, 6, 3, 55.)

5. Ovide, *Fastes*, 2, 31, sq.

6. Ovide, *ibid.*, 425, sqq.

les frères Arvales était également destiné à demander pour les champs des moissons fertiles¹. Le nom même de ces prêtres l'indique ; leurs attributs aussi : c'était, comme on sait, une couronne d'épis attachés par des bandelettes de laine blanche. Cette couronne peut se voir sur plusieurs médailles frappées pendant la période républicaine² ; elle figure sur les bustes de deux illustres Arvales, les empereurs Antonin le Pieux et Marc-Aurèle, l'un au Musée du Louvre, l'autre au British Musaeum.

Quant aux Ambarvales, ainsi nommées parce qu'elles consistaient surtout à promener autour du champ, avant de les immoler, un porc, une brebis, et un taureau (*suovetaurilia*), on se rendra aisément compte du besoin auquel elles répondaient, en lisant le texte de la prière que Caton conseillait de prononcer à leur occasion : « O Mars, ô père, je te prie et te supplie d'être bienveillant et propice à moi, à ma maison et à ma famille ; c'est à cause de cela que j'ai ordonné de conduire autour de mon champ, de ma terre et de mon fond, un porc, une brebis et un taureau : empêche donc, éloigne, écarte les maladies visibles et invisibles, la disette, la dévastation des récoltes, les fléaux, les intempéries ; permets que les fruits de la terre et les blés, les vignobles et les jeunes branches grandissent et viennent à bien ; conserve sains et saufs les pasteurs et les bestiaux ; donne le salut et la santé à moi, à ma maison et à ma famille : c'est à cause de cela, etc...³ »

Pour des jours de fête, en voilà certes qui sont bien employés. Ajoutons d'ailleurs que, ces jours-là, il est encore certains travaux qu'il est permis d'exécuter. « Aucune loi religieuse ne défend de mener des rigoles, d'élever autour de la moisson une haie, de tendre des pièges aux oiseaux, de mettre le feu aux ronces, et de plonger le troupeau des brebis bêlantes dans le fleuve aux eaux salubres⁴. »

Le paysan ne s'accorde vraiment à lui-même, et n'accorde à ses gens un peu de bon temps qu'une fois la moisson rentrée et la vendange faite. « Les anciens laboureurs, dit Horace,

Amusements rares et modestes.

1. Voir cependant, entre autres textes, Varron, *Ling. lat.*, 4, 15.

2. Cohen, *Méd. Consul.*, Postumia, XXXV, 10 ; — Muscidia, XXIX, 2.

3. Caton, *de Agr.*, 141.

4. Virg., *Géorg.*, 1, 269, sqq.

gens vigoureux et contents de peu, attendaient que leurs blés fussent engrangés pour soulager en des réjouissances leur corps, et aussi leur âme, qui n'avait supporté tant de fatigues que par l'espoir de les voir finir. Alors, se réunissant avec les compagnons de leurs travaux, leurs enfants et leur épouse fidèle, ils offraient à la Terre un porc, du lait à Silvain, des fleurs et du vin à leur Génie, etc...¹ » Mais, même en ces circonstances, où il n'a rien à faire que prendre du plaisir, le paysan n'aurait garde de gaspiller son argent et d'énervier ses forces en de voluptueuses orgies. Ses amusements sont simples et rudes. « Allongé sur l'herbe, où, autour d'un grand feu, ses compagnons couronnent des cratères, il te fait des libations, dieu du pressoir, et t'invoque : il propose aux maîtres du troupeau le prix du javelot rapide et le pend à un orme; il met à nu ses membres durcis par la palestre agreste². »

Vie des camps aussi dure que celle des champs.

Cette vie des camps n'a pour intermède que la vie des camps. Chaque année, tout citoyen romain risque d'être enrôlé dans une légion, puisque la République fut en perpétuel état de guerre. Or, le service militaire réserve au paysan, avec le danger en plus, des fatigues non moins rudes que celles du labour ou de la moisson. Armé du casque, du bouclier, de l'épée, du pilum, qu'il doit s'assimiler en quelque sorte comme de nouveaux membres³, porteur de vivres pour la moitié d'un mois, de pieux pour le retranchement, et de tous autres objets dont il peut avoir besoin en campagne⁴, le soldat est littéralement chargé comme un mulet, au point qu'à partir de Marius les légionnaires furent en effet surnommés « les mulets de Marius⁵ ». En cet équipement, il lui faut faire des marches forcées, escalader des montagnes, traverser des rivières à la nage. Le soir, quand il est harassé de fatigue, il ne saurait

1. Hor., *Ep.*, 2, 1, 439, sqq.

2. Virg., *Géorg.*, 2, 259, sqq.

3. « Nam scutum, gladium, galeam, in onere nostri milites non plus numerant, quam humeros, lacertos, manus. » (Cic., *Tusc.*, 2, 46.)

4. « Ferre plus dimidiati mensis cibaria; ferre, si quid ad usum velint; ferre vallum. » (Cic., *Tusc.*, 2, 46.)

5. Festus, au mot *Muli Mariani* (livre XI) : « Dicit solent a Mario instituti, cuius milites in furca, interposita tabella, varicosius onera sua portare assueverant. »

songer au sommeil avant d'avoir établi un camp fortifié, qu'il lèvera dès le point du jour, pour partir plus loin. Le même surmenage recommencera alors, à moins qu'on ne rencontre l'ennemi en route, et qu'on ne lui livre bataille.

Ainsi, toujours peiner et toujours lutter, lutter contre les peuples voisins, pour défendre d'abord, pour étendre ensuite la terre héritée des aïeux, lutter contre cette terre elle-même, pour lui arracher les fruits que, dans son avarice, elle semble n'abandonner qu'à regret, telle est la dure condition à laquelle, sans un instant de trêve, est condamné le paysan romain. Caton l'a résumée ainsi, dans son *Apologie* contre Thermus : « Pour moi, dit-il, j'ai mené dès mon jeune âge une vie économe, dure, active, au milieu de toutes les privations, cultivant mon champ et mes rochers sabins, défrichant et ensemençant la pierre¹. » Et tout cela, pour aboutir à quel résultat ? Pour arriver à augmenter ses biens meubles ou immeubles : cet idéal suffit à soutenir le paysan romain au milieu des plus pénibles épreuves. C'est encore Caton qui nous l'apprend : « L'homme admirable, disait-il, l'homme divin et le plus digne de gloire, c'est celui qui prouve par ses livres de comptes qu'il a acquis plus de bien, durant sa vie, que ne lui en avaient laissé ses pères². »

1. Festus, au mot *Repastinari* (livre XVI) : « Ego iam a principio in parsimonia, atque in duritia, atque industria omnem adulescentiam meam abstinui agro colendo, saxis Sabinis silicibus repastinandis, atque conserendis. »

2. Plutarque, trad. Pierron, tome II, *Caton*, p. 164.

DEUXIEME PARTIE

La rusticité.

Voilà, autant qu'on peut le conjecturer, la vie que menaient les anciens Romains. Quelle empreinte en ont-ils reçue?

Pour ce qui est des mœurs, elle ne pouvait guère en développer chez eux que de saines et d'honnêtes. Vouée, par amour du gain si l'on veut, mais enfin vouée tout entière à la fatigue et aux privations, elle les tenait à l'abri de toute tentation mauvaise. « Ceux qui y sont le plus occupés, disait Caton, sont les moins sujets à penser à mal¹. » Cicéron, à son tour, s'écriait : « Quelles passions peut-il y avoir dans un homme qui passe sa vie à cultiver son champ? Cette existence est, plus que toute autre, éloignée des passions et liée au devoir². » Le même écrivain va plus loin encore. Ayant à défendre un jeune paysan accusé de parricide, il insinue que les mots « paysan » et « parricide » sont contradictoires. « J'aurais pu, dit-il, m'appuyer surtout, pour prouver son innocence, sur ce que des mœurs rustiques, une maigre nourriture, une vie âpre et inculte comme celle-là, ne produisent pas de pareils forfaits. De même qu'on ne trouve pas toute espèce de fruit ou d'arbre dans n'importe quel champ, de même toute espèce de crime ne naît pas dans n'importe quel genre de vie³. »

Mœurs honnêtes développées par cette vie rustique.

Chacun fera aisément la part de l'exagération déclamatoire dont ces paroles sont enflées. Cicéron est un orateur, et il plaide ici pour un paysan. Il est bien certain qu'au temps où les Romains étaient tous des paysans, tous n'étaient pas pour cela des modèles parfaits de toutes les vertus privées, civiques et

Réserves nécessaires à faire.

1. Caton, *de Agric.*, commencement.

2. Cic., *pro Roscio Amer.*, 14, 39.

3. Cic., *ibid.*, 27, 75.

militaires. Cet âge de tempérance n'a pas précisément honni Bacchus :

« Narratur et prisce Catonis

« Saepe mero caluisse virtus¹. »

Cet âge de piété a connu des maris adultères, et il ne paraît pas s'en être scandalisé outre mesure, puisqu'il défendait à la femme trompée de toucher, « même du bout du doigt », l'ingrat surpris en flagrant délit². Il a même vu, ô honte ! des parricides : c'est Cicéron lui-même qui le reconnaît, quand il admire l'ingénieux supplice imaginé par ses ancêtres pour réprimer l'abominable crime : « Insui voluerunt in culeum vivos, atque ita in flumen deici. O admirabilem sapientiam ! »

Cet âge de discipline militaire, enfin, a vu des lâches, puisqu'il employait la peine de la décimation contre les soldats qui avaient fui la bataille³.

Au total, le paysan,
homme droit.

Toutefois, s'il était bon de remettre les choses au point, il faut bien convenir aussi qu'en leur ensemble, et malgré des défaillances particulières, les mœurs romaines furent beaucoup plus pures durant les siècles de rusticité primitive qu'elles ne le furent jamais dans la suite. Le vieux Romain, tel qu'il se dégage, à distance, de l'infinité variété des individus, est un homme simple et grave : dans la vie, comme aux champs, il creuse droit son sillon. Dans sa famille ou hors de sa maison, au forum comme à l'armée, citoyen privé ou magistrat, simple soldat ou général, qu'il s'agisse d'obéir ou qu'il faille commander, partout, en toute circonstance, il accomplit son devoir naturellement, par une sorte d'instinct.

Bon père et bon mari.

C'est un bon père et un bon mari. « Lorsqu'il eut un fils, dit Plutarque à propos de Caton, jamais affaire, même la plus pressée, à moins qu'il ne s'agit d'un intérêt public, ne l'empêcha d'être auprès de sa femme au moment où elle lavait et emmaillotait son enfant... Dès que l'enfant eut atteint l'âge de raison, Caton s'occupa lui-même de l'instruire dans les lettres, quoi-

1. Horace, *Odes*, 3, 15, 10-1.

2. Anlu-Gelle, 10, 23, 5.

3. Tite-Live, 2, 59, fin ; — Polybe, 6, 38.

qu'il eût un esclave nommé Chilon, qui était habile grammairien, et qui enseignait plusieurs enfants. Il ne voulait pas, comme il le dit lui-même, qu'un esclave réprimandât son fils, ou lui tirât les oreilles, pour avoir été trop lent à apprendre... Il fut donc lui-même le maître de grammaire de son fils, son maître de jurisprudence et son maître d'exercices... Il dit encore qu'il s'abstenait devant son fils de toute parole déshonnête... et qu'il ne s'était jamais baigné avec lui¹. »

Comme homme, dans ses relations avec les autres hommes, il est loyal : on disait proverbialement « homo antiqua virtute ac fide² ».

Loyal en affaires.

Citoyen, il représente l'attachement à la patrie et aux institutions de la patrie. Il veut Rome toujours plus puissante, et il la veut toujours fidèle aux traditions, à l'esprit des ancêtres. Tel Caton, qui, toute sa vie, lutta avec le même acharnement et contre les ennemis du dehors, qu'ils s'appelassent les Carthaginois, les Macédoniens, ou les Grecs, et contre ces ennemis de l'intérieur, les novateurs, qui voulaient, au nom du progrès, entraîner la république dans des voies inconnues.

Citoyen attaché à la patrie et à ses institutions.

Magistrat, il consacre au service de son pays les pouvoirs que son pays lui a confiés; puis, quand sa tâche est remplie, il retourne, comme Cincinnatus, à sa charrue et à ses bœufs. « Quintius Cincinnatus, obsessi consulis et exercitus liberator, ab aratro vocatus ad dictaturam venit; ac rursus, fascibus depositis, quos festinantius victor reddiderat quam sumpserat imperator, ad eosdem iuvenco et quattuor iugerum avitum herediolum rediit³. »

Magistrat dévoué.

Soldat enfin, il jure que « jamais la peur ne lui fera quitter son enseigne pour prendre la fuite, et qu'il ne sortira des rangs que pour ramasser un javelot, frapper l'ennemi ou sauver un citoyen⁴. » On sait que ce serment fut rarement violé. « Nos généraux, dit Salluste, ont eu plus souvent à sévir contre des soldats qui avaient marché à l'ennemi malgré leur défense, ou qui, malgré leur signal, s'étaient retirés trop lentement du

Soldat discipliné.

1. Plutarque, trad. Pierron, tome II, *Caton*, p. 160-1.

2. Tér., *Ad.*, 442.

3. Colum., *de Re rust.*, Préface.

4. Tite-Live, 22, 38, commencement.

combat, que contre des lâches qui eussent déserté leurs enseignes ou abandonné le terrain devant l'ennemi¹. »

II

Régime déprimant pour l'esprit.

Voilà pour les mœurs de l'ancien Romain. Son intelligence a-t-elle autant gagné à cette vie rustique que ses mœurs? Il est clair que non. On aurait peine à imaginer un régime plus déprimant pour l'esprit que celui-là : passer des jours entiers à suer sur la glèbe, confiné entre les quatre bornes d'un champ, sans autres compagnons que sa femme et ses enfants à demi sauvages, ses esclaves et ses fidèles bœufs de labour; manger, dormir, puis reprendre la charrue ou le râteau en main, « parcourant sans cesse ce long cercle de peines » où toute sa vie est enfermée! ne mettre son ambition suprême qu'à montrer dans ses greniers beaucoup de blé, dans ses coffres beaucoup d'argent, et qu'à mourir un peu plus riche qu'on était né!

Le paysan, illettré.

Encore si le paysan lisait! Mais, dans une existence occupée comme la sienne, est-ce qu'il y a place pour la lecture? Caton, jusqu'en ses dernières années, où il subit une véritable métamorphose, avait-il étudié autre chose que l'agriculture, l'économie politique et l'histoire? ce sont là sciences fort utiles, sans doute, mais vraiment un peu terre à terre, surtout comme elles étaient comprises alors : « agrestiores Musae », ou « crassa Minerva ». Quant aux lettres, il montra l'estime qu'il en faisait en reprochant à Fulvius Nobilior, comme un crime, d'avoir emmené des poètes dans sa province². Et c'était Caton, c'est-à-dire le plus savant, à beaucoup près, des paysans de l'ancienne Rome! Que dire des autres? Ce qu'ils lisent, quand ils savent lire, c'est leur calendrier rustique : on y trouve des indications précieuses sur les travaux champêtres à exécuter dans le mois, ou sur les fêtes à célébrer. C'est aussi la Loi des Douze Tables : on y apprend la procédure à suivre pour traîner un voisin en justice. Mais, pour des livres de vers, ou autres inutilités semblables, gardez-vous de leur en offrir : ce serait aussi

1. Salluste, *Catil.*, 9, 4. — Cf. encore ce que dit Cicéron, *Tusc.*, 1, 1, 2 : « Quid loquar de re militari? in qua cum virtute nostri multum valuerunt, tum plus etiam disciplina. »

2. Cicéron, *Tusc.*, 1, 2, 3.

adroit que d'envoyer, comme cadeau, à une femme ou à un vieillard des armes de chasse, à un lettré des rêts. « Vtique cavebimus ne munera supervacua mittamus : ut feminae aut seni arma venatoria, aut *rustico libros*, aut studiis ac litteris dedito retia¹. » Aussi « *rustique et illettré* », « *rustique et ignorant* » sont-ils des accouplements de mots fréquents chez les auteurs².

N'élevant jamais sa vue au-dessus des choses de son métier, le paysan, dès qu'il ne s'agit plus de faire pousser du blé ou d'en vendre, se montre d'intelligence épaisse et lente. Plaute et Térence s'amuse de sa stupidité. Les comiques, cela est entendu, grossissent les ridicules; mais ils ne grossissent que des ridicules qui existent, et il y a certainement quelque chose à prendre dans les deux boutades qu'on va lire. Dans Plaute, une servante dit à sa maîtresse, qui lui faisait plusieurs fois la même recommandation : « Ce serait bon pour une fille ignorante, sans mémoire, sans esprit, que de répéter si souvent la même chose. Il me semble, à la fin, que tu me prends pour *une sotte et une rustique*³. » Dans Térence, le jeune Chrémès, sorti tout fraîchement de son village, ne comprend que ce qu'on lui enfonce dans la tête à coups de poing. « Thais ne t'a-t-elle pas dit de la suivre? lui demande la servante Pythias. — Non, elle m'a seulement fait signe. — Eh bien! n'était-ce pas assez? — Je ne savais pas que c'était là ce qu'elle voulait me dire; mais le soldat m'a fait comprendre ce que je ne saisisais pas bien, car il m'a poussé à la porte en me battant⁴. »

Lourd d'intelligence.

Honnête donc, mais borné, ignorant et sot, tel nous apparaît le Romain des temps rustiques. Or si l'honnêteté, partout où elle se rencontre, est respectable, il faut avouer qu'un honnête homme qui n'a pas d'esprit est souvent un être bien désagréable. Il est honnête avec mesquinerie, s'attachant aux petits côtés du devoir; il l'est avec humeur, grondant sans cesse contre la dépravation du siècle; il l'est avec morgue, se vantant d'avoir

En somme, aussi désagréable qu'honnête homme.

1. Sénèque, de Benef., 1, 11.

2. *Rusticus illitteratusque* (Quintil., Inst. or., 2, 21, 6); — *rusticus et indoctus* (Quintil., Inst. or., 12, 10, 53; — Horace, Art poét., 213-4).

3. Plaute, Perse, 168-9.

4. Térence, Eun., 735, sqq.

seul conservé le dépôt sacré de la vertu ; il l'est enfin avec aussi peu de grâce qu'il est possible d'être honnête homme :

« Asperitas agrestis, et inconcinna, gravisque¹. »

Mauvais sens pris par
les mots *rusticus* et
agrestis.

Les Romains eux-mêmes furent plus tard les premiers à reconnaître ce qu'avait d'excessif et d'insupportable l'honnêteté ainsi comprise. Ils la ridiculisèrent sous le nom de *rusticitas*, et ils n'eurent pas assez de sarcasmes pour tout ce qui était *rusticus* ou *agrestis*. Grâce aux nombreux textes où se trouvent ces trois mots, « *rusticitas* », « *rusticus* » et « *agrestis* », grâce aussi aux comédies où sont mis en scène des rustiques, grâce enfin à ce que nous savons de certains personnages historiques qui furent des rustiques avérés, il nous sera facile de faire revivre la rusticité romaine, telle qu'elle devait fleurir aux siècles heureux où aucun souffle de la ville n'avait passé sur elle. Nous verrons qu'elle est comme l'épanouissement d'une nature grossière et inculte, dans tout le sans-gêne de son exorbitant égoïsme.

III

Le rustique au physique.

Au physique, la personne du rustique romain, négligée, lourde et gauche, fait penser à ce paysan du Danube que La Fontaine a crayonné si vigoureusement. Il est hirsute comme lui : « *hirsutum et dura rusticitate truce*². » Ce n'est qu'en l'an 454 de la fondation de la ville qu'un nommé P. Ticinius Mena eut l'idée d'introduire de Sicile à Rome des tondeurs (*tonsores*), ainsi nommés parce qu'ils coupaient à la fois la barbe et les cheveux³. Cicéron, avec quelque irrévérence, appelle les anciens « ces barbus⁴ ». Dans le *Pro Coelio*, il imagine plaisamment, pour faire honte à Clodia de ses déportements, que son ancêtre, le fameux Appius Claudius Caecus, revient sur terre et s'indigne de voir sa petite-fille tombée si bas. Voici comme il représente cette espèce de croquemitaine échappé des enfers : « un de ces barbus, non pas avec une petite barbe,

1. Horace, *Ep.*, 1, 18, 16.

2. Martial, 7, 57, 8.

3. Pline, *Hist. nat.*, 7, 59, 211.

4. Cic., *pro Mur.*, 12, 26.

comme Clodia les aime, mais avec une barbe hérissée, telle qu'on en voit aux statues antiques et aux images des ancêtres¹. »

Le rustique n'a pas beaucoup de temps ni d'argent à dépenser pour sa toilette : « *agrestem neglegentiam* », dit Cicéron². Caton, que nous avons vu travailler aux champs, nu l'été, vêtu en hiver d'une méchante tunique, portait en ville une toge qui se faisait remarquer par ses dimensions exigües. Ne pouvant, dans les grandes circonstances, se dispenser d'endosser le costume officiel, il avait jugé qu'il y avait au moins des économies à faire sur l'étoffe :

« Quid? si quis vultu torvo ferus et pede nudo,
» Exiguaeque togae simulet textore Catonem³? »

Tout d'abord, sous sa toge, il avait eu, comme tout le monde, une tunique; mais, un jour, il s'aperçut que la statue de Camille, sur le Forum, n'en avait pas : il cessa aussitôt d'en mettre une. « Couvert d'une toge, mais sans tunique, il plaida devant les tribunaux, vint sur le Forum, et rendit la justice⁴. » Tel Diogène jetant au loin sa pauvre écuelle d'argile, parce qu'il a vu un enfant boire dans le creux de sa main.

La toge du rustique, quand il en porte une, et ses souliers, quand il en a, lui vont mal. « On peut tourner en dérision, dit Horace, ce qu'il y a d'*un peu rustique* dans la façon dont tombe sa toge, dont son soulier est attaché à son pied⁵. »

On est forcé d'ajouter qu'il ne sent pas bon : c'est le moindre défaut des gens qui mangent l'ail broyé par Thestylis, et qui pratiquent la fumigation des terres chantée par Cicéron. Tout le monde ne peut pas sentir les parfums, comme le fait très justement observer un rustique à un citadin qui l'apostrophait ainsi :

« Oboluisti allium,
» Germana inluvies ruris, stercus, hara suis⁶. »

1. Cic., *pro Coel.*, 14.

2. Cic., *de Off.*, 1, 36, 130.

3. Horace, *Ep.*, 1, 19, 12.

4. Asconius, *ad Cicer. pro Scauro*, fin.

5. Horace, *Sat.*, 1, 3, 31.

6. Plaute, *Most.*, 38, sq.

Sa toilette.

Son odeur.

Son maintien.

Cet homme ainsi bâti et ainsi habillé ne sait comment se tenir quand il ne travaille pas. Ses mains le gênent, s'il ne les emploie à fouir la terre ou à jeter la semence dans le sillon : « *Indoctae-rusticaeve manus* », dit Quintilien¹. Mais ce ne sont pas ses mains seulement qui manquent d'éducation : il y a quelque chose de raide dans sa manière d'être debout, de marcher, de s'asseoir, de se mettre à table, dans son visage, dans ses yeux. C'est ce que fait entendre Cicéron, lorsqu'il dit qu'en toutes choses, s'il faut se garder de paraître efféminé et mou, il ne faut pas moins éviter d'être « *dur et rustique* »².

Méfiant envers ses amis.

Au moral, la conduite du rustique est, en tout, celle d'un homme mal élevé. A-t-il un service à demander à ses amis, il le leur demande avec des hésitations et des précautions qui ont quelque chose de blessant. Dans Sénèque, un ami dit à un ami : « Je t'en veux de ce qu'ayant besoin de moi, tu me l'as laissé ignorer si longtemps, de ce que tu m'as prié avec tant d'insistance, de ce que tu as employé un intermédiaire... Désormais, quand tu désireras quelque chose, tu me le réclameras comme un droit. Pour cette fois, je pardonne à ta *rusticité* »³.

Peu obligeant.

S'il suspecte ainsi ses amis, c'est qu'il sent ce qu'il est lui-même capable de faire pour eux à l'occasion. Le fermier dont parle Aulu-Gelle reconnut ce qu'on peut attendre de pareils amis. Il avait prié les siens de venir moissonner avec lui un champ de blé où certaine alouette avait fait son nid. Déjà les petits de l'alouette se pressaient autour de leur mère en tremblant : « Mère, suppliaient-ils, hâtez-vous de nous transporter dans un autre lieu ; car, le maître a envoyé demander à ses amis de venir au point du jour faire la moisson. » La mère, plus expérimentée, les rassure : « Si le maître, dit-elle, se repose sur ses amis du soin de moissonner, ce n'est pas demain que la moisson sera faite, et il n'est pas nécessaire que je vous emporte aujourd'hui. » Le lendemain, la mère s'envole et va chercher de la nourriture. Le maître attend ses

1. Quint., *Inst. or.*, 1, 11, 16.

2. Cic., *de Off.*, 1, 35, 129.

3. Sén., *de Benef.*, 2, 3, 2.

amis; le soleil brûle les blés, et rien ne se fait; d'amis, il n'en vient point¹. »

Inviter des amis à dîner est une mode qui, née en ville, ne gagna jamais la campagne. Cicéron dit d'un jeune paysan : « Il n'allait point dans les banquets avec son père, puisqu'il ne venait même en ville que très rarement. Personne, pour ainsi dire, ne l'invitait chez soi; et cela n'a rien d'étonnant : il ne vivait pas en ville et n'aurait pas rendu l'invitation². »

Un jour pourtant, le rat des champs invita dans son trou le rat de ville : ce n'est pas qu'il ne fût, comme tous les campagnards, âpre et soigneux de son bien; mais le rat de ville était pour lui plus qu'un ami, c'était un hôte. Bref, il l'invita. Hélas ! la triste chère qu'il lui fit faire ! Il servit à son difficile convive des morceaux de lard à moitié rongés par lui, et qu'il avait mis de côté, tandis que, pour sa part, étendu sur de la paille, il se contentait de mets moins recherchés, afin de réduire d'autant la dépense³. Encore ce rat faisait-il preuve de bonne volonté, qui ne rongeaient qu'à moitié les morceaux de lard, et pensait à les conserver pour son ami. Dans le milieu où il vit, ses voisins de l'espèce humaine ne font pas tant de façons pour un invité, quand il leur arrive, par extraordinaire, d'en admettre un à leur table. Si un rôti n'a pas été tout à fait réussi, le rustique n'est pas homme à s'en inquiéter pour ses convives. Martial dit à un certain Rusticus : « Tu me trouves sévère, Rusticus, et gourmand à l'excès, parce que je bats mon cuisinier pour un dîner manqué ? Si cela ne te paraît pas un motif à donner des coups de fouet, pour quel crime veux-tu donc que je batte mon cuisinier⁴ ? » Sous ce transparent pseudonyme de Rusticus, on devine aisément quelque ami de Martial qui n'avait pas les mêmes attentions que lui pour ses invités, et les recevait avec un peu trop de rusticité. Il arriva un jour à César, dans un dîner auquel il avait été convié, de manger de l'huile rance. Il ne fit pas la grimace : il ne voulait pas, dit Suétone, avoir l'air d'accuser son amphitryon de

Amphitryon peu généreux.

1. Aulu-Gelle, 2, 29.

2. Cic., *pro Roscio Amer.*, 48, 52.

3. Horace, *Sat.*, 2, 6, 79, sqq.

4. Martial, 7, 23.

négligence ou de rusticité¹. Apparemment, la négligence aurait consisté à employer l'huile rance par mégarde; la rusticité consistait à l'employer exprès : il y avait des amphitryons rustiques qui trouvaient ingénieuse cette manière d'utiliser leur huile gâtée.

Convive mal élevé.

Invité à son tour, le rustique ne se fait pas prier. Manger et boire aux frais d'autrui, c'est une aubaine dont il faut profiter. Le rat des champs, quand son camarade de la ville parle de lui rendre son dîner, lui répondrait comme le renard de La Fontaine, s'il avait la même facilité d'élocution :

« Volontiers, dirait-il, car avec mes amis
» Je ne fais point cérémonie. »

Il lui répond, comme il peut, qu'il accepte avec empressement, et il le suit d'un pas agile. Arrivé dans la salle du festin, il se couche sur la pourpre, comme s'il n'avait fait autre chose de sa vie, et il se montre joyeux compagnon : ce n'est pas lui qui paie le dîner aujourd'hui.

« Ille cubans gaudet mutata sorte, bonisque
» Rebus agit laetum convivam². »

Il y a, dans le *Miles Gloriosus* de Plaute, un vieillard qui se flatte d'être un convive facile et agréable. Par l'énumération des inconvenances qu'il se défend de commettre à table, on peut se faire une idée de celles qui s'y commettaient quelquefois. « Je ne coupe jamais la parole à personne dans un banquet. J'ai le bon esprit de ne point me rendre incommode aux convives ; je parle autant que je dois parler, et je me tais aussi quand c'est à un autre de parler. Je ne suis pas cracheur, pas piteux, pas roupieux du tout. Bref, je suis né à Ephèse, et non en Apulie ou en Ombrie³. » Le bonhomme continue ainsi : « Je ne vole point la viande des autres, je ne leur enlève point

1. Suétone, *Cés.*, 53.

2. Hor., *Sat.*, 2, 6, 110-1.

3. Plaute, *Mil. Glor.*, 644, sqq. Nous avons sauté, dans ce passage, un vers que l'honnêteté nous fait un devoir de ne citer qu'en latin; c'est le vers 653 : « Neque ego umquam alienum scortum subigito in convivio. » Le mot *alienum* est suggestif : pour *suum scortum*, c'est permis, même dans un banquet, même à un homme qui se dit bien élevé.

leur coupe, et jamais, quand j'ai bu, je ne fais naître, par ma faute, de dispute. » Quand il dit : « Bref, je suis né à Ephèse, et non en Apulie ou en Ombrie », le vieillard nous donne à penser que les lois, pourtant bien élémentaires, de sa politesse, étaient inconnues de ceux qui n'étaient pas, comme lui, nés dans une grande ville : c'était le cas pour les rudes habitants du Latium aussi bien que pour ceux d'Apulie ou d'Ombrie.

C'est ainsi que le rustique en use avec ses amis. Vis-à-vis des étrangers, il est, du moins dans sa jeunesse, et quand il n'a pas bu, d'une timidité qui semble d'abord inconciliable avec son âpreté native. Habitué à sa farouche solitude, il se sent, sous le regard d'un inconnu, à peu près aussi troublé que l'est un oiseau de nuit surpris par le jour. Sénèque loue sa tante de sa « *modestie rustique* », employant pour une fois le mot « rustique » avec un sens favorable¹. Sénèque a raison : la modestie est louable chez la femme, à qui elle prête une grâce de plus. Mais elle sied un peu moins à l'homme, à qui l'on demande plutôt une virile fierté. Cicéron est tout humilié d'avoir à confesser qu'en certaine circonstance, il a été timide comme un paysan. Il y avait pourtant de quoi, comme on va en juger. Il brûlait de l'envie d'avoir l'histoire de son consulat écrite par Lucceius. Il n'osa pas lui exprimer ce désir de vive voix, et il lui adressa sa demande par lettre. « *Epistula enim non erubescit.* » Ce qui l'a empêché de parler, dit-il, c'est une sorte de *timidité tant soit peu rustique*². Le plus souvent, d'ailleurs, il entre dans la timidité du campagnard autre chose que la pudeur si justement appréciée par Sénèque chez sa tante : il y entre un sentiment assez peu délicat de méfiance à l'égard d'autrui. Le rustique craint pour son bien. Voit-il venir à lui quelqu'un qu'il ne connaît pas : il se retranche d'abord. Si c'est une femme qui veut l'aborder, il se hérisse : la traîtresse pourrait, en dépit de lui-même, lui tourner la tête par ses cajoleries. C'est ainsi que se comporte le jeune paysan Chrémès en présence de la courtisane Thaïs. Qu'on change les noms, qui sont empruntés par Térence à la comédie

Timide et farouche avec les étrangers.

1. Sén., *Consol. ad Helviam*, 17.

2. Cic., *ad Famil.*, 5, 12, 1.

grecque : la scène est aussi romaine que grecque ; elle est de tous les pays et de tous les temps. Thaïs donc a mandé Chrémès, parce qu'elle le croit frère d'une jeune fille qu'elle a auprès d'elle, et qu'elle voudrait s'en éclaircir en le questionnant, pour lui rendre cette sœur après vérification faite. Chrémès est venu à contre-cœur au rendez-vous. « Certes, se dit-il à lui-même, plus j'y réfléchis, moins je puis douter que cette Thaïs me prépare beaucoup de mal ; je vois bien avec quelle astuce elle me circonvient : je m'en suis aperçu la première fois qu'elle m'a fait venir auprès d'elle. On me demandera : « Qu'as-tu de commun avec elle ? » Je ne la connaissais même pas. J'arrive, elle trouve aussitôt un prétexte pour me faire rester : elle dit qu'elle vient de faire un sacrifice, et qu'elle veut traiter avec moi une affaire sérieuse. J'avais déjà un soupçon que tout cela se menait avec fourberie. Elle se met à table à côté de moi ; elle se livre à moi ; elle cherche à causer. Comme la conversation languissait, alors elle se mit à me demander combien il y avait de temps que mon père et ma mère étaient morts. Je lui réponds qu'il y a longtemps. Elle me demande encore si j'avais une propriété à Sunium, et à quelle distance de la mer. Je crois que cette propriété lui plaît ; elle espère me l'arracher. A la fin, elle me demande si je n'avais pas perdu là une petite sœur, s'il y avait quelqu'un avec elle, ce qu'elle avait sur elle lorsque je la perdis ; s'il existe quelqu'un qui puisse la reconnaître. Pourquoi me poserait-elle ces questions ? à moins peut-être que cette petite sœur que j'ai perdue autrefois, elle ne prétende que c'est elle-même, tant elle a d'audace... Elle m'a donc fait prier de venir, et sérieusement. Alors qu'elle dise ce qu'elle veut, ou qu'elle cesse de m'ennuyer. Par Hercule, je ne reviendrai pas une troisième fois. Eh ! eh ! qui va là ? Moi, je suis Chrémès. » C'est Pythias qui arrive, la servante de Thaïs. Pythias, fine, commence par un compliment au jeune homme : « Oh ! le gentil minois ! — CH. Ne disais-je pas qu'on me dressait des embûches ? — PY. Thaïs te prie instamment de revenir demain. — CH. Je vais à la campagne. — PY. De grâce ! — CH. Je ne puis, te dis-je. — PY. Eh bien ! reste ici, chez nous, en attendant qu'elle revienne elle-même. — CH. Jamais de la vie ! — PY. Pourquoi, mon

cher Chrémès? — CH. T'en iras-tu au diable¹? » Tout à l'heure, quand il aura bu, notre jeune paysan aura beaucoup moins peur de Pythias : « Ah ! Pythias, s'écrie-t-il, combien tu me parais maintenant plus belle que tantôt ! — PY. Ce qu'il y a de certain, c'est que toi, tu es beaucoup plus aimable. — CH. On a vraiment raison de dire que, sans Cérès et Bacchus, Vénus languit². » Devenu homme, Chrémès n'aura sans doute plus besoin de boire pour se donner du cœur. Convaincu, après expérience, que, dans la vie, les timides sont toujours joués, il saura bien, s'il lui reste encore quelque chose de son défaut de jeunesse, passer outre en toute occasion pour aller à son but. Caton se rendait au forum, afin d'y parler en faveur du maintien de la loi Oppia, que deux tribuns proposaient d'abroger. Cette loi, qui restreignait le luxe des femmes, avait naturellement contre elle toutes les femmes. Elles étaient là, assiégeant toutes les avenues du forum, acclamant au passage les orateurs qui devaient parler contre la loi, menaçant les autres. Caton, en traversant leurs rangs, fut hué de la belle façon. Il rougit, mais il ne rebroussa pas chemin pour cela, et, escaladant la tribune, il prononça le discours qu'il avait préparé : il le prononça tout entier, en dépit des rumeurs hostiles, l'agrémentant même de quelques épithètes de circonstance à l'adresse de la femme, telles que « animal indomptable », et autres aménités qu'il savait trouver³.

A l'égard de ses ennemis, on devine ce que doit être le rustique. Car il a des ennemis, pour si peu de gens qu'il voie. Il suffit que l'un de ses voisins ait, comme Furus Crésinus, de trop belles moissons : le voilà jaloux de son voisin ; il le traîne devant le préteur. Si vous puisez votre eau à la même rivière que lui, vous lui prenez son eau, ou bien vous la troublez : vous êtes son « rival⁴ ». Caton, qui vécut presque constamment en ville, sans y rien perdre de sa rusticité, s'y fit d'autant plus d'ennemis qu'il s'y trouvait en contact avec plus

Terrible pour ses ennemis.

1. Térence, *Eun.*, III, 3.

2. Tér., *ibid.*, IV, 3, vers 730, sqq.

3. Tite-Live, 34, 2, sqq.

4. Voir le mot « *rivalis* » dans le *Dictionnaire étymologique* de Bréal et Bailly.

de gens. Quiconque professait, en politique ou en religion, d'autres principes que lui, était son ennemi. Il eut ainsi, attachée à ses flancs, toute une meute d'ennemis, qu'il traîna jusqu'au bout de sa carrière, s'amusant de leurs assauts et de leurs clameurs. Si le jeune paysan défendu par Cicéron craignait les procès, parce qu'il était encore jeune et timide¹, Caton, lui, s'en délectait. Il n'y avait à ses yeux, dit Plutarque, rien qui méritât plus d'exercer son zèle que la dénonciation et la poursuite des méchants². Mais, selon la spirituelle remarque de Tite-Live, ce n'est pas seulement à force d'accuser ses ennemis qu'il les fatigua, c'est aussi à force de se faire accuser par eux. « Il fut, dit-on, cité lui-même en justice près de cinquante fois, et, à la dernière, il avait 86 ans... Et ce ne fut pas même là le terme de ses luttes : quatre ans après, il accusa Sergius Galba, étant âgé de 90 ans. » Quand il mourut, un de ses adversaires fit contre lui l'épigramme suivante que Plutarque nous a conservée³ :

« Ce roux, qui mordait tout le monde, cet homme aux
yeux pers, tout mort qu'il est,
» Ce Porcius, Proserpine ne veut pas le recevoir dans les
enfers⁴. »

Il y a en latin un mot expressif pour caractériser l'attitude du rustique en face de ses ennemis : c'est l'adjectif *truculentus* ; il est dérivé de cet autre adjectif, *trux*, qui se dit couramment des animaux les plus terribles à l'attaque, comme le béliet, le sanglier, le taureau⁵. Déméa, qui ne veut vivre qu'à la campagne, est *truculentus*, de son propre aveu : « Ego ille agrestis, saeuos, tristis, parcus, *truculentus*, tenax⁶. » Dans Plaute, l'esclave Stratilax, de qui une servante dit : « Rus merum hoc

1. Cic., *pro Rosc. Am.*, 31, 88 : « Is qui, propter fori iudiciorumque insolentiam, non modo subsellia, verum etiam urbem ipsam reformidet. »

2. Plut., trad. Pierron, tome II, *Caton*, p. 152.

3. Plut., *ibid.*, p. 153.

4. Plut., *ibid.*, p. 134.

5. *Truces ferae* (Tib., 1, 9, 76) ; — *arietes truces* (Plaute, *Bacch.*, 1147) ; — *trux aper* (Ovide, *Mét.*, 10, 715) ; — *trux taurus* (*id.*, *ibid.*, 7, 111 ; — 8, 297 ; — 9, 81).

6. Térence, *Ad.*, 866.

quidem'st¹ », a été surnommé *Truculentus* par excellence, et c'est lui qui donne à la pièce son titre. Caton est appelé *trux* par l'orateur qui soutient contre lui l'abrogation de la loi Oppia : « M. Catonem non solum gravem, sed interdum etiam *trucem*, esse scimus omnes². » Ces gens-là ne discutent guère avec leurs ennemis : ils vocifèrent, ils insultent, ils menacent. En voyant venir à lui Déméa, son frère Micion s'attend à une scène orageuse : « Je crois, dit-il, qu'il va me quereller, à son ordinaire. » Néanmoins, en homme bien élevé qu'il est, il le salue : « Je suis heureux, Déméa, de te voir arriver en bonne santé. » Déméa ne répond même pas à son salut, et, sans autre préambule, il soulage sa colère³ : il « vomit » ce qu'il a sur le cœur ; car c'est ainsi qu'il en use avec ceux qu'il n'aime pas : « J'irai, dit-il ailleurs, j'irai trouver mon frère, et je vomirai tout cela contre lui⁴. » Stratilax, lui, à une servante qui le saluait, répond galamment : « J'en ai assez, de ton salut ! je ne m'en soucie pas. Est-ce que je ne me porte pas bien ? J'aimerais mieux être malade que d'être en meilleure santé par ton salut⁵. » Et, comme la servante s'était permis de le trouver, pour cette sortie, « *truculentus* », Stratilax tranche ainsi le différend : « Maintenant, si tu ne t'en vas pas tout de suite, je vais, sur ma parole, t'écraser ici même, femme, sous mes pieds, comme une truie écrase ses petits⁶. » Ces procédés étaient également ceux de Caton. Tel il se montrait sur les champs de bataille, combattant les ennemis de Rome, tel on peut se le représenter dans les luttes de la vie civile ou privée : « Il avait la main prompte, dit Plutarque, le pied ferme et inébranlable, le visage farouche⁷ ; il menaçait les ennemis d'un ton de voix rude et effrayant⁸. » Le pis est que ce *truculentus*

1. Plaute, *Truc.*, 266.

2. Tite-Live, 34, 5, 6.

3. Tér., *Ad.*, 79. sqq.

4. Tér., *Ad.*, 510.

5. Plaute, *Truc.*, 256-7.

6. Plaute, *ibid.*, 265.

7. Le visage farouche fait comme partie inhérente du personnage de Caton : plus tard, ceux qui voulaient se faire passer pour des Catons tâchaient surtout de reproduire son fameux regard de travers, « *vultus torvus* ». Horace, passage déjà cité : *Ep.*, 1, 19, 12.

8. Plut., trad. Pierron, tome II, *Caton*, p. 134-5.

est homme à exécuter ses menaces. Quand il a à se venger, il se venge en rustique, « *rustice* », c'est-à-dire brutalement : « Vereor ne nos *rustice* gladio velit ἀντιμυκτηρίσαι¹ ». Un jeune homme, raconte Plutarque, avait fait noter d'infamie un ennemi de son père mort depuis peu, et il traversait, après le jugement, la place publique. Caton vint à sa rencontre, et lui dit en l'embrassant : « Voilà les offrandes funèbres dignes des mânes d'un père ; car ce n'est pas le sang des agneaux et des chevreaux qu'il faut faire couler, mais les larmes de ses ennemis condamnés². » Cela n'est-il point féroce ?

Causeur ennuyeux et têté.

La conversation du rustique, comme bien on pense, manque d'intérêt. Homme sans instruction et sans habitude du monde, il n'a rien de ce qu'il faut pour nourrir et varier une causerie. Il retombe toujours sur les mêmes sujets, les seuls qui lui soient familiers. Il parle sillons et vignobles :

« ... Ex nitido fit *rusticus*, atque

» Sulcos et vineta crepat mera³. »

Il parle guerres et combats, prêtant ainsi à Plaute et à Térence quelques-uns des traits par lesquels ils ont, l'un dans son *Miles Gloriosus*, l'autre dans son *Eunuque*, rajeuni et accommodé aux mœurs romaines le type grec du soldat fanfaron. Il lui arrive encore, comme à l'Ofella d'Horace⁴, de tonner contre la corruption croissante du siècle. Et c'est tout. N'attendez pas qu'il aborde d'autres questions : il en serait bien empêché. D'ailleurs, il ne se prive pas pour cela de parler. On a vu⁵ comment, dans un banquet, il coupe la parole à celui qui l'avait : il s'en empare, il la confisque, et aussi longtemps qu'il lui plaît la garder, il cause, ou, pour mieux dire, il enseigne. Ecoutez et instruisez-vous :

« Quae praecepit Ofella

» Rusticus, abnormis sapiens crassaque Minerva,

» Discite⁶. »

1. Cicér., *ad Fam.*, 15, 19, 4.

2. Plut., trad. Pierron, tome II, *Caton*, p. 153.

3. Horace, *Ep.*, 1, 7, 82.

4. Horace, *Sat.*, 2, 2.

5. Cf. plus haut, p. 26, le passage du *Miles Gloriosus*.

6. Horace, *Sat.*, 2, 2, 2, sqq.

C'est un docteur en chaire, le plus pédantesque et le plus ennuyeux des docteurs. N'allez point contredire un homme aussi sûr de tout ce qu'il avance : vous ne feriez qu'exaspérer son amour-propre sans ébranler sa conviction. Avec lui, il n'y a point de discussion : pour marquer un entêtement invincible, Cicéron se sert de l'expression « *urgere rustice*¹ ».

Mais ce qu'il y a de plus insupportable dans sa conversation, c'est la vanité à la fois insolente et naïve qu'il y étale. Il se vante également et de ses mérites, qui sont très réels, et de ses défauts ou ridicules, auxquels il prête une couleur de vertueuse austérité. Caton se faisait honneur de son avarice sordide : « Jamais, écrit-il lui-même, il ne porta de robe qui coûtât plus de 100 drachmes... Il dit encore qu'ayant acquis par héritage une tapisserie de Babylone, il la vendit aussitôt; que pas une de ses maisons des champs n'était crépie; que jamais il n'avait acheté d'esclave au-dessus de 1500 drachmes, parce qu'il voulait, non des gens bien faits et délicats, mais des hommes robustes, capables de travail, et qui pussent panser les chevaux et mener les bœufs : même que, lorsqu'ils devenaient vieux, il croyait qu'il fallait les vendre, pour ne pas nourrir des bouches inutiles². » Marius, sur le même sujet, s'exprime à peu près de même, dans Salluste : « On me traite d'avare; on dit que j'ai des mœurs sauvages, à cause que je ne sais pas dresser un festin dans les règles, que je n'ai point d'histrion, et que mon cuisinier ne coûte pas plus cher qu'un intendant de ferme. Il me plaît d'avouer ces choses-là. Car mon père et d'autres hommes vertueux m'ont appris que l'élégance est pour les femmes, le travail pour les hommes³. » Ce même Marius se flattait d'être ignorant : « Mes discours sont mal composés; je ne m'en soucie guère; la vertu se montre assez d'elle-même; ceux-là ont besoin d'art, qui ont de vilaines actions à couvrir de leur éloquence. Je n'ai pas appris les lettres grecques; il ne me plaisait pas de les apprendre : elles n'ont jamais donné la vertu à ceux qui les enseignaient⁴. » Sur le chapitre des

Vantard.

1. Cic. *de Off.*, 3, 9, 39.

2. Plut., trad. Pierron, tome II, *Caton*, p. 139.

3. Sall., *Jug.*, 85, 39 et 40.

4. Sall., *ibid.*, plus haut (31 et 32).

exploits militaires, Marius était aussi intarissable que Caton, et Caton que Marius. Après sa victoire sur Antiochus, « Caton, dit Plutarque, qui n'était pas homme à jamais se refuser des louanges à lui-même, releva les exploits de cette journée avec une extrême emphase. Il dit que ceux qui l'avaient vu alors poursuivre et frapper les ennemis avaient avoué que Caton devait moins au peuple romain que le peuple romain à Caton¹. » Quant à Marius, il s'écriait : « Je puis montrer des hastes pures, un vexille, des phalères et d'autres récompenses militaires ; je puis montrer aussi des blessures reçues par devant². » Caton aimait encore à se glorifier du désintéressement avec lequel il s'acquittait de ses fonctions publiques. A son retour d'Espagne, il affirmait « qu'il ne lui était revenu de tout le butin que ce qu'il avait bu et mangé³ ». Il ajoutait « qu'il avait laissé en Espagne le cheval qu'il montait à la guerre pendant son consulat, afin de ne pas porter en compte à la république le prix de son transport par mer⁴ ». Enfin nous avons vu plus haut⁵ qu'il parlait très volontiers aussi de sa vie sobre et laborieuse de paysan. Le passage que nous avons cité à cet endroit est emprunté à son *Apologie contre Thermus*, un titre significatif. Mais rien ne peint mieux son incroyable orgueil que cette réponse qu'il faisait souvent quand on lui signalait la mauvaise conduite de certains citoyens : « Il faut les excuser, disait-il, car ils ne sont pas des Catons⁶. »

Railleur grossier.

La fatuité du rustique ne serait pas complète si, dans la conversation, il n'affichait des prétentions à ce qui, précisément, lui manque le plus, à l'art de plaisanter. Il raille volontiers, mais on ne peut guère avoir la main plus lourde qu'il ne l'a pour décocher le trait. Pour en juger, ce n'est point cette fois Caton qu'il nous faut considérer. Caton n'était rustique que par les mœurs : sur ce point, il l'était même avec une exagération voulue, ayant entrepris de réagir par son exemple contre les mœurs urbaines, qu'il estimait dangereuses pour la répu-

1. Plut., trad. Pierron, tome II, *Caton*, p. 152.

2. Sall., *Jug.*, 85, 29.

3. Plut., trad. Pierron, tome II, *Caton*, p. 147.

4. Plut., *ibid.*, p. 141.

5. Cf. p. 15.

6. Plut., *ibid.*, p. 159.

blique. Mais, par la finesse de l'esprit, il était bien digne de porter ce surnom de « Caton », c'est-à-dire de « l'avisé », qu'il a rendu immortel. Plutarque nous a conservé un certain nombre de ses bons mots. Quelques-uns sont un peu violents. Tel celui-ci, qui visait Eumène : « Un roi est par nature un animal vorace. » Tel encore cet autre, qui était à l'adresse d'un très gros homme : « A quoi peut servir à la patrie un corps où, du gosier aux aînes, tout l'espace est occupé par le ventre. » D'autres sont vraiment spirituels, comme ceux qu'il prononça à propos des bannis d'Achaïe, à qui Scipion s'était intéressé sur la demande de Polybe : « Comme si nous n'avions rien à faire, nous nous amusons ici à disputer tout un jour sur quelques petits méchants vieillards de Grèce, pour savoir s'ils seront plutôt enterrés par nos fossoyeurs que par ceux de leur pays. » L'arrêt du sénat ayant été que les bannis seraient renvoyés, et Polybe voulant encore qu'ils fussent rétablis dans leurs biens : « Polybe, vous n'imitiez pas la sagesse d'Ulysse; vous voulez rentrer dans l'ancre du Cyclope pour un chapeau et pour une ceinture que vous y avez oubliés¹. » Mais, encore une fois, ce n'est point d'après Caton qu'il faut se faire une idée de la plaisanterie rustique. L'Ofella d'Horace nous fournirait plutôt la note juste : pour railler ceux qui entretiennent à grands frais des paons, afin de les manger, ce sage de la grosse espèce trouve des traits comme celui-ci : « Est-ce que tu manges ce plumage que tu trouves si beau²? » Le Thrason de l'*Eunuque* représente lui aussi, sans doute, dans la pensée de Térence, l'esprit rustique. Pour répondre aux saillies d'un certain Straton que le roi avait mis à la tête de ses éléphants indiens : « Je t'en prie, dit-il, Straton, es-tu fier parce que tu as le commandement en chef sur les bêtes³? » Pour remettre à sa place un jeune Rhodien, qui, dans un banquet, cherchait à lui enlever sa maîtresse : « Comment, impudent! tu es toi-même un lièvre, et tu veux chasser le gibier⁴? » Il n'y a qu'un parasite,

1. Plut., trad. Pierron, tome II, *Caton*, p. 142, sqq.

2. Hor., *Sat.*, 2, 2, 27-8.

3. Tér., *Eun.*, v. 414-5.

4. Tér., *ibid.*, v. 425-6.

comme Gnathon, qui puisse accueillir par un éclat de rire de pareilles pauvretés.

Inhabile à parler.

L'élocution, chez le rustique, est empreinte, comme tout le reste, de la rudesse inculte du personnage. Ici encore, Caton fait exception. Sans doute, il n'a pas été un « Démosthène romain », comme ses contemporains, dans leur naïve admiration, se plaisaient à l'appeler¹. Il n'a même pas été un Lysias ou un Hypéride, comme le prétend Cicéron², qui, par une affectation de patriotisme assez mesquine, s'est appliqué à grandir, autant qu'il l'a pu, la figure de ce Romain antique, Romain de souche et sans mélange, pour l'opposer aux Grecs. Mais il vaut mieux que ne l'accorde Atticus, rectifiant l'opinion trop flatteuse de Cicéron. Il ne suffit pas de dire de lui : « Ses discours, pour l'époque, ont beaucoup de mérite, ils témoignent d'un certain talent, mais d'un talent tout à fait rude et grossier³. » Non : Caton, homme ardent et voué à une grande cause, intelligent d'ailleurs, et comprenant que, pour la soutenir efficacement, il lui fallait emprunter l'arme de ses adversaires, la parole, s'exerça à parler, et, la passion aidant, il s'éleva jusqu'à une haute éloquence. Cette concession ne nous coûte guère : par son talent d'orateur, comme par son adresse à décocher la plaisanterie, ce vieux Romain, nous le répétons, a été, parmi les rustiques de son temps, une exception unique et brillante. Les autres s'occupaient fort peu de cultiver leur langage; ils avaient assez à faire de cultiver leurs champs.

Se sert de termes impropres.

Un premier défaut qui, dans leur parler, choquait les délicats, c'est l'impropriété des termes. Le paysan emploie une expression pour une autre, sans y regarder de si près. C'est ce que Quintilien appelle « *verborum rusticitas* »⁴ et Aulu-Gelle « *agrestis verborum imperitia* »⁵.

Commet des solécismes horribles.

Mieux que cela, le rustique lâche en parlant des fautes d'orthographe qui font penser aux « solécismes horribles », dont

1. Plut., trad. Pierron, tome II, Caton, p. 138.

2. Cic., Brut., 17, 67 et 68.

3. Cic., Brut., 85, 294.

4. Quint., Inst. or., 11; 3, 10.

5. Aulu-Gelle, Préf., 12.

Martine assassine les oreilles de Philaminte. « Je suis devenu, dit Truculentus, un bon *caulitor*. — Qu'est-ce que c'est que cela? je te prie, interrompt la servante Astaphie; tu veux sans doute parler de ces plaisanteries qu'on appelle *cauillationes*? — C'est cela, il n'y a pas beaucoup de différence avec mes choux (*pauillum differt a caulibus*). — Suis-moi à l'intérieur de la maison, veux-tu? mon amour. — Tiens! (il lui donne un baiser). Prends pour toi ce *rabonem* (= gage). — Malheur! un *rabonem*? Quelle est cette bête-là? Pourquoi ne dis-tu pas un *arrabonem*? — Je fais le bénéfice de *ar*, comme les Prénestins disent une « gogne » pour une « cigogne » ¹.

Il y avait enfin une prononciation rustique, que les professeurs de rhétorique, dans leurs écoles, combattaient avec énergie : « *Verborum atque ipsius etiam soni rusticitas* », dit Quintilien dans le passage que nous n'avons cité plus haut qu'incomplètement². Le texte suivant de Cicéron nous donnera une première idée de ce qu'était cette prononciation rustique : « Il y en a qui affectent une voix rustique et rude, pour que leur langage, grâce à cette prononciation, conserve un air plus antique : tel est, cher Catulus, ton ami L. Cotta. Je trouve qu'il se complait dans un parler pesant et un ton de voix grossier. — *Rustica vox et agrestis quosdam delectat, quo magis antiquitatem, si ita sonet, eorum sermo retinere videatur : ut tuus, Catule, sodalis, L. Cotta, gaudere mihi videtur gravitate linguae, sonoque vocis agresti*³. » Mais voici qui est plus explicite et plus précis. Après avoir loué la prononciation correcte et simple de Laelia, belle-mère de Crassus, Cicéron ajoute : « Son débit n'est pas âpre comme celui de Cotta; il n'est pas heurté, *rustique*, plein d'hiatus, mais pressé, égal et doux. Aussi notre Cotta, dont toi, Sulpicius, tu imites quelquefois les sons amples, supprimant la lettre *i* et faisant l'*e* très plein, me paraît-il imiter moins les orateurs antiques que les moissonneurs⁴. — *Non aspere, ut ille quem dixi, non vaste, non*

A une mauvaise prononciation.

1. Plaute, *Truc.*, 673, sqq.

2. Quint., *Inst. or.*, 11, 3, 10.

3. Cic., *de Or.*, 3, 11, 42.

4. Cic., *de Or.*, 3, 12, 45 et 46.

rustice, non hiulce, sed presse, et æquabiliter et leniter. Quare Cotta noster, cuius tu illa lata, Sulpici, nonnunquam imitaris, ut *iota* litteram tollas, et *e* plenissimum dicas, non mihi oratores antiquos, sed messoros videtur imitari ¹. »

1. Ajoutons à ces renseignements forcément incomplets sur la prononciation rustique que la confusion de *ae* et de *e* était souvent commise par les paysans, comme en témoigne ce passage de Varron, *L. L.*, 7, 96 : « Les paysans disent *Pappus Mesius* et non *Maesius* ; c'est pourquoi Lucilius écrit : *Cecilius pretor ne rusticus fiat.* »

TROISIÈME PARTIE

De la rusticité à l'urbanité.

Les travers que nous venons de représenter furent ceux des Romains tant qu'ils vécurent de la vie des champs. Cependant les causes qui avaient créé cet état de rusticité furent les mêmes qui, en prolongeant leur effet, en amenèrent la disparition. Les Romains n'aimaient, avons-nous dit, que l'agriculture : cela est vrai ; mais cette passion en fit naître chez eux une autre, qui devait renouveler complètement leurs mœurs, la guerre. Ils se battirent d'abord avec désespoir pour défendre leurs terres contre les entreprises du voisin ; puis, l'appétit venant avec le succès, ils attaquèrent le voisin à leur tour, dans l'espoir d'arrondir leurs terres de ses dépouilles. Ce peuple de paysans se trouva être le plus belliqueux de tous les peuples. Le temple de Janus, fermé une première fois sous le roi Numa Pompilius, ne devait plus l'être qu'une seule fois pendant toute la durée de la République, jusqu'au jour où Auguste, ayant mis fin aux luttes civiles, le ferma une troisième fois¹. Or, les Romains puisaient justement dans leurs habitudes rustiques la vertu la plus propre à servir leurs projets ambitieux : c'est ce respect de la discipline sous toutes ses formes, auquel nous nous sommes plu à rendre un hommage mérité. Une nation où règne cette vertu triomphe tôt ou tard de toutes ses rivales. Il n'est pas jusqu'à la grossièreté de leurs mœurs qui, en la circonstance, ne les servit. L'élégance et la politesse, si précieuses dans une société qui jouit des douceurs de la paix, n'eussent fait, en leur inspirant des scrupules et des délicatesses, que les gêner dans l'accomplissement de leurs

I

Les paysans deviennent des conquérants.

1. « Bis deinde post Numae regnum (Janus) clausus fuit, semel T. Manlio consule, post Punicum primum perfectum bellum, iterum, quod nostrae aetati dii dederunt ut videremus, post bellum Actiacum, ab imperatore Augusto, pace terra marique parta. » Tite-Live, 1, 19, 3.

glorieuses destinées. Plutarque observe finement que « ce peuple accoutumé à faire la guerre et à labourer les champs, ignorant des délices et de la mollesse, était, comme l'Hercule d'Euripide, inhabile aux choses mauvaises, mais excellent pour les plus grandes entreprises¹ ». Grâce à ces dispositions spéciales, les paysans qui défrichaient les flancs abrupts des sept collines élevèrent, pièce par pièce, le vaste édifice de l'empire romain. « Ce sont eux, dit Cicéron, qui, d'une république toute petite et insignifiante, ont fait la République si grande et si florissante qu'ils nous ont laissée. En effet, ils travaillaient leurs propres terres avec courage, au lieu de convoiter celles de leurs concitoyens avec avidité : par ce moyen, ils ont grossi de nouveaux champs, de nouvelles villes, de nouveaux pays, cette république et cet empire, et toute l'étendue du territoire romain². » Ils conquièrent donc le monde, et c'est la conquête du monde qui les détacha de la rusticité, pour les amener à l'urbanité.

Ils abandonnent l'agriculture.

Le premier effet, et le plus imprévu, sans doute, de cette extension territoriale, ce fut de ruiner chez eux l'agriculture, à laquelle ils devaient leur grandeur. Il est clair d'abord que, pendant qu'ils faisaient la guerre, leurs champs restaient en souffrance : au retour d'une expédition, le paysan retrouvait ses blés envahis, étouffés par les chardons et par l'ivraie ; ou bien, comme Régulus, il apprenait qu'en son absence son intendant était mort, et qu'un ouvrier qu'il employait, saisissant l'occasion, s'était enfui avec tous les instruments rustiques³. Empruntait-il pour réparer le désastre : le taux que lui faisaient payer les usuriers ou *feneratores* était si exorbitant, qu'il lui était impossible de s'acquitter : *obéré* (*obaeratus*), il ne tardait pas à être *nexus*, c'est-à-dire réduit en esclavage pour dettes⁴. Plutôt que d'en venir à cette extrémité, il aimait mieux, en général, vendre soit une partie, soit la totalité de

1. Plut., trad. Pierron, tome II, *Marcellus*, p. 74.

2. Cic., *pro Rosc. Am.*, 18, 50.

3. Val. Max., 4, 4, 6.

4. « Liber, qui suas operas in servitute, pro pecunia quadam, debebat, dum solveret, nexus vocabatur, ut ab aere obaeratus. » (Varron, *Ling. lat.*, 7, 5, 105.)

l'héritage de ses pères. C'est là que l'attendait quelque riche voisin, qui, spéculant sur la détresse de ce misérable, lui achetait pour presque rien, ou lui volait son lopin de terre. Dès le temps de Licinius Stolon, on pouvait voir tel Romain qui détenait à lui seul les champs de trois cents citoyens, à côté de beaucoup d'autres qui ne possédaient pas même assez de terrain pour y installer une cabane ou leur tombeau¹. Il y a sans doute beaucoup d'exagération oratoire dans les tirades des politiciens qui signalent ces misères. Encore fallait-il que ces tirades répondissent à un état de choses réel, pour que Tibérius Gracchus pût s'écrier : « Les bêtes sauvages répandues dans l'Italie ont des tanières et des repaires pour se retirer ; et ceux qui combattent et meurent pour la défense de l'Italie n'ont d'autre bien que la lumière et l'air qu'ils respirent. Sans maison, sans établissement fixe, ils errent çà et là avec leurs femmes et leurs enfants. Les généraux leur mentent quand, dans les batailles, ils les exhortent à combattre pour leurs tombeaux et pour leurs temples ; car, entre tant de Romains, en est-il un seul qui ait un autel domestique, un tombeau de ses ancêtres ? Ils combattent et meurent uniquement pour soutenir le luxe et l'opulence d'autrui ; et on les appelle maîtres de l'univers, alors qu'ils ne possèdent pas en propre une seule motte de terre !² » Le paysan, ainsi dépossédé, ne pouvait même pas rester, comme ouvrier à gages, dans le champ qu'il avait eu jadis à lui. Les patrons aimaient mieux employer les esclaves, que la guerre leur fournissait en abondance. C'étaient, pour eux, de précieux et commodés auxiliaires. Ils n'étaient pas astreints au service militaire, et on les avait en tout temps à sa disposition. Il fallait, il est vrai, les acheter ; mais, si les esclaves qu'on recherchait pour leur beauté, ou pour leur esprit cultivé, coûtaient cher, ceux que l'on se réservait d'employer aux travaux grossiers de la terre devaient s'obtenir à bon compte : c'était une marchandise si commune ! La Sardaigne seule en avait versé sur les marchés de Rome une telle multitude, qu'on disait proverbialement « Sardes à

1. Tite-Live, 6, 36, 44.

2. Plut., trad. Pierron, tome IV, *Tibérius Gracchus*, p. 78-9.

vendre », pour désigner une vile denrée¹. Caton n'avait jamais payé les siens plus de 1 500 drachmes, et encore, nous l'avons vu, les voulait-il pour ce prix-là « robustes, capables de travail, sachant panser les chevaux et mener les bœufs² ». Quand on les avait à soi, on pouvait leur commander tous les travaux qu'on voulait : on ne leur devait pour cela aucune rétribution ; il suffisait, si l'on tenait à ne pas les perdre, de ne pas les laisser mourir de faim, de soif ou de froid. Caton nous a dit lui-même comment il nourrissait et habillait les siens : c'était affreux, mais c'était très économique³. Il en résulta, dit Plutarque, que « l'Italie se voyait sur le point d'être dépouillée d'hommes libres, et remplie d'esclaves barbares, dont les riches se servaient pour cultiver les terres d'où ils avaient chassé les citoyens romains⁴ ».

Ils affluent vers la ville.

Où allaient tous ces citoyens chassés de leurs champs ? Ils n'avaient guère d'issue que vers la capitale. La capitale, heureusement, à mesure qu'elle étendait autour d'elle son empire, prenant plus d'importance, non seulement comme centre politique, mais comme ville, avait des ressources de plus en plus variées à leur offrir.

Ils y viennent briguer les magistratures.

C'étaient d'abord, pour les plus intelligents ou les plus nobles de naissance, les magistratures. Le nombre en augmentait avec celui des sujets soumis aux lois de la République. On peut suivre, dans Tite-Live et dans Polybe, l'histoire de cette progression continue et rapide. Toutes ces magistratures revenaient de droit aux citoyens romains. Aussi en profitaient-ils ? Le temps n'est plus où un Cincinnatus attendait, en labourant son champ, qu'on vînt le réclamer pour la dictature. Caton lui-même, qui aimait tant la vie rustique, et qui n'avait pas encore à s'en plaindre, se laisse persuader par Valérius Flaccus qu'il est une bonne plante qui ne demande « qu'à être cultivée et transplantée dans un meilleur terroir »⁵,

1. Cic., *ad Fam.*, 7, 24, fin. ; — Festus, au mot *Sardi* : « *Sardi venales, alius alio nequior.* »

2. Passage déjà cité : voir plus haut, p. 33.

3. Caton, *de Agr.*, 57.

4. Plut., trad. Pierron, tome IV, *Tibérius Gracchus*, p. 77.

5. Plutarque, trad. Pierron, tome II, *Caton*, p. 137.

et il court à Rome se faire candidat. Deux siècles plus tard, l'orateur Antoine s'écrie dans le *De Oratore* : « Qui de nous a le temps aujourd'hui d'aller dans ses terres et de visiter ses domaines, soit pour faire des récoltes, soit pour se reposer¹ ? » Ce qui retenait Antoine à Rome, c'était sans doute son métier d'avocat ; mais ce métier lui-même, pourquoi l'avait-il embrassé, si ce n'est pour arriver par lui aux magistratures ? On sait en effet qu'il les exerça toutes, jusqu'à la censure y comprise². Quant à Cicéron, tout jeune encore et à peine sorti de son village d'Arpinum, il allait, dit Plutarque³, se jeter tête baissée dans les affaires de la République, « quand un oracle émoussa son ardeur »³. Au reste, l'impression causée par l'oracle est bientôt émoussée elle-même, et Cicéron suit son premier mouvement. Tous les Romains qui se sentaient du talent pour la parole, tous ceux qui, à défaut de talent, pouvaient se parer d'un nom illustre, se destinaient à la vie du forum et aux honneurs. On jugera, par un exemple, du nombre d'ambitieux qui se disputaient certaines places. Aux élections consulaires, il ne se présentait que des hommes d'élite, triés par cinq ou six élections antérieures. Ces élections cependant groupaient parfois dans la lice toute une mêlée de combattants : « L'année, dit Tite-Live, était sur le point de finir, et la brigue était plus ardente que jamais aux comices consulaires. Beaucoup de personnages puissants, tant patriciens que plébéiens, étaient sur les rangs : P. Cornelius Scipion, qui venait de quitter sa province d'Espagne, après y avoir accompli de grandes choses ; L. Quinctius Flamininus, qui avait commandé la flotte en Grèce ; Cn. Manlius Vulso : voilà pour les patriciens. Les plébéiens étaient : C. Laelius, Cn. Domitius, C. Livius Salinator, M'. Acilius. Mais tous les regards se portaient sur Quinctius et Cornelius. Patriciens tous deux, ils étaient en compétition pour une seule place à obtenir, et tous deux se recommandaient de la gloire récemment conquise à la guerre. Au reste, ce qui augmenta surtout la chaleur de la lutte, ce fut l'intervention des frères des candidats, qui étaient

1. Cic., *de Or.*, 1, 58, 249.

2. Voir Cic., *ibid.*, 2, 48, 198 : « Ego homo censorius ».

3. Plat., trad. Pierron, tome III, *Cicéron*, p. 565.

les deux plus célèbres généraux de leur temps¹. » Autour de la préture et de l'édilité curule, autour surtout de la questure et du tribunat militaire, magistratures inférieures et accessibles à un plus grand nombre de compétiteurs, la bataille était sans doute plus ardente encore. Rome, pendant les deux derniers siècles de la République, est le théâtre des luttes acharnées que se livrent entre eux les candidats aux diverses charges.

Où faire du commerce
et des affaires.

Au-dessous des magistratures, pour les gens moins ambitieux, il y avait place à Rome dans le commerce et les affaires. On a souvent répété que les Romains considéraient comme déshonorant ce genre d'occupations. Cela est peut-être vrai pour l'époque où ils gagnaient leur vie, ou même s'enrichissaient, à cultiver la terre et à élever des troupeaux. Plus tard, la nécessité les rendit moins délicats. Ils voulurent bien admettre que le commerce et les affaires, quand ils mettent en jeu d'importants capitaux, n'ont rien de dégradant. « Le commerce de détail, dit Cicéron, est chose vulgaire. Le grand commerce, au contraire, où l'on fait venir de différents pays beaucoup de marchandises, pour les revendre sans tromperie à un très grand nombre de personnes, n'est point méprisable². » Bien avant lui, il y avait des sénateurs qui pensaient de même. Il fallut qu'une loi Claudia tribunicia, en 218, leur interdît, à eux et à leurs fils, de posséder un vaisseau jaugeant plus de 300 amphores³. » Au reste, ce qu'on défendait aux citoyens du premier ordre, fut permis à ceux du second. Les chevaliers furent des négociants hardis et entreprenants. Cicéron ne désapprouve pas non plus ceux qui se font banquiers. A propos de l'un d'eux, qui était Grec, il est vrai, et établi en Sicile, il laisse entendre ce qu'il pensait des banquiers en général : « Pythius, dit-il, qui, en sa qualité de banquier, était en crédit auprès de tout le monde⁴. » A l'égard des usuriers, il est moins sévère que nous ne le serions nous-mêmes aujourd'hui. Deux des plus fameux d'entre eux, Atticus et Brutus, furent ses amis

1. Tite-Live, 35, 40.

2. Cic., *de Off.*, 1, 42, 131.

3. Tite-Live, 21, 63, 3.

4. Cic., *de Off.*, 3, 14, 58.

intimes. Il y avait donc à Rome des négociants en gros, des banquiers et des usuriers. C'est pour les négociants en gros qu'avait été élevée la basilique Porcia : et par qui l'avait-elle été ? c'est, comme son nom l'indique, par Porcius Caton ; voilà qui est significatif¹. Les banquiers avaient leurs comptoirs aux Vieilles Tavernes, sur le Forum :

« Sub veteribus, ibi sunt qui dant quique accipiunt fœnore². »

Les usuriers opèrent, à côté des négociants en gros, au pied de la basilique Porcia :

« Ditis damnosos maritos sub Basilica quaerito.

» Ibidem erunt scorta exoleta, quique stipulari solent³. »

Au-dessous encore du gros commerce et de la haute banque, les petits métiers, comme on les appelait, sollicitaient l'activité des Romains les moins difficiles. Pour ce qui est de ces métiers-là, jamais, il faut l'avouer, ils ne réussirent à se réhabiliter aux yeux du monde ancien. Denys dit que les Romains les avaient eus longtemps en horreur, et que longtemps ils les avaient laissés aux esclaves et aux étrangers⁴. Cicéron en parle avec une arrogance qui étonne de la part d'un si grand esprit : « On regarde comme indigne d'un homme libre le travail des journaliers, car, en touchant leur salaire, ils se vendent et deviennent esclaves. Les petits marchands, qui achètent pour revendre tout de suite, sont également méprisables, car ils n'arrivent à rien s'ils ne mentent effrontément. Le travail des ouvriers est aussi vulgaire : il n'y a rien, dans un atelier, qui soit digne d'un homme libre. Les moins estimables sont ceux qui s'occupent d'objets de bouche, tels que les charcutiers, les cuisiniers, les marchands de poissons, pour parler avec Térence⁵. » Malgré tout, à certaines des expressions em-

Ou exercer les petits métiers.

1. Tite-Live, 39, 44, 7.

2. Plaute, *Curc.*, 479.

3. Plaute, *ibid.*, 471-2.

4. Denys d'Hal., 2, 8, 10.

5. Cic., *de Off.*, 1, 42, 150. Le passage de Térence, qu'il cite incomplètement, est le suivant : « Cuppedinarii omnes, i Cetarii, lanii, coqui, fartores, piscatores. » (*Eun.*, 256-7.)

ployées par Cicéron, n'est-il pas aisé de comprendre que le mépris attaché aux petits métiers ne décourageait pas tous les Romains de s'y livrer ? C'est ce qui ressort plus nettement encore du texte de Denys : quand l'historien nous dit que, longtemps, on avait abandonné ces métiers aux esclaves et aux étrangers, il nous apprend sans obscurité que, de son temps, il n'en était plus de même. Donc, beaucoup de Romains, qui seraient morts de faim à la campagne, venaient à Rome exercer l'un ou l'autre de ces innombrables petits métiers, qui leur assuraient, sinon la gloire, du moins le pain de chaque jour. Sans entreprendre ici un catalogue complet de ces professions, bornons-nous, pour donner une idée de leur grouillante et pittoresque variété, à relever dans les comiques celles, d'une part, qui s'occupaient de la toilette féminine, et, d'autre part, celles qui avaient pour objet de satisfaire la gourmandise masculine. Aussi bien ces deux branches d'industrie ont-elles été toujours, et dans tous les pays, parmi les plus florissantes. Voici d'abord pour la toilette féminine. Dans l'*Aululaire* de Plaute, Mégadore, se plaignant du train que mènent les femmes, nous fait voir les fournisseurs de la sienne qui viennent lui présenter leur note. « Voici le foulon (*fullo*), le brodeur (*phrygio*), l'orfèvre (*aurifex*), l'ouvrier en laine (*lanarius*), les merciers (*caupones*), les frangiers (*patagiarii*), les chemisiers (*indusiarii*), les teinturiers en couleur de feu (*flammearii*), en violet (*violarii*), en jaune de cire (*carinari*), ou bien les tailleurs de robes à manches (*manulearii*), les parfumeurs de chaussures (*murrhobathrarii*), les revendeurs (*propolae*), les lingers (*linteones*), les cordonniers que l'on appelle *calceolarii*, et ceux que l'on appelle *sedentarii sutores*, ceux qui font des *diabathra*, et ceux qui font les *soleae* : les voici. Voici les teinturiers en mauve (*molochinarii*). Il faut payer les dégraisseurs (*fullones*), il faut payer les raccommodeurs (*sarcinatores*). Voici les fabricants de bandelettes pour soutenir les seins (*stropharii*), voici les fabricants de demi-ceintures (*semizonarii*). On croit en être quitte : ils s'en vont ; d'autres leur succèdent... Ce sont des tisserands (*textores*), des bordeurs de robes (*limbolarii*), des layetiers (*arcularii*). Ils sont introduits : on les paye. Pour le coup, on se croit quitte.

Entrent des teinturiers en safran : c'est toujours quelque bourgeois qui vient vous demander de l'argent¹. » Passons à l'article de la gourmandise masculine. Sur un marché qui se tient en permanence, le *macellum*, on vend du poisson gros (*cetus*) et menu (*pisces*), de la viande d'agneau, de bœuf, de veau, de porc, et bien d'autres victuailles :

- « Venio ad macellum : rogito piscis; indicant
 » Caros, agninam caram, caram bubulam,
 » Vitulinam, cetum, porcinam, cara omnia². »

• Dans des établissements comparables à nos cabarets et à nos auberges, on sert à boire ou à manger : à boire dans l'*oenopolium* ou débit de vins³, et dans le *thermopolium* ou débit de boissons chaudes⁴; à boire et à manger dans la *popina*⁵; à boire, à manger, et « le reste », comme aurait dit La Fontaine, dans le *ganeum*⁶.

Pour les fainéants, que rebutaient les fatigues d'un travail assidu, rendu plus pénible d'ailleurs par la concurrence étrangère et servile, que de moyens d'existence encore, quoique inavouables ceux-là, pour la plupart ! On rendait de faux témoignages devant les tribunaux⁷; on s'attachait à la fortune d'un personnage politique, et on le soutenait, du poignard s'il le fallait, soit au forum, soit dans les comices⁸. Surtout, on

Ou se livrer à des industries inavouables.

1. Plaute, *Aul.*, 500, sqq.

2. Plaute, *ibid.*, 365, sqq. — Cf., sur le même sujet, le passage de Térence (*Eun.*, 256-7) cité en note, page 45.

3. « Petimus vinum ex *oenopolio* » (Plaute, *Asin.*, 199).

4. Plaute, *Trin.*, 1013; — *Rud.*, 518, et ailleurs.

5. « Bibitur, esur, quasi in *popina* » (Plaute, *Poen.*, 834).

6. « Inmersit aliquo sese, credo, in *ganeum* » (Plaute, *Men.*, 690); — « Vbi illum quaeram? Credo abductum in *ganeum* | Aliquo : persuasit ille impurus, sat scio. » (Tér., *Ad.*, 359-60.)

7. Cf. Plaute, *Rud.*, prol., 13 : « Qui falsas litis *falsis testimoniis* | Petunt », par où l'on voit que les faux témoins trouvaient à s'employer. Cf. surtout Tite-Live, 39, S. 7 :

« Falsi testes, falsa signa testimoniaque et indicia ex eadem officina exibant. »

8. C'était se faire, comme on disait, « *stipator* alicuius ». Cf. ce qui est dit en particulier des *stipatores* de Catilina, dans Sall., *Cat.*, 14, 1 : « In tanta tamque corrupta civitate Catilina... omnium flagitiorum atque facinorum circum se, tanquam *stipatorum*, catervas habebat. Nam quicumque impudicus, adulter, etc..., ii Catilinae proximi familiaresque erant. »

vendait sa voix dans les élections : cela était d'un usage courant. Aussi, un jour que Sulla, préteur, s'étant mis en colère contre César, lui avait dit : « J'userai contre toi du droit de ma charge. — Tu as raison, lui répondit César en riant, de dire ta charge. Elle est bien à toi, puisque tu l'as achetée ¹. »

Ou prendre part aux frumentations.

Enfin, comme dernière ressource, les malheureux avaient les distributions de blé faites par l'Etat. César, après avoir rayé de la liste des indigents secourus tous ceux dont les titres n'étaient pas authentiques, en compta encore 150 000 ayant droit aux frumentations ².

Ou admirer les objets d'art que la conquête y entassait.

Il n'était donc personne qui ne trouvât à vivre, honnêtement ou non, dans la capitale. Ceux qui auraient pu vivre ailleurs préféraient encore le séjour de Rome, pour la seule satisfaction de leurs yeux. Car Rome, s'embellissant de toutes les dépouilles enlevées aux pays conquis, devenait une superbe ville. En 212, « Marcellus, ayant pris Syracuse, en rapporta presque tout ce qu'il y avait de plus beau en tableaux et en statues, afin d'en relever l'éclat de son triomphe, et d'en faire l'ornement de la ville. Jusqu'alors Rome ne possédait ni ne connaissait rien de ces somptuosités et de ces élégances : on n'y voyait pas ces ornements gracieux, ces chefs-d'œuvre de l'art, ces séductions de bon goût. Remplie de dépouilles barbares et ensanglantées... elle semblait être, suivant l'expression de Pindare ³, le temple du terrible dieu de la guerre. Aussi Marcellus fut-il le favori du peuple, parce qu'il avait paré Rome de merveilles qui respiraient les grâces grecques et qui charmaient les yeux par leur variété ⁴. » Les Romains venaient d'être mis en appétit : « c'est à partir du siège de Syracuse, remarque Tite-Live, que naquirent chez eux le goût des œuvres d'art et l'habitude de piller sans distinction les édifices sacrés comme les édifices profanes ⁵. » Dès lors, tous les chefs-d'œuvre qu'avaient accumulés, dans les différentes parties de la Grèce, plusieurs siècles d'incessante production, passèrent à Rome. Après la

1. Plut., trad. Pierron, tome II, *Sylla*, p. 400-1.

2. Suétone, *Cés.*, 41.

3. Pindare applique cette expression à Syracuse, au commencement de sa 2^e *Pythique*.

4. Plutarque, trad. Pierron, tome II, *Marcellus*, p. 73 et 74.

5. Tite-Live, 25, 40, 2.

Sicile, c'est l'Asie qui est mise à sac : Lucius Scipion en ramena 1400 livres d'argent ciselé et 1500 livres de vases d'or¹. Puis c'est le tour de la Macédoine : au triomphe de Paul-Emile, on vit, pendant trois jours, défiler les statues captives, les tableaux, les figures colossales..., les armes les plus belles et les plus riches des Macédoniens..., des cratères d'argent, des coupes en formes de cornes, des flacons, des gobelets..., des vases de tous les noms². » Enfin, ce furent les merveilles artistiques dont Corinthe s'enorgueillissait que le brutal Mummius embarqua pêle-mêle pour Rome. Tout cela, exposé sur le forum et dans les temples, transformait la ville que Plutarque appelait « le temple du terrible dieu de la guerre » en une sorte de vaste musée, le plus riche assurément, et le plus magnifique, qu'on ait jamais vu.

Grâce aux flots d'or et d'argent monnayé que chaque triomphe nouveau versait dans l'aerarium, grâce aux indemnités de guerre qu'on se faisait payer par les vaincus, grâce aux revenus des mines, carrières, salines et forêts que l'on s'appropriait dans les provinces conquises, le sénat pouvait élever aux dieux, pour les remercier des victoires obtenues et leur en acheter d'autres dans l'avenir, ces temples grandioses qui furent longtemps l'orgueil de la Ville Eternelle.

Contempler la splendeur de ses temples.

Les particuliers rivalisaient de magnificence avec le sénat. Il n'était guère de général qui, au retour d'une expédition fructueuse, ne prît sur sa part de butin de quoi édifier, lui aussi, quelque temple. Les uns accomplissaient ainsi un vœu fait pendant la guerre. D'autres ne voulaient que graver leur nom sur un monument public : tel Pompée, qui dédia un temple à Minerve avec l'inscription fastueuse que Pline nous a conservée³. Des candidats aux magistratures, escomptant les monstrueux bénéfices qu'ils réaliseraient plus tard dans leur province comme propréteurs ou proconsuls, dépensaient tout ce qu'ils avaient, et même ce qu'ils n'avaient pas, pour offrir au peuple un nouveau théâtre, une basilique nouvelle. Cicéron, qui condamne ces prodigalités, constate qu'elles sont entrées dans les

Celle des édifices particuliers.

1. Pline, *Hist. nat.*, 33, 11, 148.

2. Plutarque, trad. Pierron, tome I^{er}, *Paul-Emile*, p. 636-7.

3. Voir Pline, *Hist. nat.*, 7, 26, 97.

mœurs et que rien ne pourrait plus les arrêter. Il voudrait qu'au moins elles se répandissent en ouvrages utiles, comme murs, docks, ports, aqueducs. Mais, ajoute-t-il, « j'ose à peine blâmer les théâtres, les portiques, les temples, à cause de Pompée¹. » Bâtir était devenu un moyen de gagner la faveur populaire. Cn. Octavius, un homme nouveau, dut le consulat à sa maison, qui était très belle, et qu'il permettait à tout venant de visiter². Les citoyens de toute condition qui s'étaient enrichis de l'or étranger, soit à la guerre, soit dans l'administration d'une province, soit dans la ferme des impôts, soit dans le commerce, la banque, l'industrie, se faisaient construire à Rome, pour y savourer délicieusement leur fortune, de somptueuses demeures, où les marbres précieux, jadis réservés aux temples, étaient employés à profusion. Ces palais, pour n'être pas tous ouverts au public, comme la maison de Cn. Octavius, n'en faisaient pas moins l'ornement de la ville. Tant de splendeurs réunies à Rome arrachaient à Cicéron ce cri enthousiaste : « Quae pulchritudo urbis³ ! »

On goûter les plaisirs
de toute nature qu'on
y trouvait.

Qu'on ajoute à cela les plaisirs de toute nature et de toute qualité que cette même ville offrait à ses habitants, plaisirs de raffinés, comme la fréquentation des gens instruits, les belles joutes oratoires du forum ; plaisirs intimes et délicats, comme « les amitiés, les relations, les voisinages, les rapports de patron à clients », dont Cicéron disait « qu'il n'en avait senti vraiment tout le charme, qu'après en avoir été privé par l'exil⁴ » ; plaisirs plus vulgaires, comme les jeux, les spectacles, les triomphes ; plaisirs grossiers enfin, comme ceux qu'on pouvait se payer à bon compte dans les *ganea* : on comprendra que la capitale se soit peuplée rapidement, au détriment des campagnes de plus en plus délaissées.

On y vient sans l'habi-
tuer, par curiosité.

Ceux qui ne l'habitaient pas la fréquentaient au moins. On s'y rendait de loin, pour la voir simplement. Le berger de Virgile s'écrie naïvement : « La ville qu'on appelle Rome, mon cher Mélébée, je la croyais, dans mon ignorance, semblable à notre

1. Cic., *de Off.*, 2, 17, 60.

2. Cic., *de Off.*, 1, 39, 138.

3. Cic., *ad Quir. post red.*, 1, 4.

4. Cic., *ibid.*, 1, 3.

Mantoue, où nous autres, bergers, nous poussons souvent les tendres petits de nos brebis. J'avais remarqué que les jeunes chiens sont semblables aux chiens adultes, les chevreaux à leurs mères : ainsi je comparais les petites choses aux grandes. Mais Rome élève autant sa tête au-dessus des autres villes que les cyprès parmi les viornes flexibles¹. » Que de gens, comme ce berger, n'auraient point voulu mourir sans connaître la ville incomparable !

Les plaideurs venaient y vider leurs procès devant le préteur urbain.

Pour un procès.

Les paysans venaient y vendre, tous les neuf jours, les produits de leurs champs, et y acheter les objets fabriqués en ville : c'était ce que l'on appelait le marché des *nundines* : « *Nundinas feriatum diem esse voluerunt antiqui, ut rustici convenirent mercandi vendendique causa*². » Ce marché prit tant d'importance qu'après avoir tenu sur le *forum Romanum*, il déborda sur plusieurs *fora venalia*, ajoutés l'un après l'autre à celui-là : *forum olitorium* pour les légumes³, *forum boarium* pour les bœufs⁴, *forum piscarium* pour les poissons⁵, *macellum* pour la viande et les légumes⁶.

Pour le marché.

Les citoyens en âge de porter les armes venaient tous les ans, sur le Capitole, se présenter aux consuls qui recrutaient les légions nécessaires pour la campagne prochaine⁷. Ils s'y rassemblaient en si grand nombre, au temps de Pyrrhus, que le roi d'Epire, après leur avoir écrasé deux armées, en retrouvant une troisième devant lui, plus forte encore que les deux premières, s'émerveillait de voir « le camp des Romains, comme s'ils avaient eu chez eux une source inépuisable, se remplir abondamment⁸ ».

Pour la conscription.

Les électeurs venaient en foule, aux élections importantes,

Pour les élections.

1. Virg., *Ecl.*, 1, 20, sqq.

2. Festus, au mot *Nundinae*. — Cf. aussi Macrobe, *Sat.*, 1, 16, 33; — Virg., *Moretum*, 79; — Plutarque, *Vie de Coriolan*, 19.

3. Tite-Live, 21, 62, 2.

4. Tite-Live, *ibid.*

5. Plaute, *Curc.*, 473.

6. Plaute, *Aul.*, 365.

7. Polybe, 6, 5, 19.

8. Plutarque, trad. Pierron, tome II, *Pyrrhus*, p. 272.

voter sur le Champ de Mars. Aucune loi ne les y contraignait ; mais peu d'entre eux y manquaient. C'était, à leurs yeux, un devoir sacré. D'abord, dans chacun des municipes auxquels appartenaient respectivement les divers candidats, qui est-ce qui ne se serait pas cru obligé d'apporter à son compatriote l'appoint de son suffrage ? Car c'était une gloire extrême pour une petite ville que d'envoyer à Rome un préteur ou un consul. Il faut voir comme les habitants d'Arpinum se démenèrent en faveur des deux Cicéron : « Les champs eux-mêmes, dit l'orateur, et les montagnes travaillèrent pour nous faire arriver, mon frère et moi, aux honneurs¹. » Il y a mieux : les municipes voisins de celui qui fournissait le candidat se croyaient intéressés, eux aussi, au succès d'un enfant de la région. Lorsque Plancius, qui était d'Arpinum comme les deux Cicéron, brigua le consulat, alors « il n'y eut pas un habitant d'Arpinum qui ne soutînt Plancius, pas un de Sora, pas un d'Aquinum : toute cette contrée, qui est fort peuplée, territoire de Vénafre, territoire d'Alliphes, tout ce pays enfin, qui est le mien, pays âpre et montagneux, mais fidèle et simple, et sachant protéger les siens, estimait que l'honneur de Plancius rejaillissait sur lui, que la dignité de Plancius était sienne². » Au temps de Cicéron, on peut même dire que c'est l'Italie entière qui se mettait quelquefois en mouvement pour les élections. Q. Cicéron écrivait à son frère, dans son traité sur la manière de briguer le consulat : « Songez à tous les hameaux, à tous les bourgs, au moindre village. Ayez dans votre esprit et dans votre mémoire l'Italie tout entière, avec toutes ses parties et toutes ses divisions³. » Mais, dès avant Cicéron, on vit, dans des circonstances graves, le Champ de Mars présenter une animation véritablement saisissante. Pour élire C. Gracchus au tribunat, « il accourut de toute l'Italie une multitude de citoyens ; et l'affluence fut telle, dans Rome, qu'un nombre considérable ne purent trouver à se loger, et que, le Champ de Mars n'étant pas assez spacieux pour contenir cette foule immense, plu-

1. Cic., *pro Plancio*, 20.

2. Cic., *pro Plancio*, 22.

3. Q. Cicéron, *de Pet. cons.*, 8, 30.

sieurs donnèrent leur voix de dessus les toits des maisons¹. »

Tous les cinq ans, sur ce même Champ de Mars, les citoyens se retrouvaient pour le recensement. Les abstentions devaient être plus rares encore qu'aux jours d'élections; car quiconque faisait défaut était passible d'une punition, dont la nature varia selon les temps, mais qui fut toujours très sévère².

Pour le recensement.

Mais ce qui attirait le plus de Romains dans la grande ville, et cette fois sans distinction de sexe ni d'âge, c'étaient les fêtes qui s'y célébraient fréquemment. L'une des plus courues, parmi ces fêtes, était le triomphe. Quand le premier Africain triompha des Carthaginois, « ce ne furent pas seulement les villes qui se répandirent dans Rome, ce fut aussi la multitude des campagnes qui assiégea les rues³. » Lors du triomphe de Paul-Émile, « on avait dressé, dans les théâtres où se font les courses de chevaux, et qu'on appelle cirques, et dans le Forum, et dans les quartiers de la ville d'où l'on pouvait voir la pompe, des échafauds sur lesquels se placèrent les spectateurs... Des lieuteurs en grand nombre et des appariteurs repoussaient à leur rang les spectateurs trop empressés, réprimaient leurs courses désordonnées, et tenaient les rues dégagées et libres⁴. » Un autre genre de fête, très goûté aussi des Romains, c'étaient les jeux publics : jeux du cirque, jeux du théâtre, plus tard jeux de l'amphithéâtre. Varron voyait avec peine « ces mains de pay-sans, qui cultivaient autrefois le froment et la vigne, ne plus s'agiter que pour applaudir au théâtre et au cirque⁵ ». A l'époque classique, trois théâtres, deux cirques, dont un contenant 150000 places⁶, et l'amphithéâtre de Statilius Taurus, suffisaient à peine à recevoir la cohue de spectateurs qui s'y ruait. A l'issue d'une représentation, Claudia, sœur de ce Claudius Pulcher, qui perdit une grande bataille navale, faillit être écrasée par la foule sortie avec elle dans les rues. « Ah ! s'écria-t-elle, si mon frère pouvait revenir au monde ! s'il pouvait être

Pour les triomphes et les jeux.

1. Plutarque, trad. Pierron, tome IV, *C. Gracchus*, p. 96-7.

2. Primitivement, la prison et la mort (Tite-Live, 1, 44, 1).

3. Tite-Live, 30, 45.

4. Plutarque, trad. Pierron, tome Ier, *Paul-Émile*, p. 636.

5. Varron, *de Re rust.*, 2, 3.

6. Denys d'Hal., 3, 68.

fait une fois de plus consul, pour conduire encore à la défaite et diminuer cette grouillante populace¹ ! » Cicéron disait que les jours de comices, de jeux et de recensement, la population de l'Italie entière se rencontrait à Rome : « *Frequentia totius Italiae...*, quae convenit uno undique tempore, comitiorum, ludorum, censendique causa². »

Rome, en rapprochant
ainsi ses citoyens, les
rend plus sociables.

Quand la conquête n'eût eu d'autre résultat que de rapprocher entre eux les Romains, au sein de leur capitale, c'eût été assez pour faire d'eux des hommes plus sociables que les rustiques des premiers temps. En ville, ils avaient mille occasions par jour de se voir et de causer ensemble. Le magistrat vivait pour ainsi dire avec ses clients et ses amis politiques : au lever du jour, ils venaient le saluer dans son atrium (*salutabant*)³. Quand il sortait, pour se rendre au Sénat ou à l'assemblée du peuple, ils l'escortaient (*deducebant*)⁴. Le soir, quand il rentrait chez lui, ils le reconduisaient jusqu'à sa maison (*reducebant*)⁵. Les négociants, les petits marchands, les ouvriers étaient en relations constantes d'affaires avec leurs fournisseurs ou leurs chalands. Les citoyens de tout ordre et de toute condition se voyaient le matin sur la place publique, où ils venaient marchander des vivres, assister à un procès, écouter les orateurs, s'informer des nouvelles et échanger des réflexions, si bien qu'on pouvait dire du forum, qu'étant commun à tous, il tenait lieu à tous de voisinage : « *cum forum commune sit, vicinitas non requiritur*⁶. » L'après-midi, ils se donnaient rendez-vous au Champ de Mars, pour s'y exercer au maniement des armes, jouer ou regarder jouer à la balle, au disque, au cerceau⁷. Du Champ de Mars, ils descendaient aux Thermes, où des promenoirs étaient ménagés pour les cau-

1. Valère-Maxime, 8, 1, 2^e partie (*Iudicii publicis insignibus damnati*), n° 4.

2. Cic., *in Verr.*, 1, 18, 54.

3. « ... *Ingentem foribus domus alta superbis*
» *Mane salutantum totis vomit aedibus undam.* »

(Virg., *Géorg.*, 2, 461.)

4. « *Cum magna multitudo optimorum virorum et civium me de domo deduceret.* » (Cic., *ad Fam.*, 10, 12, 2.)

5. « *Quanta reduci solet Regulus turba.* » (Martial, 2, 74, 2.)

6. Cicéron, *ad Fam.*, 5, 15, 2.

7. Hor., *Art poét.*, 379.

seurs. Le soir, ils se retrouvaient entre amis, pour le dîner, qu'ils prolongeaient souvent jusqu'à une heure avancée de la nuit. Rome formait ainsi un milieu véritablement propice à l'épanouissement des facultés les plus humaines de l'homme. On devait s'y sentir plus disposé qu'en aucun lieu à écouter cette grande voix de la nature, qui, d'après Cicéron, « commande à l'homme d'aimer l'homme, de rechercher sa conversation, d'unir sa vie à la sienne ¹ ».

Ces nouvelles conditions d'existence donnèrent naissance à un premier type de citadin, encore exclusivement latin, et où se sentait toujours quelque chose de la rudesse originelle, mais qui constituait en somme, sur le rustique des vieux âges, un progrès appréciable. C'est le *scurra* :

Elle produit le type indigène du *scurra*.

« Urbani assidui ciues, quos scurras uocant ². »

Plus tard, ce nom fut pris comme synonyme de « bouffon », mais plus tard seulement, après l'apparition de l'urbanité, qui fit tomber dans un discrédit profond tout ce qui était antique. Chez les comiques, *scurra* peut se traduire par « petit-maître ». Le portrait du « *scurra* » se rencontre deux fois dans Plaute, et une autre fois, semble-t-il, quoique le mot même de *scurra* n'y soit point expressément prononcé, dans une boutade de Caton qui nous a été conservée par Macrobe. Malheureusement, aucune des trois fois, ce n'est la sympathie qui a inspiré le peintre, et c'est plutôt en face de trois caricatures que nous allons nous trouver : il nous faudra, pour y démêler la vérité, faire la part de la malveillance. Dans la *Mostellaria*³, un campagnard endurci définit ainsi le *scurra* : « un homme qui fait de l'esprit hors de propos, qui boit et se débauche, qui s'oint de parfums exotiques, qui se nourrit de mets fins, tourterelles, poissons, oiseaux. » Dans le *Trinummus*⁴, un vieillard grincheux trouve « qu'il n'y a rien de plus sot, de plus stupide, de plus menteur, de plus retors, de plus présomptueux, de plus parjure que les *scurrae*... Ils font semblant de tout savoir, et

1. Cic., *de Off.*, 1, 4, 12.

2. Plaute, *Trin.*, 203.

3. Plaute, *Most.*, commencement de la pièce.

4. Plaute, *Trin.*, v. 200, sqq.

ils ne savent rien. Ce que chacun pense ou pensera, ils le savent. Ils savent ce que le roi a dit à l'oreille de la reine, ils savent la conversation que Junon a eue avec Jupiter. Les choses qui n'ont pas eu lieu, qui ne sont pas, ils les savent tout de même. » Quant au vieux Caton, dont on connaît les tendances réactionnaires, voici en quels termes il raillait un petit-maitre de son temps, sans lui appliquer toutefois l'appellation de *scurra* : « Il descend, dit-il, de sa monture, il exécute un pas, il dit des bons mots. En outre, il chante quand la fantaisie lui en prend, il déclame des vers grecs, il estropie les mots et prend des poses¹. » Que l'on efface de ces trois charges les traits qui sont dus à l'humeur maligne des différents caricaturistes : reste l'image d'un homme de joyeuse compagnie « *deliciae popli* », qui cherche à plaire, qui aime volontiers à causer, qui, même, cause un peu trop, si l'on veut, mais qui ne le fait pas sans esprit ni sans sel, qui a de la culture et des lettres, qui ne s'embarrasse d'aucun préjugé, ni surtout d'aucune timidité ridicule, qui adore la toilette, le vin, la bonne chère, les plaisirs les plus épicés, qui n'est lui-même fade en rien, avec qui, en un mot, on ne peut pas s'ennuyer.

II

Rome, rendez-vous de toutes les civilisations.

Mais la conquête fit plus pour l'éducation des Romains que de les amener à vivre ensemble dans leur capitale : elle fit de leur capitale comme un rendez-vous de toutes les civilisations anciennes, où ils purent s'instruire à observer et à comparer les façons de vivre des peuples les plus divers. Ces mœurs étrangères, c'étaient, pour une part, les Romains eux-mêmes qui les rapportaient à Rome des pays où elles étaient pratiquées. Les Romains, en effet, se répandaient beaucoup au dehors, comme soldats, comme généraux, comme négociants, comme publicains, comme gouverneurs. Puis, leur œuvre faite, tous rentraient à Rome : les soldats, pour y végéter dans une existence sans dignité, mais sans fatigue ; les généraux, pour y goûter, dans les honneurs du triomphe, du consulat ou de la censure, le prix de leurs blessures et de leurs exploits ; les négociants, les publicains, les gouverneurs, pour y dépenser, en des plaisirs faciles, l'argent gagné ou volé dans les pro-

1. Macr., *Saturn.*, 3, 14, 9.

vinces. En secouant la poussière de leurs vêtements, tous ces voyageurs devaient aussi secouer autour d'eux quelque chose des idées et des habitudes dont ils s'étaient plus ou moins imprégnés, au cours de leurs lointaines pérégrinations. « Les légions de Manlius, dit Tite-Live, rapportèrent dans Rome le luxe et la mollesse de l'Asie¹. » Les étrangers, de leur côté, affluaient à Rome. C'étaient des ambassadeurs, comme ce Carnéade, qui y fit tant de bruit et y laissa une trace si profonde de son passage, « charmant et attirant tout les esprits, inspirant aux jeunes gens un tel amour de la science qu'ils renonçaient à tout autre plaisir, à toute autre occupation² ». C'étaient des otages, comme l'historien Polybe, qui eut une si heureuse influence sur le caractère de Scipion Emilien. C'étaient des négociants de l'Orient et de l'Occident, qui croisaient dans la mer Tyrrhénienne les négociants romains, et remontaient le Tibre, ce grand chemin des produits exotiques : « *rerum in toto orbe nascentium mercator placidissimus*³ ». C'étaient encore des aventuriers, qui venaient exercer leurs talents multiples sur le plus grand marché du monde, et faire concurrence aux Romains chez eux. C'étaient surtout ces flots d'esclaves grecs, espagnols, africains, asiatiques, que l'affranchissement déversait sans interruption dans la plèbe urbaine, et qui faisaient de Rome « *civitas ex nationum conventu constituta* », selon la forte expression de Quintus Cicéron⁴. « La multitude immense des affaires, dit Plutarque, et le grand nombre des peuples vaincus avaient introduit à Rome une grande variété de mœurs et toutes les façons de vivre les plus opposées⁵. » Rien ne contribua, autant que cette variété, à établir dans Rome l'usage d'une politesse large, tolérante et intelligente.

Un homme a résumé en lui, et comme symbolisé, ce nouveau progrès des mœurs. C'est le premier Africain. Avec lui, nous sommes loin de ce « *scurra* », pur produit du terroir latin, qui faisait « les délices du peuple ». C'est que Scipion,

Elle produit le premier
Africain.

1. Tite-Live, 39, 6.

2. Plutarque, trad. Pierron, tome II, *Caton*, p. 164.

3. Pline, *Hist. nat.*, 3, 5, 54.

4. Q. Cic., *de Petit. cons.*, 14, 54.

5. Plutarque, trad. Pierron, tome II, *Caton*, p. 138.

esprit naturellement ouvert, a jeté un regard sur les hommes et les choses du dehors. Personne ne fut plus à même que lui de les étudier. Tout jeune encore, il est envoyé en Espagne pour reprendre cette province aux Carthaginois. Il se rend en Afrique une première fois, pour y conclure une alliance avec le roi des Maures, Syphax. Nommé consul, il a la Sicile pour province et s'y mêle aux Grecs. Il passe une seconde fois en Afrique, pour y combattre sur leur propre terrain les Carthaginois. Avec son frère Lucius, il parcourt en vainqueur le royaume d'Antiochus. A Rome même, quand il se repose de ses fatigues à causer familièrement, c'est avec un Calabrais, Ennius, qui se vantait d'avoir trois cœurs, un grec, un osque et un latin¹, ou bien encore c'est avec Laelius, l'infatigable compagnon de toutes ses campagnes à travers le monde. Aussi n'y a-t-il pas, dans l'histoire, beaucoup de figures plus intéressantes que celle-là. Entre Caton et lui, la différence est prodigieuse : on ne croirait jamais qu'ils fussent contemporains. C'est que l'un représente le passé, avec ses superstitions têtues ; l'autre l'avenir, avec ses espérances généreuses.

L'Africain, aussi honnête, mais d'esprit plus large que Caton.

A l'égard de l'honnêteté, ils sont, l'un et l'autre, au-dessus de tout soupçon ; mais Caton est honnête avec une rustique et âpre intempérance, Scipion avec une superbe et tranquille hauteur de vues. Le contraste éclate dans la lutte que les deux hommes se livrèrent à l'armée d'Afrique. Plutarque nous en a conservé les détails amusants : « Caton, envoyé questeur sous lui à la guerre d'Afrique, et voyant que le général vivait avec sa magnificence ordinaire, et qu'il prodiguait sans ménagement l'argent à ses troupes, l'en reprit franchement et sans détour. Le plus grand mal, disait-il, ce n'est pas cette dépense excessive, c'est l'altération de la simplicité antique, c'est l'emploi que font les soldats, en luxe et en plaisirs, du superflu de leur paie. Scipion répondit qu'il n'avait pas besoin d'un questeur si exact, et que, dans la guerre, il voguait à pleines voiles : car il devait à la République compte de ses actions, et non des sommes dépensées². » Caton n'était pas homme à se contenter de ces explications. Il fit tant que le Sénat averti en-

1. Aulu-Gelle, 17, 17, 1.

2. Plutarque, trad. Pierron, tome II, *Caton*, p. 137.

voya des tribuns pour surveiller la conduite du trop brillant officier. « Scipion leur démontra que la victoire dépendait des préparatifs qu'on faisait pour la guerre ; et l'on vit assez, d'ailleurs, que les amusements qu'il prenait avec ses amis, dans ses moments de loisir, et les dépenses qu'il faisait, ne l'empêchaient pas de suivre avec activité les affaires importantes ¹. »

Il aime sa patrie autant que Caton ; mais il ne se croit pas tenu pour cela de vouer aux ennemis de sa patrie une haine aveugle. En Espagne, où Caton avait incendié 400 villes ou villages en un seul jour, la conduite de Scipion envers les vaincus est tout à fait chevaleresque. Parmi ses prisonniers, se trouvait une jeune fille d'une rare beauté ; il était jeune lui-même, et les droits du vainqueur étaient sans limite : il mande sa captive ; il s'informe auprès d'elle de son pays, de sa famille ; il apprend, entre autres détails, qu'elle est fiancée à un prince celtibérien, nommé Allucius. Aussitôt, il écrit aux parents et au fiancé de la jeune fille de venir reprendre celle dont ils déploiraient déjà la perte. Ils apportent une riche rançon ; Scipion la refuse, et veut que cet argent soit ajouté à la dot des jeunes époux ². L'Espagne pacifiée, comme il se rendait en Afrique pour gagner le roi Syphax à la cause romaine, il faillit, à l'entrée du port, être écrasé, avec sa flottille, par Hasdrubal, qui était arrivé en ces lieux avant lui, pour le prévenir dans l'amitié du roi. Il réussit à débarquer ; alors les deux ennemis se rendent, chacun de son côté, auprès de Syphax. Ils sont reçus par lui avec beaucoup d'honneurs. Caton, à la place de Scipion, eût d'abord sommé le roi de choisir entre l'alliance du peuple romain et celle des Carthaginois ; il eût tracé autour de lui le cercle de Popilius : il eût peut-être gâté tout. Scipion ne s'offense nullement de la présence d'Hasdrubal. Comme Syphax voulait les réconcilier, il déclare qu'il n'a pas besoin d'être réconcilié avec un homme à qui, personnellement, il n'en veut pas du tout. Le roi les fait dîner ensemble : le Carthaginois et le Romain se couchent sur le même lit de table. Durant le repas, Scipion causa avec tant

Aussi patriote, mais plus chevaleresque.

1. Plutarque, *ibid.*, p. 438.

2. Tite-Live, 26, 50.

de grâce et d'esprit qu'il séduisit non seulement Syphax, mais Hasdrubal lui-même¹. En Sicile, pays grec, il se fait grec, au grand scandale des Romains de la vieille école : « On le voyait, disaient-ils, vêtu du pallium, chaussé de crépides, se promener dans les gymnases ; il passait son temps dans les livres et dans les palestres². »

Plus tard, d'après une tradition célèbre, Hannibal exilé et Scipion se seraient rencontrés en Asie, et là, comme s'ils ne se fussent pas naguère si âprement disputé l'empire du monde, ils auraient causé ensemble, sur les mérites des généraux anciens et modernes, avec la même courtoisie que deux amateurs désintéressés. « Ils eurent, dit-on, une entrevue à Ephèse ; et, comme ils se promenaient ensemble, Hannibal ayant pris la place d'honneur, Scipion le souffrit, et, sans donner aucun signe de mécontentement, il continua la promenade. Puis, la conversation étant tombée sur les chefs d'armée, et Hannibal ayant proclamé qu'Alexandre avait été le premier de tous, Pyrrhus le second, et lui, Hannibal, le troisième, Scipion, souriant : « Que dirais-tu donc, dit-il, si je ne t'avais pas vaincu ? — Scipion, repartit Hannibal, je ne me serais pas nommé le troisième, mais le premier³. »

Denys observe combien il est invraisemblable que les deux adversaires de Zama, au moment de se mesurer encore dans la guerre d'Antiochus, se soient amusés à débattre une vaine question de rangs. La légende n'en était pas moins curieuse à rapporter, parce qu'elle trahit l'opinion qu'on se faisait, dans l'antiquité, de l'exquise politesse de Scipion.

On ne connaît à Caton aucun ami. Scipion était avec les siens d'une familiarité charmante. Aulu-Gelle nous a conservé des vers d'Ennius, où le poète, à ce qu'on croit, s'était représenté lui-même dans ses rapports avec le grand homme. « Ayant ainsi parlé, le grand personnage appelle l'homme avec qui, bien souvent, il aimait à partager sa table et à causer de ses affaires sans fierté, lorsqu'il s'était fatigué une grande partie

1. Tite-Live, 27, 48.

2. Tite-Live, 29, 19, fin.

3. Plutarque, trad. Pierron, tome II, *T. Quinctius Flamininus*, p. 236. — Cf. le même récit dans Tite-Live, 35, 14, 5, sqq.

du jour à traiter des plus hauts intérêts et à porter son avis dans le forum et dans le vénérable sénat. C'était un homme avec qui l'on pouvait sans crainte parler de choses importantes ou futiles; avec qui l'on pouvait plaisanter, tenir des propos teints de malice ou innocents, quand on le voulait, et qui gardait tout cela fidèlement; avec qui l'on goûtait un plaisir extrême; un homme agréable dans l'intimité et en public, plein d'esprit, à qui aucun raisonnement n'aurait persuadé de faire une mauvaise action; doux, sans méchanceté, savant, sûr; un homme charmant, parlant bien, content de ce qu'il avait, heureux, avisé, disant à propos les choses qu'il fallait; facile, sobre de langage; sachant beaucoup de choses anciennes, ensevelies dans l'oubli, que l'antiquité a faites; instruit des mœurs d'autrefois et de celles d'aujourd'hui; connaissant un grand nombre des vieilles lois, tant des lois divines que des lois humaines; un homme capable de parler sur beaucoup de sujets, et capable de se taire. C'est cet homme que Servilius, au milieu des combats, interpelle ainsi¹. » Telle était l'affection de Scipion pour Ennius. Celle qui l'attachait à Laelius est restée fameuse. Le héros ne pouvait demeurer un seul moment sans l'un ou l'autre de ses deux fidèles amis. Lorsqu'il se retira dans sa solitude de Litterne, il prit soin d'y emmener avec lui son cher Laelius. Lorsqu'il mourut, il ordonna que le tombeau d'Ennius fût placé à côté du sien.

C'est ainsi que s'étaient affinés et polis, au contact des civilisations étrangères, les anciens paysans du Latium, qui, en ville, livrés à eux-mêmes, ne se seraient sans doute jamais beaucoup élevés au-dessus du type du « *scurra* ». Pourtant ce n'est pas là encore l'urbanité. L'élégance romaine n'atteindra à l'urbanité que quand l'influence grecque, devenue, entre tant d'autres, prépondérante, l'aura marquée de son cachet propre et exclusif. Cette influence, d'ailleurs, progressait de jour en jour avec la conquête des pays grecs, et, à mesure qu'elle progressait, le niveau intellectuel des Romains montait d'un progrès égal.

III
Il ne manquait plus aux Romains que la marque de l'influence grecque.

1. Aulu-Gelle, 12, 4.

L'influence grecque développe chez eux le sens esthétique.

Ce fut d'abord, chez eux, le sens esthétique qui s'éveilla, à la vue des statues et des peintures rapportées de Syracuse ou de Corinthe. Caton déjà signalait avec amertume l'apparition de ces dilettanti « qui ne louent et n'admirent que les objets d'art de Corinthe et d'Athènes, et rient des antéfixes en terre cuite représentant les dieux romains¹ ». Plus tard, Cicéron apostrophe Verrès en ces termes : « Il n'y a que toi, apparemment, qui fasses tes délices des vases de Corinthe? Il n'y a que toi pour reconnaître à coup sûr la composition de ce fameux airain et le galbe des œuvres qui en sont faites? Scipion Emilien, lui, n'y comprenait rien, cet homme si instruit et si distingué? Toi, qui n'as aucune éducation, aucune distinction, aucun talent, aucune littérature, tu comprends et tu es bon juge? Prends garde que ce ne soit pas seulement en intégrité, mais aussi en goût, que ce grand homme t'a surpassé, toi et tous ceux qui, comme toi, veulent passer pour des connaisseurs : car c'est précisément parce qu'il sentait combien ces choses étaient belles, qu'il les croyait faites non pour le luxe des particuliers, mais pour l'ornement des temples et des villes². » Scipion Emilien était donc un fin amateur d'art. Mais Verrès aussi en était un, malgré les sarcasmes de Cicéron, à qui il aurait pu répondre, retournant ses propres paroles : « C'est précisément parce que je sentais combien ces choses étaient belles que je croyais très simple de me les approprier, pour en jouir plus à mon aise. » Amateur d'art également, le défenseur de Verrès, Hortensius, comme en témoigne le fameux sphinx que Cicéron lui a tant reproché. C'était, à ce que dit Pline, un sphinx en airain de Corinthe, d'un magnifique travail : Hortensius, après l'avoir volé à son client, qui l'avait lui-même volé aux Siciliens, craignant qu'on ne le lui volât à son tour, l'emportait partout avec lui³. Amateur d'art enfin le véhément accusateur de Verrès, le redoutable adversaire d'Hortensius, Cicéron lui-même. Il a beau, pour ménager l'amour-propre national des Romains, faire semblant de mépriser ou d'ignorer l'art et les artistes

1. Tite-Live, 34, 4, 4.

2. Cic., in Verr., II, 4, 44, 98.

3. Pline, *Hist. nat.*, 34, 8, 48.

grecs; il a beau demander à son greffier de lui rappeler quel est l'auteur des deux statues appelées « canéphores », comme si le nom de Polyclète ne lui était pas très familier¹ : à travers ses formules d'indifférence affectée, on sent éclater un amour ardent et vrai des belles œuvres dont il parle : « Il y a en cet endroit, dit-il, une statue d'Hercule en airain, telle que je ne sais si j'ai jamais rien vu de plus beau : quoique, à vrai dire, je ne sois pas très connaisseur en œuvres d'art; mais j'en ai tant vu²! » On sait d'ailleurs, par ses lettres, qu'il se ruinait pour orner ses villas d'élégantes statues et de tableaux renommés.

L'influence grecque fit éclore aussi chez les Romains le sens littéraire. Deux poètes semi-grecs, comme Suétone les appelle, Livius Andronicus et Ennius, inaugurèrent à Rome l'enseignement du grec et l'explication des auteurs grecs³. Dès lors, il n'y eut plus en ville de jeune homme bien élevé qui ne tint à savoir le grec : on l'apprenait à l'école des grammairiens et des rhéteurs, ou chez soi, sous des précepteurs. Bientôt même, on considéra comme insuffisantes des études de grec qui n'ont pas été couronnées par un voyage au pays même de Platon. Aussi, quand le rhéteur Molon vint à Rome, il n'eut pas besoin, pour parler devant le sénat, d'emprunter le secours d'un interprète : les sénateurs entendaient fort bien le grec⁴. Une fois en possession de cette langue, les Romains purent lire autre chose que leur calendrier rustique, la loi des XII Tables, ou les horribles poèmes en vers saturnins qui étaient le fond de leur littérature nationale. Ils furent en état de savourer dans le texte même Homère, Ménandre et Diphile. Il semble bien qu'ils se soient livrés à ce plaisir, si nouveau pour eux, avec une impétueuse avidité. Scipion Emilien savait Homère par cœur, et le citait sur les ruines de Carthage⁵. Il y a plus : à pratiquer si assidûment les auteurs grecs, ils prirent l'idée de se faire auteurs à leur tour. Pendant la seconde guerre punique, époque où les Romains entrèrent en relations suivies avec les Grecs, la

Le sens littéraire.

1. Cic., *in Verr.*, II, 4, 3, 5.

2. Cic., *ibid.*, 43, 94.

3. Suétone, *de Gramm.*, 1.

4. Val. Max., 2, 2, 3.

5. Polybe, 39, 3.

muse, dit le poète, se porta d'un pas rapide chez la nation belliqueuse et sauvage de Romulus :

« Poenico bello secundo Musa pinnato gradu
» Intulit sese bellicosam in Romuli gentem feram¹. »

Rome vit se lever toute une floraison de poètes nourrie, et comme parfumée, du suc de la littérature grecque. Sur la scène de ses théâtres, on représentait des tragédies d'Ennius et de Pacuvius, des comédies de Plaute et de Térence. Sur les piliers des librairies, des titres d'ouvrages et des noms d'auteurs, tracés au pinceau, engageaient le passant à entrer dans la boutique et à faire son choix parmi les volumes mis en vente. Horace, en nous déclarant qu'il ne veut point pour lui de ce mode de publicité, nous en apprend l'existence :

« Nulla taberna meos habeat neque pila libellos,
» Quis manus insudet vulgi Hermogenisque Tigelli². »

Les simples amateurs récitaient leurs vers dans les festins³. Les pauvres diables qui n'étaient jamais invités à aucune table, se contentaient de l'auditoire tout trouvé qui remplissait toujours le forum et les thermes :

« In medio
» Qui scripta foro recitent, sunt multi, quique lavantes⁴. »

Bref, riches ou pauvres, tous, du moins au temps d'Horace, étaient possédés du démon des vers. Pour que cette passion se soit trouvée alors si générale, il faut bien qu'elle ait été déjà fort répandue sous la république. L'observation du poète satirique est donc à peine excessive, appliquée à l'époque qui nous occupe :

« Mutavit mentem populus levis, et calet uno
» Scribendi studio; puerique patresque severi
» Fronde comas vincti cenant, et carmina dictant⁵. »

1. Porcius Licinius, dans *Aulu-Gelle*, 17, 21, 45.

2. Hor., *Sat.*, 1, 4, 71.

3. Cic., *ad Att.*, 16, 2, fin.

4. Hor., *Sat.*, 1, 4, 74.

5. Hor., *Ep.*, 2, 1, 108, sqq.

Il y avait peut-être quelque indiscretion dans cette manie de versifier avec ou sans l'aide de Minerve, comme il y avait un manque de mesure à se ruiner pour des œuvres d'art ou à en voler aux autres. Mais, à tout prendre, cet amour des arts et des lettres, que l'influence grecque avait fait naître à Rome, était bien, même dans son intempérance, l'une des choses les plus propres à développer parmi les Romains l'esprit de politesse. Ceux à qui le culte du beau est commun se touchent là par ce qu'il y a en eux de plus humain, et ils se trouvent naturellement unis par le lien le plus fort qui soit. « On reprochait à Marcellus, dit Plutarque, d'avoir... corrompu le peuple..., et d'en avoir fait une nation d'oisifs et de babillards, se piquant de bon ton, parlant arts et artistes, et perdant ainsi la plus grande partie de la journée¹. » Il paraît que Marcellus, loin de s'excuser d'avoir fait cela, s'en glorifiait. Il avait raison : car ce qu'on lui reprochait, en somme, c'était d'avoir, en ébauchant l'éducation artistique des Romains, transformé ce peuple, naguère si rude encore, en un peuple aimable et sociable. Cicéron attribuait la même vertu aux lettres. Il écrit à son savant ami, Atticus : « Un esprit cultivé comme le tien ne peut avoir rien de rude ni d'inhumain². » Quand à un ami quelconque il rappelle les attaches qu'ils ont ensemble, il ne manque jamais de mentionner, comme la plus puissante de toutes, une même passion pour les lettres : « Ce qui fait que tu m'es si cher, dit-il à Appius, c'est la similitude de nos goûts, la suavité de ton commerce, le charme de ta vie et de tes manières, ta conversation, ton érudition profonde³. »

La Grèce exerça sur les mœurs des Romains une action plus directe et plus efficace par le spectacle de ses propres mœurs. Quand ils arrivèrent dans ce pays, ils y virent un peuple où le goût des relations sociales était très vif et très répandu. On se souvient de la peinture qu'Aristophane fait des joies champêtres dans l'abondance et dans la paix : « Est-il rien de plus agréable que de voir la terre ensemencée, et, tandis qu'un dieu

Nouveau progrès des mœurs romaines dû à cette influence.

Contact direct avec les mœurs grecques elles-mêmes.

1. Plut., trad. Pierron, tome II, *Marcellus*, p. 74.

2. Cic., *ad Att.*, 12, 16, 1.

3. Cic., *ad Fam.*, 3, 10, 9. — Cf. *id.*, *ibid.*, 13, 2 : « Tibi me profiteor in cotidiana vita coniunctum iis artibus studiisque quae colimus. »

l'arrose, de dire à quelque voisin : Hé ! Comarchidès, que ferons-nous bien à cette heure ? Si nous buvions ensemble, puisque les dieux sont avec nous¹ ? » Ainsi parlent des paysans.

Dans les villes, selon Cornelius Nepos, les amis qui se rencontraient sur la voie publique s'arrêtaient volontiers, formaient « *cercle* », et se mettaient à causer sur toutes les questions, hautes ou familières. « Quand Epaminondas, écrit cet auteur, venait dans un cercle où la conversation roulait sur les affaires publiques ou sur la philosophie, il ne s'en allait jamais avant que l'entretien eût pris fin². » Fort souvent aussi, entre camarades, afin d'être plus longtemps et plus entièrement l'un à l'autre, on s'invitait à dîner. Dans ces festins intimes, tout était concerté pour ouvrir les cœurs à la joie la plus franche. D'abord, c'était le repas proprement dit ou *σύνδειπνον* : on sait que, pour disposer les esprits à la belle humeur, il n'est rien de tel, après une bonne conscience, qu'une bonne chère. Or, il y avait des cuisiniers qui se chargeaient de faire faire bonne chère aux convives. C'étaient des artistes en leur genre. Pour les former, on les prenait quelquefois tout enfants³ ; on leur mettait entre les mains des livres contenant les règles de leur art : « *Τὰ περὶ ὄψου σκευασίας συγγράμματα καὶ νόμιμα*⁴ » ; enfin, de temps à autre, on s'assurait de leurs progrès en leur faisant subir des examens⁵. Le *σύνδειπνον* fini, commençait le *σύμποσιον* : les coupes de vin généreux circulaient, et, avec elles, sans doute, les propos plaisants et salés. Enfin, des représentations données par des joueuses de flûte, des danseuses, des faiseurs de tours, terminaient dignement ces délicieuses réunions⁶.

Les Romains furent séduits par ces aimables usages, et ils s'en emparèrent. On les vit, à leur tour, former sur le Forum des cercles (*circuli*), ou, pour causer plus à leur aise, se réunir en des banquets (*convivia*), et là, tout en bavardant, parfois

Naissance des relations
sociales chez les Ro-
mains.

1. Aristoph., *Pax*, 1140, sqq.

2. Corn. Nep., *Epam.*, 3.

3. Athénée, 9, p. 378.

4. Platon, *Minos*, 8, p. 316.

5. Athénée, 14, p. 662.

6. Voir Xénophon, *Banquet*, ch. II.

à tort et à travers, sur les questions du jour, s'ouvrir à la douceur de vivre en société. Pendant que Paul-Emile menait la guerre en Macédoine, il y avait dans les cercles et dans les banquets, « in omnibus circulis, atque etiam, si diis placet, in conviviis », des gens bien informés et très capables, qui conduisaient les armées à sa place, qui savaient où on devait camper, quelles positions il fallait occuper, et qui, non contents de savoir tout ce qu'il y avait à faire, étaient prêts à citer le consul en justice s'il n'exécutait pas ce qu'ils avaient conçu dans leur esprit¹. Plus tard, ceux qui n'aimaient pas César, et qui avaient du mal à dire de lui, se donnaient libre carrière dans les cercles et dans les banquets : « More hominum invident, in conviviis rodunt, in circulis vellicant². »

Les banquets.

C'est surtout dans les banquets que les Romains aimaient à épancher ces sentiments de sympathie nouvellement entrés dans leurs mœurs. On peut dire qu'ils y prenaient un plaisir extrême. Les invitations se croisaient : « Enfin ! dit un jeune homme dans Plaute, me voici revenu de l'exil ! Bonjour, mon cher Eutychus ! Comment t'es-tu porté ? Et mes parents, comment vont-ils ? Merci de ton invitation ; tu es bien bon : c'est demain que je dîne chez toi ; aujourd'hui je te retiens chez moi³. » Dans Térence, Déméa le rustique dit de son frère, le citadin : « Il a toujours passé sa vie dans le repos, dans les banquets⁴. » Ces diners de Rome étaient charmants, à l'égal de ceux d'Athènes. L'amphitryon n'épargnait ni sa dépense, ni ses soins, ni tout ce qu'il pouvait avoir de goût et de savoir-vivre, pour en faire un régal de l'esprit autant que des sens. Varron ne permettait pas que le nombre des convives fût inférieur à celui des Grâces, ni supérieur à celui des Muses : sans doute trouvait-il que le dîner était glacial dans le premier cas ; il ne cache pas que, dans le second, il craindrait du désordre : « multos, inquit, esse non convenit, quod turba plerumque est turbulenta⁵. » Varron prescrivait encore de choisir pour con-

1. Tite-Live, 44, 22.

2. Cic., *pro Balb.*, 26.

3. Plaute, *Merc.*, 935, sqq.

4. Tér., *Ad.*, 863.

5. Varron, dans Aulu-Gelle, 13, 11.

vives des hommes de belle mine « *belli homunculi* ». Il ne les voulait ni trop bavards ni, non plus, tout à fait muets : « L'éloquence, disait-il, convient au forum et aux tribunaux ; le silence n'est pas fait pour les banquets, mais pour la chambre à coucher¹. » On aimait des convives comme Cicéron : à table, il n'était plus le grand orateur ; il n'était qu'un homme de l'esprit le plus aiguisé et le plus pétillant. On disait de lui : « O l'homme facile ! l'hôte peu gênant² ! » Il écrit lui-même à Paetus, qui l'avait invité à dîner : « Tu recevras un hôte de peu d'appétit, mais de beaucoup de gaieté : non *multi cibi hospitem accipies, multi ioci*³. » Toute une catégorie de convives plus aimables encore que Cicéron, et qui ne figuraient point dans les banquets des Grecs, c'étaient les dames : les Romains avaient le bon esprit de les admettre à leur table⁴.

Conversations auxquelles on s'y livre.

Pendant le cours du repas, Varron recommandait de faire porter la conversation « non sur des sujets difficiles et compliqués, mais sur des questions agréables et attrayantes, présentant de l'utilité avec un certain charme et un certain intérêt, et propres à donner à l'esprit de la grâce et de l'aménité⁵ ».

Agréments dont on les embellit.

Les raffinements de la cuisine et le luxe du service ne tournèrent à l'excentricité que chez des orgueilleux comme Lucullus, ou des gourmands comme Apicius. Les délicats ne demandaient pas tant à leur hôte de se montrer magnifique que d'éviter le reproche d'avarice : « *Dominum autem convivii esse oportet non tam lautum quam sine sordibus*⁶. » En revanche, ce qu'on appréciait, c'étaient, à la fin du repas, les lectures, comme celles qu'Atticus ne manquait jamais d'offrir à ses invités⁷, ou bien encore, à l'imitation des Grecs, les chanteurs, les baladins, les joueuses de harpe⁸.

Opinion de Cicéron sur les banquets.

Cicéron a traduit en termes très heureux la suavité de ces

1. Aulu-Gelle, *ibid.*

2. Cic., *ad Fam.*, 9, 20, 1.

3. Cic., *ad Fam.*, 9, 26, fin.

4. Cic., même lettre, 2 : « *Infra Eutrapelum Cytheris accubuit* » ; cf. aussi Corn. Nep., préface.

5. Aulu-Gelle, *ibid.*

6. Aulu-Gelle, *ibid.*

7. Corn. Nep., *Att.*, 14.

8. Tite-Live, 39, 6, fin.

agapes : « L'esprit, dit-il, se détend surtout aux conversations familières, et, de toutes ces conversations, les plus agréables sont celles qui s'engagent dans les banquets : aussi le nom donné par les Romains aux banquets est-il mieux trouvé que le nom grec correspondant. Les Grecs disent des συμπόσια et des σύνδειπνα, parce qu'on y boit et qu'on y mange en commun ; et nous, nous disons des *convivia*, parce que c'est là véritablement que l'on vit ensemble¹. » Les banquets, compris avec cette largeur de vues, symbolisent à merveille cette fleur de civilisation grecque, qui avait pris racine à Rome, et y répandait, dans les relations privées, un parfum si subtil et si pénétrant.

Si l'on veut maintenant mesurer dans un homme l'étendue de ce dernier progrès, accompli par les mœurs romaines sous l'influence de la Grèce, l'homme qui se présente immédiatement à nos yeux, c'est le second Africain, le petit-fils par adoption du premier. Son père, Paul-Emile, avait été si bien conquis aux usages de la vie grecque, qu'il se montrait aussi fier de savoir organiser un festin que de savoir gagner des batailles. « Il instruisit ses enfants dans la discipline romaine et antique, comme il y avait été instruit lui-même, et il les forma avec plus de soin encore à celle des Grecs. Il y avait toujours auprès d'eux non seulement des grammairiens, des sophistes et des rhéteurs, mais encore des sculpteurs, des peintres, des écuyers, des veneurs et des piqueurs, dont ils recevaient les leçons². » Scipion Emilien reçut ainsi l'éducation la plus complète et la plus large qu'on pût alors donner à un enfant. Il entra dans l'adolescence, quand il se lia avec l'historien grec Polybe. « Notre liaison, raconte Polybe, commença par les entretiens que nous avions ensemble sur les livres qu'il me prêtait... Un jour que nous nous trouvions seuls, il me dit avec douceur et en rougissant : Pourquoi, Polybe, lorsque vous partagez la même table avec mon frère et avec moi, lui adressez-vous toujours de préférence la parole ? Apparemment, vous me croyez, comme le pensent mes concitoyens, indolent et inappliqué,

Le second Africain, produit de l'influence grecque.

1. Cic., *ad Fam.*, 9, 24, 3.

2. Plutarque, trad. Pierron, tome I^{er}, *Paul-Emile*, p. 602.

parce que je ne me livre pas aux exercices du barreau... — Au nom des dieux, lui dis-je, ne croyez pas que, si j'agis de la sorte, ce soit faute d'estime, mais uniquement parce que Fabius est votre aîné; au reste, j'admire ces sentiments et cette ardeur, et, si mes conseils peuvent vous aider à soutenir dignement le nom que vous portez, disposez de moi. — Alors, Scipion me prenant les mains : Oh ! dit-il, quand verrai-je cet heureux jour où, libre de tout engagement, et vivant avec moi, vous me donnerez toutes vos pensées ? c'est alors que je me croirai digne de mes ancêtres¹. » Cet heureux jour vint pour Scipion. Rien ne pouvait plus le séparer de Polybe. Il avait là pour ami l'un des plus grands historiens de l'antiquité, l'un, aussi, des hommes les plus avancés de son siècle. Scipion était encore tout jeune homme, quand il eut l'occasion d'entendre les trois philosophes grecs venus en ambassade à Rome, le péripatéticien Critolaos, le stoïcien Diogène, et l'académicien Carnéade. On sait l'impression considérable que firent sur les Romains les conférences de ces trois philosophes. Nous y avons déjà fait allusion². « Tous les jeunes Romains qui avaient pour les lettres un goût un peu prononcé allèrent les voir et les entendre, et s'éprirent d'admiration pour eux. Sur-tout la grâce de Carnéade, la force de son éloquence, sa réputation, qui n'était pas au-dessous de son talent... remplirent, comme un souffle impétueux, toute la ville de leur bruit... Tous les Romains en étaient enchantés, et tous voyaient avec plaisir leurs enfants s'appliquer aux lettres grecques, et rechercher la société de ces hommes admirables³. » Dans sa maison, Scipion-Emilien nourrissait le philosophe Panaetius, cet homme si savant et presque divin : « habebat eruditissimum hominem et paene divinum domi », et, pour ne rien ignorer, il lui demandait de l'instruire dans les rigides principes de la philosophie stoïcienne⁴. Avec Térence, dont il fut l'inspireur et, peut-être, le collaborateur, il faisait certainement son étude des comiques grecs. Nous avons déjà dit qu'il savait

1. Polybe (trad. du Ryer), 32, 40.

2. Cf. plus haut, p. 57.

3. Plutarque, trad. Pierron, tome II, *Caton*, p. 164.

4. Cic., *pro Mur.*, 31, 66.

Homère par cœur ¹. Ajoutons qu'il aimait beaucoup à lire Xénonphon, et qu'entre tous les ouvrages de « l'abeille attique », celui qu'il avait le plus souvent dans les mains, c'était la *Cyropédie* ².

Cette éducation toute grecque fit de Scipion Emilien le plus sympathique, peut-être, de tous les héros de l'ancienne Rome. Le premier Africain lui-même est moins sympathique. Moins frotté d'hellénisme, il n'a pas complètement dépouillé la froideur hautaine du conquérant. Il est encore un peu pour nous ce qu'il était pour ses contemporains, une sorte de demi-dieu superbe. Rien de plus humain, au contraire, qu'Emilien.

« Homo sum : humani nil a me alienum puto » ;

ce vers de l'*Hautontimoroumenos* ³ pourrait bien avoir été dicté par lui à Térence ; il pourrait, en tout cas, servir d'épigraphie à sa vie.

Son amitié pour Laelius le Sage est plus célèbre encore que celle du premier Africain et du premier Laelius. Cicéron l'a proposée comme le modèle des amitiés. C'est à elle qu'il pense quand il écrit : « A cela doit s'ajouter une certaine suavité de langage et de mœurs, et ce n'est pas là le moindre assaisonnement de l'amitié. La sévérité, le sérieux en toute chose, cela peut avoir un air de dignité ; mais l'amitié veut être plus à son aise, plus libre, plus douce, plus tournée vers tout ce qui est politesse et facilité ⁴. » Dans l'intimité, les deux amis, jetant bas la réserve solennelle dont ils avaient dû se revêtir pour paraître sur la scène publique, se livraient, avec le poète Lucilius, à des espiègleries d'enfants lâchés en liberté ⁵.

Les égards de Scipion Emilien pour Polybe sont tout autres que ceux de son aïeul pour Ennius : ce ne sont point ceux d'un supérieur pour un inférieur qui a son estime ; ils sont empreints d'une affection respectueuse et filiale. Le vainqueur de Carthage et de Numance incline devant ce captif, qui se trouve être un éminent historien, l'orgueil des deux illustres maisons Æmilia et Cornelia représentées en lui.

Figure éminemment sympathique.

Son amitié pour le second Laelius et pour Polybe.

1. Cf. plus haut, p. 63.

2. Cic., *ad Qu. fr.*, 1, 1, 8, 23.

3. Tér., *Haut.*, 77.

4. Cic., *de Am.*, 18.

5. Horace, *Sat.*, 2, 1, 71.

Son affabilité, son obligeance envers tous.

Avec les gens du commun, le grand homme était le plus facile des hommes. Térence, en parlant de Laelius et de lui, disait au public d'une de ses pièces : « C'est pour moi un très grand honneur que de plaire à ces deux hommes qui plaisent à vous tous, qui plaisent au peuple, qui vous ont rendu des services dans la guerre, dans le repos, dans les affaires, qui, chaque fois que l'un de vous a eu besoin d'eux, se sont mis à sa disposition, sans morgue¹. »

Scipion, dans Festus, se rend à lui-même ce témoignage que ce n'était pas seulement son temps qu'il accordait aux humbles, mais qu'il leur ouvrait encore sa bourse : « Quant à ces hommes, dit-il, combien de fois et en combien de lieux, j'ai bien mérité d'eux par mes travaux, mes actes, mes conseils, et même mon propre bien². »

Sa modération à l'égard de ses ennemis privés.

Envers ses ennemis privés, nul ne fut plus modéré. Nommé censeur, il passait la revue des citoyens : un homme avec qui il avait eu de vifs démêlés, C. Licinius, défile devant lui. Il se contenta de dire : « Je sais que celui-ci s'est parjuré ; mais, puisque personne ne l'accuse, je ne puis être à la fois son accusateur et son juge³. »

Sa générosité à l'égard des ennemis de sa patrie.

Quant aux ennemis de sa patrie, s'il les combat, comme il doit, avec énergie, il nourrit contre eux si peu de préventions, qu'après avoir satisfait à son devoir de citoyen en détruisant Carthage, il laissa parler sa nature d'homme en pleurant sur les ruines de cette grande ville.

Très fin dans la conversation.

Dans la conversation, il montrait un esprit des plus fins. Un jeune chevalier, dans un dîner donné pendant le siège de Carthage, avait offert à ses convives un gâteau qui représentait la ville ennemie, et il les avait invités à piller Carthage. Scipion le punit, et, comme le jeune homme lui en demandait la raison : « Parce que, dit-il, tu as pillé Carthage avant moi⁴. » Il cultivait particulièrement l'ironie, qui, de toutes les formes de la plaisanterie, est la plus légère : l'annaliste Fannius, d'après Cicéron, l'appelait *εἰρωνία*⁵.

1. Ter., *Ad.*, 19, sqq.

2. Festus, au mot « *requie capse* ».

3. Plutarque, *Apophth.*, 10.

4. Plutarque, *ibid.*

5. Cic., *de Or.*, 2, 67, 270.

Est-il besoin d'ajouter qu'il était aussi désintéressé que Caton¹ ? Désintéressé.

Aussi n'est-il pas étonnant qu'un tel homme ait excité en mourant les regrets de ses adversaires mêmes. L'un d'eux, Métellus, en apprenant sa fin tragique, s'élança hors de chez lui, la figure consternée, et se mit à crier dans les rues : « Au secours, citoyens ! au secours ! Le rempart de la patrie est abattu. Scipion l'Africain vient d'expirer au sein de ses foyers, sous les coups d'une main sacrilège. » Puis il voulut que ses quatre fils portassent le lit funèbre de Scipion : « Jamais, leur dit-il, vous ne rendrez le même devoir à un plus grand homme². »

Regretté même de ses adversaires.

Avec Scipion Emilien, nous touchons enfin à l'urbanité. Il n'y manque plus, pour qu'elle soit complète, qu'une pointe de libertinage. Dans Scipion Emilien, homme grave autant que charmant, qui marque, à notre avis, le degré précis de dilettantisme où les Romains auraient dû se tenir, cette pointe de libertinage n'apparaît pas : elle est dans l'urbanité. Car, l'urbanité, il faut bien l'avouer, serait plutôt un premier pas vers la décadence : c'est une élégance de gens raffinés, presque de gens blasés. C'est la Grèce encore qui ajouta à l'esprit romain, qu'elle avait presque entièrement pétri à sa façon, la note licencieuse.

IV

Ce qui manquait encore au second Africain pour être urbain.

Les philosophes grecs enseignaient, avec beaucoup de tact pour la plupart, une morale facile et tout humaine, où une part légitime était faite aux plaisirs. Mais les Romains étaient en général d'esprit trop lourd pour observer en rien l'exacte mesure. Seul, un Scipion Emilien était capable de distinguer les nuances : quant à la masse, elle ne savait rien faire à demi. Longtemps voués aux austères travaux de l'agriculture, ils avaient été courageux et sobres avec une sorte de vertueuse frénésie : on voulait maintenant les initier à des mœurs plus douces ; ils se lancèrent dans les voluptés à corps perdu. Un curieux exemple nous en est fourni par le discours de Cicéron

La note licencieuse empruntée aux philosophes grecs mal compris.

1. Cic., *de Off.*, 2, 22, 76.

2. Val. Max., 4, 1, 12.

contre Pison. Ce Pison, comme tous les gens qui se flattaient alors à Rome de suivre la mode, avait auprès de lui des Grecs, dont un était son professeur de philosophie. Celui-ci, homme instruit, poli, et du plus agréable commerce, eut le tort d'exposer à son élève la doctrine d'Epicure : toutes les restrictions dont il put accompagner ce scabreux enseignement n'y firent rien. « Lorsque cet étalon, dit l'orateur, eut entendu faire par un philosophe un tel éloge de la volupté, il ne voulut plus rien savoir : il se porta de tous ses sens vers la volupté, il hennit de désir à ce discours ; on eût dit qu'il avait trouvé, non un maître pour lui apprendre la vertu, mais un complice pour le pousser à la débauche. Le Grec commença à distinguer, à expliquer le sens des mots : l'autre n'y entendait rien ¹. » On peut lire dans Cicéron le tableau des orgies répugnantes auxquelles s'abandonne ce disciple compromettant d'Epicure : on verra que, si le vocable suffisamment vigoureux d'« étalon » ne lui avait été appliqué déjà par son accusateur, il est un autre qualificatif qui lui conviendrait assez bien : c'est celui qu'Horace s'adresse à lui-même en plaisantant, « Epicuri de grege porcum. »

Mauvais exemple donné
réellement par la plu-
part des Grecs.

Mais, il faut bien le reconnaître, trop souvent aussi, ce furent les Grecs dégénérés qui donnèrent eux-mêmes aux Romains l'exemple des mauvaises passions. Pline les accuse d'avoir été les pères de tous les vices : « Graeci vitiorum omnium genitores ². » Admettons que Pline ait exagéré la responsabilité des Grecs, pour atténuer d'autant celle de ses compatriotes. Un témoignage plus probant et plus écrasant est celui du grec Polybe. Polybe avoue que les Romains conservèrent la pureté de leurs mœurs « jusqu'aux guerres d'outre-mer exclusivement ³ ». Ils se gâtèrent, selon lui, du jour où ils pénétrèrent en Grèce. « Chez les Romains, dit-il, la plupart vivent dans un étrange dérèglement. Les jeunes gens se laissent emporter aux excès les plus honteux. On s'adonne aux spectacles, aux festins, au luxe, aux désordres de tout genre, dont on n'a pris que trop évidemment l'exemple chez les

1. Cic., *in Pis.*, 28, 69.

2. Pline, *Hist. nat.*, 15, 4, 19.

3. Polybe, 18, 18.

Grecs, durant la guerre contre Persée¹. » Après la guerre contre Persée, ce fut bien pis, quand la Macédoine, puis l'Achaïe eurent été réduites en provinces romaines. Les Grecs, comme s'ils eussent perdu, avec leur indépendance, le sentiment de leur dignité, ne cherchèrent plus à se venger de leur défaite qu'en exploitant la naïveté et les passions de leurs vainqueurs. On les voit s'abattre sur Rome en une innombrable nuée de parasites sans scrupules. « Grammairiens, rhéteurs, géomètres, peintres, aliptes, augures, danseurs de corde, médecins, mages : ils savent tout². » Surtout, ils savent flatter : « C'est une nation de comédiens³. » Ils s'insinuent ainsi partout ; ils se rendent maîtres de tout : le vers fameux d'Horace :

« *Graccia capta ferum victorem cepit* »,

est vrai dans ce sens-là, comme dans celui que le poète a voulu lui donner. Une fois en possession de la ville, les uns y distillent savamment le poison de leur corruption, comme ce professeur de philosophie attaché à Pison, qui, voyant le triste élève auquel il avait affaire, « ne voulut point contrarier outre mesure un sénateur du peuple romain⁴ », et se mit à écrire « un poème si gracieux, si bien tourné, si élégant, qu'on ne peut rien imaginer de plus fin..., où les soupers et les festins de toute sorte qu'avait donnés Pison, enfin ses adultères, étaient chantés en des vers d'une extrême délicatesse »⁵ ; les autres étalent sans pudeur dans les rues, dans tous les lieux publics, leur grossière immoralité : « on les rencontre à toute heure dans les thermopoles ; ont-ils dérobé quelque chose, ils entrent la tête couverte, boivent chaud, puis reprennent leur marche, graves et avinés⁶. »

Faire le grec, « *graecari* », ou « *pergraecari* », c'est se livrer à toutes les débauches⁷.

1. Polybe (trad. du Ryer), 32, 11.

2. Juvén., *Sat.*, 3, v. 76, sqq.

3. Juv., *ibid.*, v. 100.

4. Cic., *in Pis.*, 28.

5. Cic., *ibid.*, 29.

6. Plaute, *Curc.*, 288, sqq.

7. Plaute, *Most.*, 940, sqq. : « Nous n'avons pas cessé ici de manger et de boire, de faire l'amour, de *pergréquer*, d'amener des joueuses de lyre et des joueuses de flûte. »

Scepticisme, en matière
de morale, qui en ré-
sulte.

Evidemment, ce n'est point de cette licence-là que nous entendions parler, quand nous avons dit qu'il entraînait dans l'urbanité une pointe de libertinage : « pergréquer » ne fait point partie de la distinction des manières. Mais on conçoit bien que, dans une atmosphère aussi chargée de vices, le ton, même des gens restés sains, ne puisse plus être celui d'une intransigeante vertu. On se montre d'ordinaire difficile à proportion de ce qu'on croit pouvoir obtenir. Or, il n'y avait plus de relèvement à espérer des Romains. Seuls, les poètes satiriques et les rhéteurs perdent leur temps à déclamer contre la dépravation des mœurs : c'est leur métier, et ils y trouvent un sujet de tirades à effet. Mais les gens du bel air, se résignant avec un facile scepticisme à l'inévitable, affectent de ne plus s'indigner. Térence n'a fait autre chose, dans toutes ses comédies, que prêcher l'indulgence, une indulgence un peu trop complaisante, et complice, assez souvent, des fautes qu'elle excuse. Dans les *Adelphes*, Micion juge ainsi la conduite de son fils, qui a abusé d'une jeune fille : « Cette première faute est grave; certes, elle est grave, et toutefois elle est humaine : on a vu d'autres gens que toi, qui étaient d'honnêtes gens, en faire autant¹. » Si, après cela, le jeune homme se corrige, c'est qu'il avait une bonne nature. Cicéron ne se montre pas plus sévère que Térence, dans quelques-uns de ses discours. Nous savons bien que c'est un avocat, nous l'avons déjà fait observer : on n'est jamais bien sûr, quand il plaide une thèse devant les tribunaux, de tenir son opinion intime; mais il suffit, pour que nous puissions juger d'après lui de l'état des esprits en son temps, de penser qu'il s'est fait applaudir en prononçant les paroles suivantes : « Qu'on accorde, dit-il, quelque chose à l'âge; que la jeunesse ait un peu de liberté; il ne faut pas refuser tout aux plaisirs; il ne faut pas que ce soit toujours la vraie et droite raison qui triomphe; il est bon que parfois la passion et la volupté l'emportent sur la raison; pourvu que, dans ce cas, l'on observe une règle et une mesure; pourvu que la jeunesse ménage son propre honneur et celui d'autrui; pourvu, enfin, qu'après avoir obéi aux voluptés,

1. Tër., *Ad.*, 686, sqq.

qu'après avoir donné une part de son temps aux amusements de son âge et à ces vains plaisirs de l'adolescence, on se recueille pour soigner les intérêts de sa maison, ceux du forum, ceux de l'Etat¹. » Certes, il y a dans ce langage de sages réserves, mais à côté de quelles imprudentes concessions ! Ailleurs, dans son *pro Muraena*, Cicéron a raillé avec insistance, et d'une main assez lourde, ce nous semble, le stoïcisme de Caton d'Utique, que peut-être il ne comprenait pas bien : « Il y a eu un homme d'un très grand esprit, Zénon, dont les disciples se nomment stoïciens. Voici quelques-uns des avis et des préceptes de ce philosophe : le sage... ne pardonne jamais à qui que ce soit une faute ; pour éprouver de la pitié, il faut être fou et léger : on n'est pas un homme quand on se laisse fléchir ou apaiser... Tous les péchés sont égaux : tout délit est un crime abominable ; et il n'est pas moins grave de tordre le cou à un coq, sans nécessité, que d'étrangler son père... Voilà les préceptes que cet homme si fin, Caton, sur la foi d'autorités considérables, a adoptés, non point pour les soutenir dans la discussion, mais pour les appliquer dans sa conduite². » Cicéron, quand il se moquait ainsi, avait tous les rieurs de son côté : décidément, c'en était fait de la vieille rusticité.

Ce n'est pas sans avoir à vaincre de vives résistances, qu'une évolution des mœurs aussi complète avait pu se produire. Tous ceux qui croyaient y reconnaître les signes d'une décadence prochaine avaient lutté avec acharnement pour le maintien des usages antiques, comme pour la sauvegarde d'un palladium sacré. Les pères détournaient leurs fils de la ville et de ses dangers. L'un d'eux, expliquant au sien comment il a été élevé lui-même et comment il prétendait l'élever à son tour, s'exprime ainsi : « Il ne donnait pas son temps à l'amour, à la paresse, au repos, et on ne lui en laissait pas la liberté, tant il était tenu étroitement par son père. On lui imposait toute sorte de travaux rustiques d'une malpropreté repoussante. Il ne pouvait venir en ville que tous les quatre ans ; et encore, à peine avait-il

V

Résistance opposée par
la rusticité.

1. Cic., *pro Coelio*, 48.

2. Cic., *pro Mur.*, 39, 61 et 62.

vu le péplos qu'aussitôt son père ne manquait pas de le chasser de là et de le renvoyer à la campagne¹. » C'est un Athénien qui parle dans la pièce de Plaute; mais, sauf le péplos, tout cela est bien romain. Le Déméa de Térence demande avec inquiétude où est son fils adoptif : « Eh bien ! Syrus, l'as-tu vu aujourd'hui ? — Qui ? ton fils ?... Je pense qu'il est depuis longtemps à la campagne, occupé à quelque travail. — Es-tu sûr qu'il soit là ? — Eh ! c'est moi-même qui l'y ai conduit. — Allons, tant mieux ! J'ai craint qu'il ne s'arrêtât en ville². » L'esclave Stratyllax, autrement dit Truculentus, menace de dénoncer au père de son jeune maître ceux qui corrompent l'adolescent. Il dit à Astaphie, servante de la courtisane Phronésie : « J'en sais plus que tu ne te figures. — Qu'est-ce que c'est, je te prie, que tu sais ? — Je sais comment mon jeune maître Strabax se perd chez vous³. » Et plus loin : « Mais je dénoncerai votre conduite à son père. — Est-il violent comme toi, ce père ? — Ce n'est pas en faisant des cadeaux à de viles courtisanes qu'il a amassé sa fortune, lui, mais à force d'économie et de dur labeur ; et maintenant, voilà que tout cela s'en va secrètement chez vous, tas de vauriennes⁴ ! »

Belle défense de Caton.

Le plus héroïque champion des vieilles mœurs, ce fut Caton, si justement surnommé en français « l'Ancien ». L'autorité de son exemple, son talent d'orateur, considérable pour l'époque, l'importance enfin de ses fonctions, lui permirent de faire beaucoup pour la cause qu'il défendait. Il s'attaqua surtout à l'influence grecque, qu'il accusait de tout le mal : « Il était attaché, dit Plutarque, aux coutumes de ses pères, et il se moquait de ceux qui s'extasiaient devant les merveilles de la Grèce. Postumius Albinus avait écrit en grec une histoire, dans laquelle il demandait pardon à ses lecteurs pour les fautes de langage qui pouvaient lui échapper : « Il faut, en effet, les lui pardonner, disait Caton en plaisantant, si c'est un décret des Amphictyons qui l'a forcé de se soumettre à cette besogne⁵. » Nous avons

1. Plaute, *Merc.*, 62, sqq.

2. Tér., *Ad.*, 400, sqq.

3. Plaute, *Truc.*, 293, sqq.

4. Plaute, *ibid.*, 305, sqq.

5. Plut., trad. Pierron, tome II, *Caton*, p. 149.

dit¹ l'enthousiasme qu'avaient soulevé à Rome les philosophes Carnéade, Diogène et Critolaos. « Le seul Caton, continue son biographe, dès le premier moment, s'affligea de cet amour des lettres qui s'introduisait dans la ville. Il craignait que la jeunesse romaine ne tournât vers cette étude toute son émulation, et qu'elle ne préférât la gloire de bien dire à celle de bien faire et de se distinguer dans les armes. Mais, lorsque la réputation des philosophes se fut répandue dans toute la ville, et qu'un personnage considérable, Gaius Acilius, leur partisan dévoué, eut obtenu d'interpréter, en présence du sénat, leurs premiers discours, alors Caton pensa qu'il fallait, sous quelque prétexte spécieux, renvoyer de Rome tous les philosophes. Il se rendit au sénat, et là, il reprocha aux magistrats de retenir trop longtemps l'ambassade sans donner de réponse. Ce sont des hommes, dit-il, capables de persuader tout ce qu'ils veulent. Il faut donc connaître au plus tôt leur affaire, et la décider, afin qu'ils retournent à leurs écoles enseigner les enfants des Grecs, et que les jeunes Romains obéissent, comme auparavant, aux magistrats et aux lois². » Plutarque ajoute encore : « Pour déguster son fils de l'étude des lettres grecques, il enfla sa voix : ce n'est plus un vieillard qui parle ; il fait l'homme inspiré ; il annonce, d'un ton d'oracle, que les Romains perdront leur puissance, lorsqu'ils seront remplis de la science des Grecs³. »

Une dernière victoire des armes romaines supprima ou rendit vaines toutes ces résistances : c'est la conquête de Carthage. Tant que cette terrible ennemie avait été debout, elle avait forcé les Romains à se surveiller. Chaque fois qu'ils avaient eu la tentation de se laisser aller à une plus molle discipline, le spectre d'Hannibal, surgissant devant eux, les avait rappelés à l'inflexible nécessité d'être forts pour vivre. Mais, maintenant que ce danger était écarté, ils n'avaient plus les mêmes raisons de se contraindre. Ils apprirent la chute de l'orgueilleuse cité avec une explosion d'allégresse et de soulagement, qu'Appien a rendue dans une page très pittoresque. « Le navire parti de Carthage arriva à Rome sur le soir. Aussitôt qu'on sut la nou-

La conquête de Carthage
porte le dernier coup
à l'antique austérité.

1. Cf. plus haut, p. 57 et p. 70.

2. Plut., trad. Pierron, tome II, *Caton*, p. 164-5.

3. Plut., *ibid.*

velle de la prise, tout le monde se rendit dans les places publiques, et la nuit se passa dans les réjouissances et les embrasades, comme si cette victoire, la plus grande que les Romains eussent jamais remportée, eût assuré le repos public, que jusque-là ils ne considéraient point comme stable¹. » Maîtres désormais de l'avenir, ils commencèrent vraiment à comprendre le bonheur de vivre. Les délicats s'adonnent à la lecture des livres grecs : « Après les guerres puniques, dit Horace, le Romain, tranquille, se demanda ce que pouvaient contenir d'utile Sophocle, Thespis, Eschyle². » Les amateurs de plaisirs plus matériels suivent leur passion : « Dans un grand peuple, dit Plaute, au milieu de tant d'hommes, quand tout est à la paix et au repos, que les ennemis sont vaincus, il faut que tous fassent l'amour³. » Tous estiment qu'on a fait assez pour la grandeur et la sécurité de l'empire, qu'il est temps de jouir.

Les rustiques se laissent
gagner aux nouvelles
mœurs.

Ceux mêmes qui avaient le plus vaillamment combattu pour les mœurs rustiques cèdent au torrent. Dans les pièces de Plaute et de Térence, les pères rigides et les tuteurs jaloux quittent, au dénouement, leur masque de sévérité, pour rire et mener la fête avec les jeunes écervelés dont ils ont la garde. Dans Plaute, un vieillard dit à propos de son fils : « Qu'il ait des maîtresses, qu'il boive, qu'il fasse tout ce qu'il voudra en ma présence⁴. » Un autre oublie si bien ses devoirs de père, qu'il se met à se débaucher aussi; le chef de la troupe comique, s'avancant alors sur la scène, dit aux spectateurs, en guise de moralité : « Si ce vieillard, en cachette de sa femme, a contenté son caprice, il n'a rien fait là de nouveau, ni d'étonnant, ni qui soit contraire aux habitudes reçues. Il n'y a personne qui ait l'esprit assez dur ou le cœur assez obstiné pour refuser, quand l'occasion s'en présente, de se payer un peu de bon temps⁵. » Stratyllax, le Truculentus, déclare qu'il s'est civilisé depuis qu'il va souvent à la ville. « Je suis, dit-il à Astaphie, beaucoup moins farouche que je ne l'ai été; je ne suis plus un

1. Appien, livre de *Rebus Punicis*, 134.

2. Hor., *Ep.*, 2, 1, 156.

3. Plaute, *Truc.*, 76, sqq.

4. Plaute, *Most.*, 1144.

5. Plaute, *Asin.*, fin.

truncus lentus (il veut dire : un *truculentus*). Ne crains rien, je te prie. Je possède tous les usages nouveaux, j'ai perdu les anciens : je sais maintenant faire l'amour, je sais avoir une maîtresse¹. » Le Déméa de Térence, éclairé par les résultats de sa rusticité, annonce qu'il va changer de conduite : « J'ai reconnu, après expérience, qu'il n'y a rien de meilleur pour l'homme que la facilité et la douceur². » Et il se tient parole : on le voit devenir plus libéral que Micion lui-même.

Il n'est pas jusqu'à Caton, le rustique par excellence, qui ne se soit converti à son tour. Après avoir passé toute sa vie à crier que les lettres grecques perdraient Rome, que mieux on les savait, plus on était « une canaille³ », il se mit, dans l'extrême vieillesse, à les apprendre comme tout le monde, ou plutôt non pas comme tout le monde, mais « avec l'avidité d'un homme qui étanche une soif longtemps inassouvie⁴ ». Cet homme positif et utilitaire, qui n'avait jamais passé un moment sans travailler à l'agriculture ou aux affaires publiques, trouva des loisirs pour les études désintéressées. « J'ai entre les mains, dit-il, le septième livre des *Origines* ; je recueille tous les monuments de l'antiquité ; les discours que j'avais composés pour toutes les causes célèbres défendues par moi, je les parfais à présent ; je m'occupe du droit augural, pontifical, civil ; j'ai beaucoup de commerce aussi avec les lettres grecques⁵. » Dans ses relations privées, il parut aussi agréable qu'il s'était montré jusque-là bourru. « Il invitait souvent à souper ses amis du voisinage, et il se livrait avec eux à la joie : convive gai et aimable, non seulement avec les hommes de son âge, mais même avec les jeunes gens ; car, outre son expérience personnelle, il avait vu et entendu dire beaucoup de choses intéressantes, et qu'on aimait à lui entendre raconter. La table était, suivant lui, un des meilleurs instruments qui servent à nous faire des amis⁶. » Dans Cicéron, il déclare qu'à cause des

Conversion de Caton.

1. Plaute, *Truc.*, 663, sqq.

2. Tér., *Ad.*, 860-1.

3. Cic., *de Or.*, 2, 66, 265.

4. Cic., *de Sen.*, 8.

5. Cic., *ibid.*, 11.

6. Plutarque, trad. Pierron, tome II, *Caton*, p. 169.

conversations qui s'engagent entre convives, il ne fait pas difficulté de se mettre à table avant l'heure, comme les raffinés : « Ego vero, propter sermonis delectationem, tempestivis quoque deliciis delector¹. » Au reste, il ne dédaigne aucune des bonnes choses dont on a coutume d'assaisonner les banquets. Il aime « cette royauté du festin instituée par les ancêtres..., ces coupes, comme il y en a dans le *Symposion* de Xénophon, minces et distillant le vin goutte à goutte ; la fraîcheur amenée en plein été, et, l'hiver, le soleil ou le feu tour à tour². » Il fait maintenant une part à la volupté : « Je ne veux pas, dit-il, déclarer la guerre à la volupté. Peut-être même est-elle naturelle, dans une certaine mesure³. » La mesure admise par Caton aurait été très large s'il est vrai, comme l'affirme Plutarque, que, devenu veuf, et vivant dans la maison de son fils marié, il avait pour concubine une esclave de l'âge le plus tendre, dont les allures insolentes faisaient rougir les jeunes époux⁴. Qui eût reconnu là celui qui, jadis, avait rayé de la liste des sénateurs un mari coupable « d'avoir donné, en plein jour, un baiser à sa femme, devant sa fille⁵ ? »

Abdication définitive de
la rusticité.

Si la rusticité était déjà fortement compromise lorsque Caton avait entrepris de la défendre, elle fut irrémédiablement perdue du jour où il la trahit. Personne ne lutte plus contre le dégoût qu'inspire à tous la vie des champs. Les paysans qui ont leurs terres dans la banlieue urbaine sont heureux de s'en échapper tous les neuf jours, pour accourir en ville au marché des *nundines*. Là, ils se dédommagent en un jour des ennuis de huit jours mortels, et, le soir, quand ils retournent à leur ferme, c'est d'un pas chancelant, humectés par de nombreuses libations à Bacchus : « Et titubante gradu, multo madefactus Iaccho⁶. » Ceux que le sort a relégués trop loin pour que cette consolation hebdomadaire leur soit permise, désertent définitivement la campagne pour la ville. Un consul, en parcourant le rivage de la mer Adriatique et celui

1. Cic., *de Sen.*, 14.

2. Cic., *ibid.*

3. Cic., *ibid.*

4. Plutarque, trad. Pierron, tome II, *Caton*, p. 166-7.

5. Plut., *ibid.*, p. 137.

6. Colum., *de Re Rust.*, 10, v. 309.

de la mer Tyrrhénienne, y trouva deux colonies, Siponte et Buxente, entièrement abandonnées¹. Pour rester à la campagne, il faut y avoir été condamné, et, pour y être condamné, il faut avoir commis une faute grave. C'est la punition la plus forte que trouve à s'infliger, dans Térence, celui qui s'est fait le bourreau de lui-même, l'Hautontimoroumenos. Sextus Roscius ayant été assassiné, on accusa de ce crime le fils même de la victime, et l'on fit valoir comme argument contre le jeune homme qu'il avait été relégué par son père aux champs : il fallait que ce fût un bien mauvais sujet pour qu'il eût mérité un pareil châtement. En vain, Cicéron, son défenseur, affirmait-il qu'il y a des jeunes gens qui demeurent aux champs sans y être contraints par la volonté paternelle, que la profession de cultivateur est la plus noble et la plus agréable de toutes² : ces lieux communs n'ont plus de prise sur le public, et Cicéron aurait perdu son procès, s'il n'avait pas trouvé mieux que cela. Lui-même, d'ailleurs, dans son *de Officiis*, raconte que Manlius fut traduit en justice, pour deux raisons, dont l'une était qu'il avait forcé son fils à vivre à la campagne, loin des hommes, comme il dit³, parmi les bestiaux, comme dit Tite-Live, qui rapporte le même fait⁴.

La cause de l'urbanité est gagnée : le triomphe lui sera facile.

1. Tite-Live, 39, 23, commencement.

2. Cic., *pro Roscio*, 17, 48.

3. Cic., *de Off.*, 3, 31, 112.

4. Tite-Live, 7, 4, 4.

QUATRIÈME PARTIE

L'Urbanité.

C'est du dégoût de la rusticité qu'est née l'urbanité. Elle a été une réaction contre l'excessive et intolérable rudesse des vieux âges. Chez les auteurs comiques, mœurs urbaines et mœurs rustiques sont en constante opposition. Dans la *Mos-tellaria* de Plaute¹, il s'élève, entre un esclave des champs et un esclave de la ville, une dispute dont nous nous sommes déjà doublement servi, d'abord pour faire le portrait du rustique, ensuite pour faire celui du citadin ou « scurra »². Le rustique reproche au citadin de faire de l'esprit hors de propos, de pergréquer, de sentir les parfums exotiques, de manger des tourterelles, des poissons fins, des oiseaux rares. Le citadin lui répond par l'apostrophe un peu violente que l'on sait :

I
L'urbanité née des excès
de la rusticité.

« Oboluisti allium,
» Germana inluuies ruris, stercus, hara suis,
» Canis capro commixta³. »

Dans le *Mercator* du même auteur, un homme surpris en faute par sa femme, et tancé par elle un peu brutalement, lui demande : « Les gens de la ville deviennent donc des rustiques? *Urbani fiunt rustici?* » Elle lui réplique : « Ces gens-là agissent avec plus de pudeur que ceux qui ne deviennent pas rustiques: *Pudicius | Faciunt illi quam qui non fiunt rustici*⁴. »

Térence a rapproché, dans son *Eunuque*, le jeune campagnard et le jeune citadin. Le premier, c'est Chrémès; le second, c'est Chaerea. Nous connaissons déjà Chrémès⁵ : timide,

1. Plaute, *Most.*, 1^{re} sc. de la pièce.
2. Voir plus haut, p. 23 et p. 55.
3. Plaute, *Most.*, 38, sqq.
4. Plaute, *Merc.*, 706-7.
5. Voir plus haut, p. 28 et 29.

surtout en présence des femmes, soupçonneux et d'esprit borné. Chaerea n'a pas peur des femmes : en voit-il une qui lui semble un peu plus belle que les autres : « J'efface de mon esprit, s'écrie-t-il, toutes les femmes que j'ai connues ; j'en ai assez, de ces beautés de tous les jours ¹. » Quand une bonne fortune se présente à lui, il n'est pas assez sot pour la laisser échapper : « Si j'avais perdu une occasion comme celle-là, dit-il, j'aurais été réellement le personnage que je feignais d'être ². » Il faut dire, pour l'intelligence de ce passage, que le déguisement auquel fait allusion Chaerea est celui qui a valu à la pièce son titre.

La comédie des *Adelphes* n'est, d'un bout à l'autre, qu'un parallèle en action du vieillard citadin et du vieillard rustique. Micion, le citadin, a passé toute sa vie dans le repos et dans les banquets : « homme indulgent, paisible, jamais il n'a blessé personne ; il sourit à tout le monde. Il a vécu pour lui, c'est pour lui qu'il a fait des dépenses : tout le monde dit du bien de lui, tout le monde l'aime ³. » Déméa, le rustique, se juge ainsi lui-même :

« Ego ille agrestis, saeuos, tristis, parcus, truculentus, tenax ⁴. »

Pas encore nommée
expressément
dans Plaute ni Térence.

Toutefois, dans aucun de ces passages de Plaute ou de Térence, il ne s'agit, à proprement parler, d'urbanité. Le substantif abstrait « *urbanitas* » ne s'y rencontre pas. Quant à l'adjectif « *urbanus* », il y conserve partout, semble-t-il, sa signification première de « relatif à la ville, appartenant à la ville », et l'on ne voit pas que jamais il y ait lieu de le traduire par « plein d'urbanité ». Dans un vers de Pomponius, malheureusement isolé et peu explicite, l'adverbe « *urbanatim* » doit peut-être s'interpréter : « avec urbanité ⁵ ».

Date de son apparition.

Le premier texte où, sans contestation possible, il soit question d'urbanité, est un texte d'ailleurs aussi ancien, ou plus

1. Tér., *Eun.*, 296-7.

2. Tér., *ibid.*, 604, sqq.

3. Tér., *Ad.*, 863, sqq.

4. Tér., *ibid.*, 866.

5. Voici ce vers : « At ego rusticatim taugam, urbanatim nescio. » (*Pomponius*, 7.)

ancien, que ceux-là. Il est de Caton. Domitius Marsus l'avait reproduit dans un traité de *l'Urbanité* : il nous a été conservé par Quintilien citant Domitius Marsus : « L'homme urbain, disait Caton, sera celui dont on répétera beaucoup de saillies et de ripostes heureuses, etc.¹ » A ce propos, remarquons encore une fois combien la métamorphose de Caton avait été complète, pour qu'il en vint, probablement dans les *Ἀποφθέγματα* dont parle Cicéron², à tracer les règles de l'urbanité. Quintilien, par qui nous connaissons cette phrase de Caton, semble l'avoir oubliée lui-même, lorsqu'il avance que l'urbanité apparut tard à Rome : « quam sero sic intelligi coeptam³ », et qu'il la fait naître au temps de Cicéron : « Cicéron, dit-il, considère *urbanus* comme un mot nouveau... En effet, dans une lettre à Appius Pulcher (Cic., *ad Fam.*, 3, 8, 3), il écrit : Te hominem non solum sapientem, verum etiam, *ut nunc loquimur*, *urbanum*⁴. » Malgré le respect que nous devons à Quintilien, et aussi à l'abbé Gédoyen, qui adopte les conclusions de Quintilien⁵, nous ne pouvons être de cet avis. Tout s'y oppose : d'abord le texte de Caton, qui est formel ; puis plusieurs textes de Cicéron, bien plus nets que celui dont Quintilien s'est servi, et où le correspondant d'Appius Pulcher parle de l'urbanité comme d'une chose déjà vieille et plutôt en voie de disparaître ; par exemple : « Vides enim exaruisse iam veterem urbanitatem⁶ », ou bien : « Veni igitur, quaeso, ne tamen semen urbanitatis una cum republica intereat⁷ » ; ceci encore : « Vrbanitatis possessionem, amabo, quibusvis interdictis defendamus⁸. » Donc l'expression « *ut nunc loquimur*, *urbanum* » ne peut pas avoir toute la portée que Quintilien lui attribue. Elle ne prouve sans doute qu'une seule chose : c'est qu'au temps de Cicéron l'adjectif *urbanus* s'était enrichi d'une

1. Quint., *Inst. or.*, 6, 3, 105.

2. Cic., *de Off.*, 1, 29, 104 : « Multaque multorum facite dicta, ut ea, quae a seneca Catone sunt collecta, quae vocant *ἀποφθέγματα*. »

3. Quint., *Inst. or.*, 6, 3, 103. — Voir plus loin, p. 91, le passage complet.

4. Quint., *ibid.*, 8, 3, 34 et 35.

5. Gédoyen, *Œuvres mêlées*, p. 192.

6. Cic., *ad Fam.*, 7, 31, 2.

7. Cic., *ibid.*

8. Cic., *ad Fam.*, 7, 32, 2.

signification nouvelle. Caton ne l'employait qu'en parlant de la plaisanterie et des grâces du langage : « Vrbanus homo erit, cuius multa bene dicta responsaque erunt, et qui... ridicule commodeque dicet¹. » Un siècle et demi plus tard, on l'appliquait également aux mœurs : « non solum sapientem, verum etiam, ut nunc loquimur, urbanum. »

Ajoutons d'ailleurs que, si l'urbanité existait bien avant Cicéron, si Caton en parle, si les deux Africains en approchent plus ou moins, ce n'est qu'au siècle de Cicéron, ou, pour mieux dire, dans Cicéron lui-même, qu'elle atteint son plein épanouissement.

II

Le mot fait sur *Vrbs*, désignant la Ville par excellence.

Qu'est-ce donc que l'*urbanité*? C'est l'ensemble des qualités propres à un homme de la ville, « *urbs* ». Mais il faut prendre garde que le mot *urbs* ne signifie plus ici une ville quelconque, par opposition à la campagne : il désigne expressément la ville de Rome, par opposition à toutes les autres villes. Les Grecs disaient de même « *ἄστυ* » pour « Athènes », et il n'est pas défendu de penser qu'en cela, comme en tant d'autres choses, les Romains ont imité les Grecs. Il semble, à leurs yeux, qu'il n'y ait d'autre ville que la leur.

Par opposition aux villes étrangères.

Les villes situées hors des frontières de leur empire ne comptent pas : elles sont « barbares », c'est-à-dire étrangères. Tout ce qui est barbare est méprisable. Il faut voir de quel ton Cicéron parle de la Gaule, qui n'était pas encore réduite en province romaine : « Est-il possible, s'écrie-t-il, de comparer au plus humble des citoyens romains le plus considérable des Gaulois²? »

Aux villes de province.

Les villes de province, les « *municipes* », ainsi qu'on commence à les appeler toutes indifféremment, c'est la campagne encore. Cicéron affecte de mentionner toujours ensemble les municipaux et les paysans : « *municipia vero et rustici*³ », ou encore : « *municipalium hominum ac rusticorum*⁴ » ; il les confond même : « *Homines rusticanos ex municipiis*⁵. »

1. Dans Quint., *loco citato*, 6, 3, 105.

2. Cic., *pro Font.*, 12, 27.

3. Cic., *ad Att.*, 9, 13, 4.

4. Cic., *ibid.*, 9, 15, 3.

5. Cic., *in Verr.*, II, 1, 48, 127.

Il dit des uns et des autres, oubliant, dans l'intimité d'une lettre à Atticus, ses belles déclamations sur la noblesse des travaux champêtres : « Ces gens-là ne s'occupent absolument que de leurs champs, de leurs fermes et de leurs sous ¹. » Martial a tracé de la vie municipale un tableau qui ressemble fort à celui que nous avons fait de la vie rustique : « Tu as toujours mené, Linus, la vie municipale; il n'y en a pas de moins chère. Tu n'as déployé qu'aux ides, rarement aux calendes, ta toge de cérémonie; et, avec la même robe de festin, tu as fait dix étés. La montagne t'a fourni des sangliers, la plaine des lièvres qui ne t'ont rien coûté. La forêt, battue en tous sens, t'a donné de grosses grives. Attrapé au fond de sa rivière, le poisson est venu sur ta table. Ton tonneau rougissant ne t'a versé que du vin de ton cru, et ce ne sont point de délicats esclaves de Grèce, mais des esclaves de la campagne, qui se tenaient auprès de ton foyer rustique ². »

Parmi les villes municipales, on pourrait croire que celles de la Grèce, au moins, tenaient dans l'estime des Romains un rang à part. Cicéron en parle avec fort peu de révérence : « Le séjour de Rome, écrit-il à un ami, convenait beaucoup mieux à ton humanité et à la suavité de tes manières que le Péloponnèse tout entier, à plus forte raison, que Patras ³. »

Même aux villes grecques.

Athènes même, à écouter Cicéron, n'aurait pas eu, malgré son atticisme, autant d'esprit en partage que la cité de Romulus. Il dit à l'un de ses correspondants : « J'aime en toi ces plaisanteries, non pas attiques, mais plus fines que les plaisanteries attiques, je veux dire ces vieilles plaisanteries romaines et urbaines ⁴. »

Athènes y comprise.

Ce n'est qu'à Rome que l'on a réellement de l'esprit, et il n'y a, selon Juvénal, de plaisanteries mordantes et salées que celles qui sont nées dans l'intérieur du pomoerium :

Rome, centre de l'esprit.

« Ioco mordente facetus,
» Et salibus vehemens intra pomoeria natis ⁵. »

1. Cic., *ad Att.*, 8, 43, 2.

2. Mart., 4, 66.

3. Cic., *ad Fam.*, 7, 28, 1.

4. Cic., *ibid.*, 9, 45, 2.

5. Juv., 9, 40.

Ce n'est qu'à Rome que l'on a le goût délicat.

« Quel goût rare et charmant que le tien ! dit Martial à une Espagnole. Le Palatin n'aurait qu'à t'entendre une seule fois : il te revendiquerait pour un de ses enfants¹. »

Centre de la politesse.

Ce n'est qu'à Rome aussi que les mœurs sont polies : « moribus domesticis ac nostrorum hominum urbanitate limatum². »

Centre du bon langage.

Ce n'est qu'à Rome enfin que l'on parle purement le latin. Plaute se moquait déjà des locutions de Préneste, comme « conea » pour « ciconia³ », ou « tam modo » pour « modo⁴ », et Cicéron raille ainsi le provincialisme de Caecilius : « Si tu avais appris les lettres grecques à Athènes, non à Lilybée, et les lettres latines à Rome, non en Sicile, etc...⁵ »

Rome, unique séjour possible.

Partout ailleurs qu'à Rome, un Romain se sent en exil. Trébatius s'ennuyait à mourir dans sa province. Cicéron, pour le consoler, lui écrivait : « Laisse là ces sottises, laisse là ce regret de la ville et de l'urbanité⁶ » ; et, dans une autre lettre : « J'ai été très vivement ému par ta lettre : tu m'as paru, permets-moi de te le dire, peu sérieux dans ton regret de la ville et de l'urbanité⁷. » Mais ce n'est que pour le consoler qu'il prend ce ton-là : il comprend si bien ce regret de la ville et de l'urbanité, dont il a l'air de plaisanter, que, forcé lui-même de passer un an, peut-être plus, en Cilicie, il pousse ce cri de désespoir : « La ville ! la ville ! mon cher Rufus : c'est là qu'il te faut habiter, c'est dans cette lumière qu'il te faut vivre !... Qu'est-ce, en comparaison d'un seul tour de promenade à nous deux, d'une seule conversation avec toi, qu'est-ce que tous les avantages d'une province⁸ ? »

La ville ! la ville ! ce n'est pas seulement le cri de Cicéron ; c'est celui de tous les Romains. Ils ne sauraient plus vivre ailleurs que dans la ville, et la ville, pour eux, l'unique, c'est Rome.

1. Mart., 12, 23.

2. Cicéron, *de Nat. deor.*, 2, 29, 74.

3. Plaute, *Truc.*, 681.

4. « *Tam modo*, inquit Praenestinus » (*Trin.*, 611).

5. Cic., *divin. in Caec.*, 12, 39.

6. Cic., *ad Fam.*, 7, 6, 1.

7. Cic., *ibid.*, 7, 17, 1.

8. Cic., *ibid.*, 2, 12, 2.

C'est sur « *urbs* » pris en ce sens que les Romains formèrent *urbanitas* et *urbanus*, comme, sur ἄστυ, les Grecs avaient fait ἀστειότης, — ητος, et ἀστέϊος, — α, — ον. « L'urbanité, dit Quintilien, est propre à notre cité, et ce terme ne commença à s'interpréter ainsi que tard, lorsqu'il fut convenu que le nom commun *urbs*, sans aucune addition de nom propre, représentait Rome¹. » Comprise ainsi, l'urbanité nous apparaît comme quelque chose de très spécial, puisque, par son nom même, elle se différencie à la fois et des manières étrangères ou barbares, et des manières provinciales ou municipales, et de l'antique rusticité. Il y a mieux : certains délicats prétendaient encore opposer à l'urbanité acquise des municipaux, qui venaient s'établir à Rome, une urbanité native et héréditaire, qui aurait été la seule vraie. Pour eux, venir habiter la grande ville, et, à force de temps ou d'intelligence, s'en assimiler l'esprit, ce n'était pas assez : il fallait être Romain de Rome, et de famille romaine. Entre tous les bonheurs dont il félicite Atticus, Cornelius Nepos met en première ligne celui « d'être né dans la ville qui était le siège de l'empire du monde, et d'avoir eu cette ville à la fois pour patrie et pour demeure² ». Octave était de Rome, mais sa mère était d'Aricie : il lui manquait par là, aux yeux d'Antoine, un quartier de noblesse ; il n'avait pas l'urbanité. On pense bien que cette manière de voir indignait Cicéron, qui était d'Arpinum. « On croirait, dit-il d'Antoine, l'entendre parler d'une femme de Tralles ou d'Ephèse ! Vous voyez le peu de cas qu'on fait de nous, qui sommes originaires des municipes, c'est-à-dire de nous tous : car en est-il beaucoup parmi nous qui n'en sortent pas³ ? » Il suffit probablement, selon lui, d'avoir, dans son enfance, respiré l'air de quelque municipe peu éloigné de la ville, comme Arpinum par exemple, pourvu que, tout jeune encore, se transportant dans la capitale, on y ait dépouillé tout provincialisme, au point de pouvoir, après cela, s'écrier avec le geste superbe d'un Romain authentique : « Ces municipaux ! ils sont comme les paysans ! ils ne s'occupent absolument que de leurs champs, de leurs fermes et de leurs

1. Quint., *Inst. or.*, 6, 3, 403.

2. Corn. Nep., *Att.*, 3.

3. Cic., *Phil.*, 3, 6, 15.

sous ! » Le débat est resté pendant entre les anciens : ce n'est pas à nous qu'il appartient de le trancher. Nous ne voulions que mettre en relief le caractère éminemment aristocratique de l'urbanité.

Définition de l'urbanité.

On ne sera pas étonné, après cela, si nous disons que cette forme suprême de la politesse est faite tout ensemble d'un vif désir de plaire en société, et d'une réserve fière : celui qui se pique d'urbanité a pour principale ambition de se rendre agréable, mais il ne daignerait pas y employer d'autre moyen qu'une distinction de haut goût, une impeccabilité exempte de toute affectation, de toute faiblesse, de toute naïveté, exempte surtout de ridicule.

III

L'homme urbain : au physique.

Nous aimerions, comme nous l'avons fait pour le rustique, présenter d'abord « l'homme urbain » au physique. Malheureusement, ce portrait n'a pas été fait par les auteurs anciens, et leurs textes ne nous en fournissent même pas les éléments épars. L'esquisse que nous allons tenter ici est, en grande partie, conjecturale. Nous nous figurons l'homme urbain à la fois simple et élégant dans sa toilette, dans sa tenue, dans son abord. C'est bien, semble-t-il, la toilette et la tenue de l'homme urbain que Cicéron a en vue dans deux passages du *De Officiis*, que nous avons déjà cités, mais incomplètement¹ : « Ce qu'on recherchera, c'est une élégance qui ne soit pas choquante à force de raffinement, mais qui soit seulement éloignée d'une grossière et inconvenante négligence : tantum quae fugiat agrestem et inhumanam neglegentiam². » Voilà pour la toilette. Voici pour la tenue : « Que la manière de se tenir debout, de marcher, de s'asseoir, de se mettre à table, que les yeux, les mouvements des mains aient cette grâce dont nous parlons. Dans tout cela, il y a deux extrêmes dont on doit se garder avec le plus grand soin : il faut qu'on n'y remarque rien d'efféminé ou de voluptueux, comme aussi rien de dur ou de rustique³. » Dans son abord et sa façon de se présenter, l'homme urbain devait mettre la même note de finesse et de mesure que

1. Voir plus haut : p. 23, pour le premier, p. 24, pour le second.

2. Cic., *de Off.*, I, 36, 130.

3. Cic., *de Off.*, I, 35, 128 et 129.

dans sa toilette ou sa tenue. Cicéron et Horace nous parlent, l'un d' « *audacia urbana*¹ », l'autre de « *frons urbana*² ». Mais il n'est pas possible que l'effronterie ait fait partie de la politesse des manières. Les deux écrivains ont certainement pris ici l'adjectif *urbanus* dans un mauvais sens : on commençait à le faire de leur temps, comme nous essaierons de le montrer en étudiant la décadence de l'urbanité³. Mais si l'homme urbain n'est pas effronté, il ne saurait être timide non plus : rappelons-nous combien Cicéron se sentait ridicule d'avoir été, en certaine circonstance, honteux comme un paysan : « *pudor quidam subrusticus*⁴ ». Il est probable qu'entre une audace, qui aurait choqué, et une timidité, qui aurait fait sourire, l'homme urbain savait observer un heureux tempérament de modestie et d'assurance.

Au moral, on dirait de l'homme urbain un être sans égoïsme, tant il met d'attention habile et discrète à dissimuler « ce moi si haïssable » dont parle Pascal. S'agit-il d'obliger un ami : bien loin de lui marchander, comme un rustique, son temps ou ses soins, il se prodigue littéralement. Deux fois, Horace nous présente l'adjectif *urbanus* comme un synonyme de *comis* : « *comis et urbanus* », dit-il⁵. Or on sait ce que veut dire *comis* : il désigne l'homme serviable, empressé, aimable : « *homo, qui erranti comiter monstrat viam* », dit Ennius⁶ : il est joint à « *benignus et lepidus* » dans Térence⁷, à « *bonus vir et humanus* » dans Cicéron⁸, à « *iucundus* » chez le même Cicéron⁹. Le sens du substantif *urbanitas* se trouve développé comme suit dans une lettre de Cicéron à Appius Claudius : « Enfin, je viens de lire une lettre digne d'Appius Claudius, une lettre pleine d'humanité, d'obligeance, d'attention : la vue de la ville t'a donc rendu ton ancienne urbanité¹⁰. » Voici mainte-

Au moral : le plus serviable des hommes.

1. Cic., *de Prov. cons.*, 4.

2. Hor., *Ep.*, 1, 9, 11.

3. Voir plus loin, vers la fin : *Réhabilitation des paysans*.

4. Voir plus haut, p. 27.

5. Hor., *Sat.*, 1, 4, 89, et *ibid.*, 1, 10, 65.

6. Ennius, cité par Cicéron, *de Off.*, 1, 16, 51.

7. Tér., *Héc.*, 837.

8. Cic., *de Fin.*, 2, 25, 80.

9. Cic., *pro Mur.*, 31, 66.

10. Cic., *ad Fam.*, 3, 9, 1.

nant, pour illustrer ces définitions, un exemple en action de l'urbanité dans la conduite. Dans le *De Oratore*, Crassus, que l'on priait de parler sur l'éloquence, se refuse, alléguant qu'Antoine a tout dit sur ce sujet : « Autrement, ajoute-t-il, si je croyais qu'il eût passé quelque chose, je ne manquerais pas d'urbanité, et, pour ainsi dire, d'humanité, au point de ne pas faire volontiers une chose que je vous verrais désirer¹. »

Eloigné de toute avarice.

En un besoin, on peut s'adresser à la bourse de l'homme urbain aussi sûrement qu'à sa complaisance. Avarice et urbanité sont deux termes qui jurent ensemble. Tiron avait acheté un domaine à la campagne : « Te voilà donc propriétaire ! lui écrit le fils de Cicéron : il te faut laisser là tes manières urbaines : *deponendae tibi sunt urbanitates*. J'essaie de m'imaginer la figure que tu dois faire dans ta nouvelle condition. Je crois te voir achetant des instruments rustiques, causant avec ton intendant et mettant de côté, dans un pan de ta robe, une graine du dessert². » Aussi Atticus, pourtant si positif et si pratique, n'osait-il rester sourd à certains appels. Il s'acquitta toujours envers ses amis des devoirs de l'urbanité : « *amicis urbana officia praestilit* », écrit son biographe³. L'un de ces devoirs consistait à faire les frais d'un voyage à Rome pour les soutenir dans leurs élections ; un autre à les aider, quand il le fallait, de son argent. Il se rendit à Rome aussi souvent qu'il fut nécessaire, et, à Cicéron qui partait en exil, il fit un cadeau de 250000 sesterces⁴.

Indifférent
aux honneurs.

L'homme urbain ne se montre pas plus avide d'honneurs que d'argent. S'il nourrit dans le fond de son cœur quelque ambition personnelle, c'est à son corps défendant, et nul ne peut en être froissé, car les sentiments qu'il fait paraître au dehors sont plutôt ceux d'un philosophique désintéressement. Dans Plaute, un esclave, se comparant à un général victorieux, pour avoir adroitement extorqué une certaine somme à son vieux maître, explique ainsi pourquoi il s'abstiendra de triompher : « Le triomphe, dit-il, est chose usée ; je ne m'en soucie

1. Cic., *de Or.*, 2, 90, 365.

2. Cic., *ad Fam.*, 16, 21, 7.

3. Corn. Nep., *Att.*, 4.

4. Corn. Nep., *ibid.*

pas¹. » Au temps de Cicéron et de l'urbanité, le triomphe, comme on pense, était bien plus usé encore. Pour le convoiter, il faut être un rustique arriéré : « O stupides que vous êtes, vous autres, les Camille, les Curius, les Fabricius, les Calatinus, les Scipion, les Marcellus, les Fabius Maximus ! ô absurde Paul-Emile ! ô rustique Marius ! vous avez triomphé² ! » L'homme urbain voit d'un œil fort calme ces honneurs bruyants et vides qui vous font, pour un jour, l'idole de la foule délirante : « Qu'est-ce que ce char ? et ces chefs enchaînés en avant du char ? et ces images de villes ? et cet or ? et cet argent ? et ces lieutenants à cheval ? et ces tribuns militaires ? et ces cris des soldats ? et toute cette pompe ? ce sont là de vains amusements d'enfants, que de rechercher les applaudissements, de se faire traîner par la ville, de vouloir être vu³. » A dire le vrai, Cicéron ne parle point ici pour son propre compte : on pouvait le sentir à je ne sais quelle ironique exagération. Ce langage, en apparence si détaché, c'est à Pison qu'il le prête : le triste Epicurien que nous connaissons se console ainsi d'un échec, dont son amour-propre avait vivement saigné ; c'est sa façon à lui de trouver que les raisins sont trop verts. Mais Cicéron a beau railler. Lorsqu'il rappelle à tout propos son fameux consulat, lorsqu'il supplie l'historien Lucceius d'en dire toute la gloire, il est moins près, assurément, de paraître un homme urbain, que Pison avec ses airs dédaigneux. Lui-même, dans une autre circonstance, il apprécie avec plus de calme ces honneurs pour lesquels il a trop souvent laissé voir un faible si étrange. Il faut dire que, cette fois, la cause qu'il plaide n'est plus du tout la même. En arrivant dans sa province de Cilicie, il n'avait pas présenté à Appius, qui en sortait, les hommages de rigueur. Appius s'en était plaint : il ne s'expliquait pas cette indécatesse de Cicéron à son endroit. En semblable occurrence, disait-il, un Appius n'avait pas fait difficulté d'aller au-devant d'un Lentulus, ni un Lentulus au-devant d'un Appius. « Eh quoi ! lui répond Cicéron, toi aussi, tu t'arrêtes à ces bagatelles-là ! Eh quoi !

1. Plante, *Bacch.*, 1069-70.

2. Cicéron, *in Pis.*, 24.

3. *Cic.*, *ibid.*, 25.

un homme rempli, comme tu me parais l'être, de sagesse, de science, d'expérience, j'ajoute d'*urbanité*, ce qui est une vertu, ainsi que le prétendent très justement les stoïciens, un homme comme toi se figurer qu'il y ait « Appiété » ou « Lentulité » qui vaille plus, à mes yeux, que les ornements de la vertu ¹ ! » Plus tard, au cours de son proconsulat, Cicéron empêcha les députés des villes ciliciennes de venir à Rome louer Appius dans le Sénat, et Appius de se plaindre à nouveau. Cicéron alléguait qu'il avait voulu épargner aux villes de grands frais. « D'ailleurs, ajoutait-il, je ne pensais pas qu'un homme, non seulement sage, mais pour parler le langage d'aujourd'hui, qu'un *homme urbain*, comme tu l'es, mît son bonheur à recevoir ce genre d'ambassades ². » Voilà donc Cicéron qui, par un de ces retours fréquents sur lui-même, parle maintenant comme parlait tout à l'heure Pison, qu'il raillait. La vérité est qu'ils parlent tous deux comme des gens urbains quand, sincèrement ou non, ils professent cette parfaite indifférence à l'égard des honneurs populaires.

Instruit
sans pédantisme.

On ne comprendrait pas que l'homme urbain ne fût pas instruit, lui qui reproche tant au rustique son ignorance. Cependant plusieurs textes sembleraient indiquer que les Romains jugeaient la chose possible. Dans le *De Oratore*, Crassus dit ceci : « Nos gens de la ville, « *nostri* », étudient moins les lettres que les Latins ; et pourtant, parmi ces hommes urbains que vous connaissez, et qui ont si peu de lettres, « *existis*, quos nostis, *urbanis*, in quibus minimum est litterarum », prenez celui que vous voudrez, il n'en est pas un qui ne l'emporte facilement sur le plus lettré de tous les citoyens, Q. Valerius de Sora, par la douceur de la prononciation, etc... ³ » Mais faisons attention au sens des mots : ici, évidemment, il ne faut pas, par « ces hommes urbains », entendre « des hommes pleins d'urbanité ; l'expression « *istis urbanis* » ne fait que reprendre, avec une nuance de mépris même, le pronom « *nostri* », et, comme lui, désigne tout simplement les habitants de Rome, à quelque classe de la société qu'ils appar-

1. Cic., *ad Fam.*, 3, 7, 5.

2. Cic., *ibid.*, 3, 8, 3.

3. Cic., *de Or.*, 3, 11, 43.

tiennent. Ailleurs, Cicéron dit, à propos de Lucilius : « Ses écrits sont un peu légers; on y voit briller une très grande urbanité et une moyenne érudition¹. » Cette fois, le texte auquel nous avons affaire est plus net : il y est bien question d'urbanité, et il y est dit clairement qu'à une très grande urbanité peut s'allier une moyenne érudition. Mais n'est-ce point quelque chose déjà, qu'une moyenne érudition? Et puis, qui ne sent que, dans ce passage, Cicéron exprime un regret? Il eût souhaité au poète plus qu'une moyenne érudition; et, quant à lui, on sait qu'il ne s'est pas contenté de si peu, sans jamais craindre de perdre en urbanité ce qu'il gagnait en savoir. Souvent, chez les auteurs latins, *urbanus* et *rusticus*, opposés l'un à l'autre, doivent se traduire respectivement par « homme instruit » et « homme ignorant ». Témoin ce passage de Cicéron : « non modo illa, quam in motu esse dicitis, quam omnes, *urbani*, *rustici*, omnes, inquam, qui Latine loquuntur, voluptatem vocant². » Témoin encore ces deux vers d'Horace :

« Indoctus quid enim saperet liberque laborum
» *Rusticus urbano* confusus...³ »

D'autre part, « *eruditus et urbanus*⁴ », ou « *litterae et urbanitas*⁵ » sont des associations de mots aussi usuelles que les contraires « *rusticus illitteratusque* », et « *rusticus et indoctus*⁶ ». On peut donc dire qu'érudition et urbanité vont naturellement ensemble et se complètent l'une l'autre. Seulement, voici où se retrouve ce sentiment de la mesure, qui fait le fond même de l'urbanité : l'homme urbain pourra être instruit, il pourra même être savant, il ne sera jamais pédant. Le pédant, c'est celui qui ne se borne pas à être savant dans ses livres, ou poète dans son cabinet, mais qui veut l'être encore en

1. Cic., *de Fin.*, 1, 3, 7.

2. Cic., *ibid.*, 2, 23, 77. — Cf. encore Cic., *Or.*, 24, 81 : « Tralatione, qua frequentissime sermo omnis utitur non modo urbanorum, sed etiam rusticorum. »

3. Hor., *Art poét.*, 213.

4. Cic., *de Or.*, 2, 58, 236.

5. Cic., *pro Rosc. Amer.*, 41, 120.

6. Voir plus haut, p. 21, avec la note 2.

société. Varron, comme savant, Suffenus, comme poète, semblent n'avoir pas échappé au pédantisme. Varron, qui a mérité d'être surnommé « le plus savant des Romains », ne savait sans doute pas ignorer certaines choses à propos : aussi sa compagnie était-elle moins goûtée que ses ouvrages. Un jour qu'il était venu voir Cicéron à l'heure où l'usage veut que l'on invite son visiteur à rester, Cicéron, qui connaissait l'usage, l'invita à rester : Varron ayant remercié, il se garda bien de le retenir de force et de « lui arracher son manteau¹ ». Suffenus, un contemporain de Catulle, aurait été un homme du monde accompli, sans un petit défaut qui gâtait tout : ce défaut consistait, non pas à faire des vers, ni même à les faire mal, car la chose est permise : « On peut être honnête homme et faire mal les vers. » Non, mais Suffenus, comme l'Oronte de Molière, ne savait pas se tenir « de les montrer aux gens ». Catulle a composé sur lui la plaisante épigramme que voici : « Ce Suffenus, que vous connaissez, est un homme charmant, spirituel, *plein d'urbanité*. En même temps, il fait énormément de vers. Je crois qu'il en a écrit tout au long dix mille ou plus ; et ce n'est pas sur un palimpseste qu'il les copie, comme on fait d'habitude : papier royal, feuillets neufs, ombilics neufs, courroies rouges, parchemin tracé à la mine de plomb, et le tout poli à la pierre ponce. Venez-vous à lire cela : ce Suffenus si aimable, si plein d'urbanité, ne vous fait plus l'effet que *d'un vulgaire chevrier*, ou *d'un terrassier*². » Cicéron, qui fut à peu près aussi savant que Varron, et Horace, qui fut certainement meilleur poète que Suffenus, se flattent d'avoir été plus discrets. Cicéron définit ainsi sa propre conversation : « Σπουδαῖον οὐδὲν in sermone, φιλόλογα multa³. » Horace déclare : « Je ne récite mes vers devant personne ; je ne les lis qu'à mes amis, et encore faut-il que j'y sois forcé⁴. »

L'affirmation de Cicéron serait peut-être plus sujette à caution que celle d'Horace ; mais peu importe qu'ils aient ou non réalisé leur conception de l'urbanité, il suffit qu'ils nous l'aient

1. Cic., *ad Att.*, 13, 33, a, commenc^t.

2. Cat., 22.

3. Cic., *ad Att.*, 13, 52, 2.

4. Hor., *Sat.*, 1, 4, 72.

fait connaître. On comprend, d'après eux, que l'homme urbain doit cacher sa solide et profonde instruction sous les dehors d'une aimable négligence, pour qu'on dise de lui, en l'entendant causer avec tant de sagesse et de simplicité à la fois : « Cet homme-là n'a pas l'air d'être lui-même un savant, mais il a dû fréquenter beaucoup les savants, et il en a conservé une secrète érudition. » C'est précisément la définition que Quintilien donne de l'urbanité : « *Urbanitas dicitur, qua quidem significari video... sumptam ex conversatione doctorum tacitam eruditionem*¹. »

Se poser en censeur des vices, faire le Caton, ce n'est point une attitude qui convienne à l'homme urbain. Lorsque Horace veut dire à ses contemporains des vérités un peu dures, il emprunte, nous l'avons vu², la voix du rustique Ofella, à qui cet emploi convient très bien. Quant au rôle de l'homme urbain, il le comprend tout autrement : « Dans la satire, dit-il, il faut parler tantôt un langage sévère, et souvent un langage enjoué; il faut remplir tantôt le rôle d'un orateur ou d'un poète, parfois celui d'un homme urbain, qui modère son énergie et l'affaiblit exprès³. » Ainsi, modérer son énergie et l'affaiblir exprès, quand il s'agit de stigmatiser la dépravation du siècle, c'est là la marque de l'homme urbain. Il regarde les défauts dont beaucoup d'autres se scandalisent

Fuit les éclats d'éloquence.

« comme vices unis à l'humaine nature ».

Il n'aurait pas le mauvais goût de s'en offenser. Le genre urbain, en terme de rhétorique, s'oppose au genre sérieux ou grave. « Il faut d'abord, dit Quintilien, voir clairement ce que l'on veut amplifier et ce que l'on veut atténuer, voir si l'on parlera avec fougue ou avec modération..., avec gravité ou avec urbanité⁴. » Cicéron dit de même : « Je demanderai à Clodia si elle aime mieux que j'emploie avec elle le ton sérieux, grave, antique, ou celui de l'indulgence, de la douceur,

1. Quint., *Inst. or.*, 6, 3, 17.

2. Voir plus haut, p. 32.

3. Hor., *Sat.*, 1, 10, 13.

4. Quint., *Inst. or.*, 8, 3, 40.

*de l'urbanité*¹. » Le *Pro Coelio*, où Cicéron s'adresse ainsi à Clodia, est écrit tout entier dans le ton urbain ; mais voici un passage de ce discours où l'urbanité est particulièrement fine : il peut servir de modèle du genre. « Si tu aimes mieux que je le prenne avec toi sur un ton plus urbain, je ferai selon ton désir. J'écarterai ce vieillard rude et presque sauvage (il veut parler de ce vieil Appius Claudius Caecus, dont il avait plaisamment évoqué l'image terrible et barbue, pour faire honte à Clodia de ses déportements²) ; je l'écarterai : je ferai venir quelqu'un de ceux que tu aimes, et, de préférence à tout autre, ton plus jeune frère, qui est d'une urbanité consommée, qui a pour toi un amour inconcevable, qui, pour se rassurer, je crois, contre je ne sais quelle timidité et contre certaines frayeurs nocturnes sans fondement, a toujours couché, le pauvre petit, avec sa grande sœur. Ecoute-le te parler ainsi : A quoi bon tout ce bruit, ma sœur ? es-tu folle ? pourquoi commencer par crier, et faire d'une chose insignifiante une affaire d'importance ? tu as aperçu un tout jeune homme, ton voisin : la blancheur de son teint, sa taille élancée, son visage, ses yeux t'ont touchée ; tu as voulu le voir plus souvent ; plusieurs fois on t'a rencontrée avec lui dans les mêmes jardins, toi, femme de naissance noble. Mais ce fils de famille, qui a un père ladre et dur à la détente, tu ne peux pas, avec toutes tes richesses, le tenir sous ton pouvoir : il regimbe, il a des dédains ; il ne fait pas grand cas de tes dons. Eh bien ! porte ailleurs ton amour... Pourquoi importuner qui te méprise³ ? » N'est-ce pas là, selon le précepte de Molière :

« Prendre tout doucement les hommes comme ils sont ? »

C'est le ton de l'urbanité.

Volontiers moqueur,
mais avec grâce.

Ce n'est pas que l'homme urbain se pique de professer, au milieu de la société légère qu'il fréquente, une indulgence charitable et contrite. S'il lui répugne de déployer contre les vices du monde les efforts d'une éloquence intempestive, en revanche

1. Cic., *pro Coelio*, 14.

2. Voir plus haut, p. 22.

3. Cic., *pro Coel.*, 15.

il exerce assez volontiers, contre les menus travers de son prochain, la malignité de sa verve moqueuse. Nous avons déjà vu, en parlant des cercles et des banquets¹, qu'il y arrivait, comme dans le salon de Célimène,

« que contre le prochain
» La conversation prit un assez bon train. »

Nous affirmons maintenant que ce train était le train ordinaire des conversations urbaines. La malveillance y dominait : « *urbani malevolorum sermones* », dit Cicéron². Il ne pouvait guère en être autrement. Des gens instruits, oisifs, et qui passaient pour ainsi dire leur vie à causer, acquéraient naturellement, avec l'habitude d'observer, une aptitude spéciale à découvrir le faible de chacun. Horace fait allusion aux fines narines des citadins. Parlant du grand homme à qui les manières de la ville ne sont pas familières : « Il n'a pas, dit-il, ce qu'il faut pour plaire aux fines narines des gens d'ici :

. *minus aptus acutis*
» *Naribus horum hominum*³. »

Martial accorde aux Romains de la capitale mieux que de fines narines : « Crois-moi, dit-il à son livre en l'envoyant à Rome, le peuple de Mars a trop de jugement. Nulle part on ne pousse de plus grands ricanements : hommes faits, vieillards, enfants, tout le monde y a un nez de rhinocéros⁴. » Il est difficile, quand on est en possession d'une arme aussi aiguisée, de résister à l'envie de s'en servir. Les terribles nez faisaient leur office. Flairer les ridicules et les signaler était un plaisir de gens urbains. Dans un dialogue de Cicéron, un personnage dit à un autre, pour le détourner de certaine opinion qui, selon lui, prête à rire : « Je ne te dis pas combien tu t'exposes, avec tous tes partisans, à l'urbanité des railleurs : *in quantam hominum facetorum urbanitatem incurrais, non dico*⁵. »

1. Voir plus haut, p. 66-7.

2. Cic., *pro Deiot.*, 12, 32.

3. Hor., *Sat.*, 1, 3, 29.

4. Mart., 1, 4, 4.

5. Cic., *de Fin.*, 2, 31, 103.

Sénèque, de son côté, s'exprime ainsi : « Un tel a mal parlé de toi : peut-être a-t-il cédé au plaisir de *faire de l'urbanité*¹. » Faire de l'urbanité, c'était servir à quelqu'un, sous une forme plaisante, une leçon plus ou moins maligne. Voici, à titre d'exemple, une leçon où l'urbanité ne s'était point faite bien cruelle. Le poète Philémon était assis au rez-de-chaussée de sa maison, prêt à faire son déjeuner de quelques figues posées sur sa table. La porte était ouverte : un âne passe dans la rue, il voit les figues, entre, et, sans demander s'il en avait le droit, se met, comme son frère de la fable, à manger le bien d'autrui. Le maître du logis appelle; mais son esclave arrive trop tard. « Allons! lui dit alors Philémon, puisque tu as été si lent, donne maintenant du vin à cet âne. » *L'urbanité* de sa propre expression, ajoute Valère-Maxime, le fit tellement rire lui-même, qu'il en mourut étouffé². Voici maintenant une leçon un peu plus rude, et, paraît-il, non moins urbaine, qui fut infligée à Denys le Tyran. Seule de toute la ville, une vieille femme priait les dieux pour lui. Il en fut étonné le premier. « C'est que, lui dit la vieille, je craindrais, si tu venais à mourir, de tomber de Charybde en Scylla. » Cette franchise est jugée par Valère-Maxime, « non solum fortis, sed etiam *urbana*³. » Dans le *Pro Domo*, Clodius et Cicéron rivalisent d'urbanité : or que font-ils, sinon se donner l'un à l'autre, en riant, de sévères leçons. Clodius, avec une exagération comique, met à nu l'incurable vanité de son adversaire. « Tu me défends, dit Cicéron, de me glorifier : tu prétends que je parle tous les jours de moi-même sur un ton insupportable, et même, en homme fin que tu es, tu emploies un langage d'une urbanité charmante : inducis etiam sermonem urbanum et venustum : j'ai l'habitude, selon toi, de dire que je suis Jupiter, et en même temps que Minerve est ma sœur⁴. » Cicéron riposte en démasquant dans Clodius des défauts plus graves : « Je suis moins arrogant pour m'ériger, comme tu dis, en Jupiter, qu'érudit pour croire que Minerve est la sœur de Jupiter. Toutefois, la sœur que je me donne

1. Sén., *de Ira*, 2, 28.

2. Val. Max., 9, 12, Ext. 6.

3. Val. Max., 6, 2, Ext. 2.

4. Cic., *pro Domo*, 34, 92.

ainsi est vierge : toi, tu n'as pas permis à ta sœur de garder sa virginité. Prends garde que ce ne soit toi plutôt que tu doives appeler Jupiter, parce que tu pourrais à bon droit nommer la même personne ta sœur et ta femme¹. » En somme, ce qui fait le fond de la plaisanterie urbaine, c'est la méchanceté. L'art consiste à envelopper la méchanceté et à la rendre risible, sinon pour la victime, du moins pour la galerie. « La médisance, dit Cicéron, quand elle est lancée avec trop de raideur, est injure; décochée avec grâce, elle prend le nom d'*urbanité*². »

Cet art de la plaisanterie, qui fournissait aux avocats une arme si précieuse, fut cultivé par eux avec méthode : ils le réduisirent en règles. Cicéron et Quintilien, particulièrement, l'un dans le second livre de son *De Oratore*, l'autre dans le sixième livre de son *Institution oratoire*, en ont traité avec un luxe de détails qui prouve l'importance que l'on attachait à la question. Nous n'aurons qu'à choisir parmi les renseignements qu'ils nous ont laissés en si grande abondance. Au reste, ce qu'ils disent pour l'orateur convient également à l'homme urbain en général, comme il ressort de la définition si nette que voici : « L'homme urbain, disait Domitius Marsus d'après Caton, sera celui dont on citera beaucoup de saillies et de ripostes heureuses, et qui, dans les conversations, dans les cercles, dans les banquets, ainsi que dans les assemblées du peuple, enfin dans toutes les circonstances, s'exprimera de façon risible et avec grâce³. »

D'abord, pour ce qui est des gestes dont s'accompagne la plaisanterie, s'il est juste qu'une indication extérieure du corps ou du visage souligne sobrement l'intention comique, c'est cependant le bon mot qui doit toujours faire rire, et non la mimique seulement : un homme urbain n'est pas un bouffon. « Un visage et des gestes risibles, dit Quintilien, ont en eux beaucoup d'agrément; mais il y en a davantage à ne point

IV

La plaisanterie urbaine élevée à la hauteur d'un art.

Elle doit être accompagnée de gestes sobres.

1. Cic., *ibid.*

2. Cic., *pro Coel.*, 3.

3. Quint., *Inst. or.*, 6, 3, 105. — Cf. aussi ce texte de Cicéron, *de Or.*, 2, 67, 271 : « Et hercule omnia haec, quae a me de facetiis disputantur, non maiora forensium actionum quam omnium sermonum condimenta sunt. »

paraître solliciter le rire : car il n'est rien de plus insipide que les mots qu'on donne pour des mots piquants. Toutefois, si les plaisanteries gagnent beaucoup en agrément à être débitées sur un ton sérieux, et si une chose devient risible par le seul fait que celui qui la dit ne rit pas, il faut convenir aussi que parfois il y a un air, une expression de la physionomie, certains gestes, *qui ne manquent point d'urbanité*, à condition que l'on en use avec mesure¹. » C'est toujours ce même mot de « mesure » qui revient quand on parle de l'urbanité.

Elle doit être fine en elle-même.

C'est la mesure encore qui fait l'urbanité de la plaisanterie considérée en elle-même, en dehors du geste destiné à la relever. Les épais calembours que Cicéron avait semés dans ses Verrines, comme le « *ius Verrinum* », et autres, avaient fait dire de lui qu'il manquait de mesure dans la plaisanterie « *nimius risus affectator* » : cela revenait à dire qu'il manquait d'urbanité. Quintilien le comprenait si bien ainsi que, répondant à la grave accusation portée contre son maître, il écrivait : « Quant à moi, soit que j'en juge bien, soit qu'un amour excessif du prince de l'éloquence m'induisse en erreur, je trouve en lui *une étonnante urbanité*². » Cicéron, n'ayant plus à faire rire l'auditoire peu difficile des tribunaux, mais composant avec amour ce *Traité des Devoirs* où il a mis pour son fils le meilleur de lui-même, définissait ainsi, avec beaucoup de tact, les qualités de la plaisanterie urbaine : « Nos plaisanteries ne doivent point dépasser les bornes ni la mesure ; elles doivent être nobles et distinguées... Il faut qu'on y voie briller le signe d'un esprit honnête. En somme, il y a deux manières de plaisanter : l'une indigne d'un homme libre, insolente, injurieuse, obscène ; l'autre élégante, *urbaine*, spirituelle, distinguée³. » Les bons mots de l'homme urbain sont *faceta* : « *faceta et urbana*⁴ » ; ils sont *venusta* : « *venustissimus et urbanus*⁵ » ; ils sont *salsa* : « *vim salis et urbanitatis*⁶ ». Grâce à Quintilien,

1. Quint., *Inst. or.*, 6, 3, 26.

2. Quint., *Inst. or.*, 6, 3, 3.

3. Cic., *de Off.*, 4, 29, 104.

4. Cic., *de Or.*, 2, 56, 227.

5. Cic., *ibid.*, 228.

6. Cic., *ibid.*, 57, 231.

nous savons exactement ce qu'il faut entendre par là : ils sont *faceta*, c'est-à-dire d'une convenance et d'une élégance exquises : « decoris hanc magis et exultae cuiusdam elegantiae appellationem puto ¹ » ; ils sont *venusta*, c'est-à-dire gracieux, charmants : « cum gratia quadam et venere ² » ; ils sont *salsa*, c'est-à-dire assaisonnés de ce sel qui relève la saveur du style, et le préserve de devenir fade ou ennuyeux : « velut quoddam simplex orationis condimentum, quod sentitur latente iudicio, velut palato, excitatque et a taedio defendit orationem ³. »

Veut-on maintenant des exemples ? Il n'y a qu'à puiser dans Cicéron et Quintilien. Mais il convient de diviser, avec ces auteurs, les plaisanteries que nous allons rapporter en deux genres : les *facetiae* et les *dicta*.

On nommait *facetiae* des plaisanteries d'un certain développement et formant toute une petite scène de comédie : « Illud genus est positum non in hac veluti iaculatione verborum et inclusa breviter urbanitate, sed in quodam longiore actu ⁴. » Quintilien cite, comme spécimen du genre, un passage vraiment amusant d'un discours de Crassus contre Brutus. Il le résume d'après Cicéron, mais nous préférons le donner en entier avec Cicéron, car il en vaut la peine. Disons d'abord que ce Brutus, héritier indigne d'un nom illustre, était un débauché qui avait dissipé tout son patrimoine. Il avait produit devant les juges trois lecteurs, et leur avait fait lire différents discours de Crassus entre lesquels il prétendait relever des contradictions. Alors Crassus, avec ce genre d'urbanité qu'on nomme *facetiae* : « noster hic facetissime », produisit à son tour trois lecteurs, et leur fit lire trois livres du père de Brutus sur le droit civil. Dans le premier, il y avait : « Comme nous nous trouvions par hasard dans ma propriété de Priverne. » — « Brutus, fit remarquer l'orateur, ton père témoigne t'avoir laissé une propriété à Priverne. » Dans le second livre étaient ces mots : « Nous étions, mon fils Marcus et moi, dans ma propriété d'Albe. » — « Apparemment, continua Crassus, cet homme,

Elle se divise en *facetiae* et en *dicta*.

Des *facetiae*.

1. Quint., *Inst. or.*, 6, 3, 20.

2. Quint., *ibid.*, 18.

3. Quint., *ibid.*, 19.

4. Quint., *ibid.*, 43.

sage entre les plus sages de notre cité, connaissait bien le gouffre qu'est son fils : lorsqu'il n'aura plus rien, se disait-il, on m'accusera, si je n'y prends garde, de ne lui avoir rien laissé. » Dans le troisième livre, qui fut le dernier qu'écrivit Brutus, on lisait : « Un jour, nous nous assîmes, mon fils Marcus et moi, dans ma propriété de Tibur. » — « Où sont, Brutus, ces propriétés que ton père atteste, par des écrits publics, t'avoir léguées¹ ? »

Des *dicta*.

Aux *facetiae* s'opposaient les *dicta* : c'étaient des traits rapides et imprévus. Celui qui était habile à décocher de tels traits était *dicax*, et son talent particulier s'appelait *dicacitas*. Démosthène, qui eut autant d'urbanité qu'on peut en avoir, était *facetus*, mais il n'était guère *dicax* : « Démosthène mihi nihil videtur urbanus, sed non tam dicax fuit quam facetus². » Ce serait une infériorité, selon Quintilien, qui préfère la *dicacitas*, comme étant une forme plus aiguë et plus vive de l'urbanité : « Acutior est illa atque velocior in urbanitate brevis³. » Voici un certain nombre de bons mots rangés par Quintilien dans le genre des *dicta*, et donnés par lui comme étant pleins d'urbanité.

On connaît la spirituelle et audacieuse réplique d'un jeune Tarentin à Pyrrhus : le roi lui demandait raison, à lui et à deux ou trois de ses camarades, de certains propos menaçants qu'ils avaient tenus sur son compte dans un banquet : « Oui, nous avons dit cela, s'écria le jeune homme ; et, si la bouteille ne nous avait pas manqué, nous t'aurions tué. » L'*urbanité* de cette répartie, ajoute Quintilien, les sauva du danger où ils s'étaient mis⁴. Valère-Maxime, qui raconte la même anecdote, en tire la même conclusion : « *Tam urbana crapulae excusatio... iram regis convertit in risum*⁵. »

Quintilien trouve urbaine aussi cette réponse moqueuse à une question absurde. « Carpathius sortait du théâtre ; Titus Maximus lui demanda stupidement s'il avait assisté au spec-

1. Cic., de Or., 2, 55.

2. Cic., Or., 26, 90.

3. Quint., Inst. or., 6, 3, 45.

4. Quint., Inst. or., 6, 3, 10.

5. Val.-Max., 5, 1, Ext. 3.

tacle. — Non, dit Carpathius, mais j'ai joué à la paume dans l'orchestre ¹. »

Un mot encore plein d'urbanité, selon Quintilien, c'est cette boutade qui échappa un jour à Auguste : « Un soldat lui demandait je ne sais quoi d'exorbitant : arrive Marcianus. Auguste le soupçonnait de venir, lui aussi, pour lui demander quelque chose d'injuste : Je ne ferai pas plus, dit-il au soldat, ce que tu me demandes, que ce que va me demander Marcianus ². »

Citons maintenant, toujours d'après Quintilien, deux mots dont l'urbanité servit en justice à combattre la pitié produite par un adversaire trop habile. Un jour, le demandeur, qui était un enfant, obéissant sans doute à la leçon qu'on lui avait faite, pleurait de tout son pouvoir : « Donnez un morceau de pain à l'enfant, s'écria l'avocat de l'accusé, pour qu'il ne pleure plus. » Une autre fois, le demandeur étant encore un enfant, son avocat le prit dans ses bras, et, le portant au milieu des juges, il essayait de les attendrir par la vue de cet être chétif. Alors, le défenseur de l'accusé, se tournant vers son client, qui était un homme très gros : « Que faire ? dit-il ; je ne puis pourtant pas te porter, moi ³. »

Cicéron releva un jour avec beaucoup d'urbanité, à ce que trouve Quintilien, un pléonasme d'Hirtius. Celui-ci avait dit : « Un fils que sa mère a porté dix mois dans son sein ! » — « Eh quoi ! objecta Cicéron, est-ce que les autres mères ont coutume de porter leur progéniture dans leur manteau ⁴. »

Une autre question, pleine d'urbanité aussi, est celle que posa Virginius à un rhéteur contre lequel il plaidait. Celui-ci s'était livré, tout en parlant, à de nombreuses allées et venues. Il lui demanda « combien de milliers de pas il avait déclamés ⁵ ».

Dans le genre des *facetiae*, comme dans celui des *dicta*, une façon de plaisanter qui paraissait aux Romains particulièrement urbaine, c'était l'*ironie* : « L'ironie aussi est urbaine,

Les *facetiae* et les *dicta*, tournés à l'ironie.

1. Quint., *Inst. or.*, 6, 3, 71.

2. Quint., *ibid.*, 6, 3, 94 et 95.

3. Quint., *ibid.*, 6, 1, 46 et 47.

4. Quint., *ibid.*, 8, 3, 54.

5. Quint., *ibid.*, 11, 3, 126.

dit Cicéron..., quand on badine sur un ton sérieux, et qu'on parle autrement qu'on ne pense. Notre cher Scaevola s'en est servi envers ce Septumuleius d'Anagnia, qui avait touché de l'argent pour la tête de C. Gracchus. Septumuleius le pria de l'emmener en Asie comme préfet : « Que dis-tu ? malheureux ! lui répondit Scaevola. Il y a une telle multitude de mauvais citoyens qu'en restant à Rome, je puis te le garantir, tu feras ta fortune en peu d'années. » — Fannius, dans ses *Annales*, nous apprend que Scipion Emilien a cultivé ce genre, et il l'appelle d'un mot grec εἰρωνία ; mais, à ce que disent ceux qui s'y connaissent mieux, c'est Socrate, je crois, qui, dans l'ironie et la feinte, a surpassé tout le monde par sa grâce et sa politesse. C'est un genre extrêmement élégant et piquant, dans sa forme sévère : il convient tant aux harangues qu'aux conversations urbaines¹. » Quintilien est d'avis, comme Cicéron, que l'ironie est éminemment urbaine : « Afer, dit-il, l'employa avec urbanité. Didius Gallus avait fait beaucoup de démarches pour obtenir une province ; quand elle lui eut été accordée, il fit semblant de ne l'accepter que par force et à regret : « Allons ! lui dit Afer, fais quelque chose aussi pour la République². » Il n'y a pas moins d'ironie, continue Quintilien, dans ce badinage de Cicéron : on lui avait annoncé la mort de Vatinius ; toutefois on ajoutait que l'auteur de cette nouvelle ne méritait qu'une confiance relative : En attendant, dit Cicéron, je jouirai de l'usufruit³. »

Mesure à observer dans la plaisanterie urbaine.

Voilà, sans doute, assez de textes pour permettre au lecteur de juger si les vieilles plaisanteries romaines et urbaines étaient vraiment, comme le prétend Cicéron, plus piquantes que les plaisanteries attiques⁴. Peut-être nous sommes-nous laissé entraîner à citer un trop grand nombre de ces bons mots. En ce cas, nous aurions montré nous-même peu d'urbanité, dans un sujet où il n'est question que de cela. Quintilien, qui aime tant les plaisanteries urbaines, estime avec raison que l'excès en est fatigant et n'a plus rien d'urbain :

1. Cic., *de Or.*, 2, 67.

2. Quint., *Inst. or.*, 6, 3, 68.

3. Quint., *ibid.*

4. Cic., *ad Fam.*, 7, 28, 1. Texte déjà cité plus haut, p. 89.

« Oratorem praeterea, ut dicere urbane volo, ita videri affectare id plane nolo. Quapropter ne dicet quidem salse quoties poterit¹. » Nous dirons, pour nous justifier, que nous visons, dans ce travail, à être à la fois exact et complet, non à paraître urbain. Sans quoi, nous n'aurions même pas entrepris une étude sur l'urbanité; car, selon le mot de César dans le *De Oratore*, « on peut facilement, lorsqu'on a quelque urbanité, dissenter de tout avec esprit, sauf de l'esprit lui-même² ».

Mais l'urbanité du langage n'est pas toute dans l'art de plaisanter, et il y a une façon de parler sérieusement qui est urbaine aussi. Rappelons-nous comment Domitius Marsus, d'après Caton, définissait l'homme urbain : « qui ridicule commodeque dicet. » Ce que nous venons de développer, c'est « *ridicule* » : il nous reste à expliquer « *commode* ». Voici d'ailleurs qui marquera mieux encore cette distinction. Domitius Marsus, dans son ouvrage, avait mentionné certains exemples d'urbanité, qui, d'après Quintilien, n'ont rien de risible, et conviendraient au discours le plus sérieux. « Ces choses-là, ajoute Quintilien, sont dites élégamment, et elles plaisent par un certain charme qui leur est propre; elles sont urbaines, assurément, mais elles ne font pas rire. Après tout, l'auteur ne traite pas du rire, il traite de l'urbanité³. » Domitius Marsus et Quintilien sont donc d'accord pour penser qu'il y a une urbanité dans le genre sérieux.

V

L'urbanité dans le genre sérieux.

Ils ne s'entendent pas sur la définition à en donner. Pour Domitius Marsus, c'est « une certaine vertu ramassée en un mot bref, propre à charmer les hommes et à exciter en eux toute sorte de sentiments, bonne surtout pour résister ou pour attaquer, selon ce que demandent chaque situation et chaque personnage⁴ ». Comme le fait très justement observer Quintilien, « cette définition est plutôt celle de l'éloquence dans toutes ses parties, et il n'y manque rien de ce qui peut faire

Comment il faut l'entendre.

1. Quint., *Inst. or.*, 6, 3, 30.

2. Cic., *de Or.*, 2, 54, 217.

3. Quint., *Inst. or.*, 6, 3, 102.

4. Quint., *ibid.*, 6, 3, 194.

un orateur achevé ¹. » Avouons pourtant qu'Horace semble comprendre l'urbanité comme Marsus lui-même, dans un passage où il accouple, ainsi que deux synonymes, les adjectifs *urbanus* et *disertus* :

« Rupit Iarbitam Timagenis aemula lingua,
» Dum studet *urbanus* tenditque *disertus* haberi ². »

Mais il y a sans doute abus. En Grèce, on avait de même étendu la signification du mot ἀστεῖος, jusqu'à appeler de bon ellébore » ἀστεῖος ἐλλέβορος ³ », de bonne laine « ἀστεῖα ἐρέα ⁴ », de bon miel « ἀστεῖον μέλι ⁵ », etc. A Rome, on n'alla pas aussi loin ; toutefois une tendance identique s'y dessina ⁶.

Quintilien a raison de ramener l'urbanité à son vrai sens, qui est beaucoup plus étroit : « Ce qui caractérise l'urbanité, dit-il, c'est qu'on n'y peut reprendre rien de discordant, rien de grossier, rien de mal venu, rien d'étranger, ni pour le sens, ni pour les mots, ni pour la prononciation ou les gestes ⁷. » Il ne nous paraît pas possible de mieux définir l'urbanité dans le genre sérieux. Selon Quintilien, elle n'est faite que de qualités négatives, et elle se résume dans une simplicité irréprochable. C'est bien à la simplicité, en effet, que l'on revient toujours aux époques de civilisation avancée, lorsque les tentatives multiples d'un goût fatigué ont épuisé toutes les formules littéraires : « *subtilitatem veteris urbanitatis* », dit Cicéron ⁸. Simple et volontairement éteint, tel est le langage de l'homme urbain : c'est ce que nous allons reconnaître en l'examinant, d'après la division de Quintilien, dans le sens, dans les mots, dans la prononciation, dans les gestes.

Elle est sobre de ton.

Pour ce qui est du sens, c'est-à-dire de la matière même du discours, passions ou idées à exprimer, le langage de

1. Quint., *ibid.*

2. Hor., *Ep.*, 1, 49, 45.

3. Strabon, 9, p. 448.

4. Strabon, 9, p. 196.

5. Strabon, 10, p. 489.

6. Cf. Plin., *H. N.*, 16, 19, 78 : « Sunt enim arborum quaedam omnino silvestres, quaedam *urbaniores*..., ac mites, etc. » (Voir le passage en entier.)

7. Quint., *Inst. or.*, 6, 3, 107.

8. Cic., *ad Qu. fr.*, 2, 8, 2.

l'homme urbain ne sort point des tonalités sobres et sans éclat. Il fait penser à l'atticisme des Grecs : « qualis apud Graecos ἀττικισμὸς ille redolens Athenarum proprium sapor¹. » On sait d'ailleurs qu'il y eut à Rome toute une école d'orateurs qui se proclamaient *attiques* : Calvus et Brutus en étaient les deux principaux représentants. Ce que les attiques recherchaient avec autant d'amour que d'autres recherchent les motifs à effet, ce n'était pas même la simplicité, c'était presque la pauvreté. Entre tant d'orateurs athéniens dont la simplicité n'est rien moins qu'uniforme et pouvait fournir à leur éloquence les modèles les plus variés, le seul, à peu près, qu'ils consentissent à regarder comme un véritable attique, c'était le plus grêle et le plus pâle de tous, c'était Lysias. Encore la maigreur de Lysias n'est-elle point dépourvue de muscles, mais ils n'aspiraient à reproduire de lui que sa maigreur même : « Habet enim certos sui studiosos, qui non tam habitus corporis opimos quam gracilitates consecretur; quos, valetudo modo bona sit, tenuitas ipsa delectat : quanquam in Lysia saepe sunt etiam lacerti, sic ut fieri nihil possit valentius; verum est certe genere strigosior, sed habet tamen suos laudatores, qui hac ipsa eius subtilitate admodum gaudent². » Qu'ils le voulussent ou non, les Attiques de Rome revenaient ainsi, par un curieux recul, à l'antique naïveté de Caton. Cicéron le leur fait remarquer : « Chez les nôtres, dit-il, c'est un curieux effet d'ignorance que ceux-là mêmes, qui goûtent le plus dans les orateurs grecs l'antiquité et cette simplicité, qu'ils appellent attique, ne la reconnaissent même pas dans Caton. Ils veulent être des Hypérides et des Lysias : je les en félicite ; mais pourquoi pas des Catons³ ? » Les Attiques avaient-ils raison ? avaient-ils tort ? Notons seulement que, de l'aveu de Cicéron, leur adversaire, cette nudité absolue pouvait n'être pas sans urbanité : « Si l'on range, dit-il, dans le genre attique, la maigreur, la sécheresse, la pauvreté, pourvu que cette pauvreté soit polie, *urbaine*, élégante, c'est

1. Quint., *Inst. or.*, 6, 3, 107.

2. Cic., *Brut.*, 46, 64.

3. Cic., *Brut.*, 47, 67.

bien jusque-là, etc...¹ » Cicéron faisait cette concession à l'avocat. Combien il l'eût faite plus volontiers à l'homme du monde, qui n'a point à se préoccuper, comme l'avocat, d'émouvoir, mais seulement de plaire !

Elle admet cependant
des traits.

Cette simplicité admettait-elle des traits, c'est-à-dire de ces mots brefs, pleins de force, et qui frappent par leur tour imprévu ? En d'autres termes, l'urbanité dans le genre sérieux comportait-elle des « *dicta* », comme ceux auxquels elle recourait si volontiers dans le genre plaisant ?

Les traits qu'elle admet,
selon Domitius Mar-
sus.

Domitius Marsus le pensait, et cette opinion n'a rien qui doive nous étonner de sa part : il ne plaçait point, comme Quintilien, l'urbanité dans une sorte de simplicité plus ou moins antique ; il en faisait, au contraire, comme un résumé de toutes les qualités oratoires : « *quidquid bene dicetur, et urbane dicti nomen accipiet*². » Or une pensée forte, une antithèse brillante, un cri de la passion, ce sont choses bien dites et propres à rehausser la valeur d'un discours : c'est de l'urbanité. Donc, au lieu de réduire les *dicta urbana* à n'être que plaisants, Domitius Marsus les divisait en « sérieux, plaisants et intermédiaires³ ». Nous avons traité des mots plaisants. Pour ce qui est des mots sérieux, Domitius Marsus les répartissait eux-mêmes entre le genre honorifique et le genre injurieux. Comme exemple du genre honorifique, il donnait ce mot de Cicéron à César, dans son *Pro Ligario* : « Toi qui n'oublies jamais rien, si ce n'est les offenses » ; comme exemple du genre injurieux, ce mot de Cicéron à Atticus, sur Pompée et César : « J'ai qui fuir, je n'ai pas qui suivre. » Quant aux mots intermédiaires entre le ton sérieux et le ton plaisant, il les appelait aussi apophthegmatiques, et il en proposait comme exemple ce mot, qui est encore de Cicéron, comme les deux premiers : « La mort peut arriver ; elle ne sera jamais pénible pour un homme de cœur, ni prématurée pour un consulaire, ni malheureuse pour un sage⁴. »

Les traits qu'elle admet,
selon Quintilien.

Quintilien, tout en reconnaissant que ces mots-là sont très

1. Cic., *ibid.*, 82, 285.

2. Quint., *Inst. or.*, 6, 3, 106.

3. Quint., *ibid.*

4. Quint., *Inst. or.*, 6, 3, 108 et 109.

heureux, ne voit pas en quoi ils sont urbains. Evidemment, il inclinerait à croire qu'il n'y a pas de mots urbains dans le genre sérieux. En cela, d'ailleurs, il est aussi conséquent avec lui-même que Domitius Marsus l'était en soutenant la thèse justement contraire. Il fait consister l'urbanité en une netteté impeccable, mais tout unie et, pour ainsi, incolore : des mots brillants, des *sententiae*, comme disaient les rhéteurs, jureraient sur ce fond si égal. Aussi, après avoir défini l'urbanité du langage comme nous l'avons vu, ajoutait-il : « de sorte qu'elle est moins dans des mots isolés que dans le ton général du style¹ ». Cependant, accordait-il, si l'on veut absolument qu'il y ait des mots urbains dans le genre sérieux, « je donnerais plutôt ce nom à des mots qui sont de la même nature que les mots appelés risibles, sans être eux-mêmes risibles. Tel est celui-ci sur Asinius Pollion, qui se prêtait également aux conversations sérieuses et aux conversations enjouées : *c'est un homme de toutes les heures*. Tel est cet autre, sur un orateur qui improvisait sans peine : *il a tout son talent en argent comptant*. Tel encore ce mot rapporté par Marsus, et que Pompée dirigea contre Cicéron, qui se défiait de son parti : *passé du côté de César, tu me craindras*. Tel enfin celui que Cicéron écrivit à Cérellia, en lui expliquant pourquoi il souffrait si patiemment la situation créée par César : *il faut supporter ces choses-là avec l'âme d'un Caton, ou avec l'estomac d'un Cicéron*². »

A supposer que l'homme urbain veuille, par-ci par-là, relever de quelques traits la correction un peu sévère de sa parole, pourrait-il rien trouver pour cela de plus léger que ces mots sans prétention, qui se jouent entre le ton sérieux et le ton badin ? La simplicité, dont il s'est fait une loi, n'en a pas beaucoup à souffrir : peut-être même leur doit-elle, en n'étant plus aussi constamment tendue, de rester plus naturelle et de sembler plus aimable.

Le choix des mots est, pour l'homme urbain, une affaire capitale. César s'était moqué du verbe *quaeso*, employé par Atticus ; Cicéron défend l'expression de son ami : « Ce *quaeso*,

Elle se préoccupe beaucoup du choix des mots.

1. Quint., *Inst. or.*, 6, 3, 107.

2. Quint., *Inst. or.*, 6, 3, 110, sqq.

dit-il, est élégant et urbain : εὐπινές *et urbanum*¹. » Il est curieux de voir ces deux grands personnages politiques, que réclamaient par ailleurs des intérêts si considérables, discuter sur l'urbanité d'un mot. Ces contestations mêmes prouvent que tous deux s'entendaient au moins pour accorder au choix des mots une importance extrême. Pour César, le choix des mots est le fondement même de l'éloquence : « Verborum delectum originem esse eloquentiae². » Cicéron, donnant au mot *elegantia* le même sens, proclame que « l'élégance » n'est pas seulement nécessaire à l'orateur, mais « à tout citoyen romain de naissance libre³ ».

Elle rejette les termes
rares et les néolo-
gismes.

Au reste, cette élégance ne vise qu'à la simplicité, et c'est en cela qu'elle est urbaine. L'homme urbain choisit ses mots avec soin, mais ce n'est pas pour employer les plus rares ou les plus nouveaux, et en étonner l'auditoire. Ni termes recherchés ou inusités, ni néologismes. César recommandait de fuir les premiers comme un écueil : « Vl, tanquam scopulum, sic fugias inauditum atque insolens verbum⁴. » Un certain Sisenna, qui n'avait point suivi le conseil de César, fut un jour ridiculisé de la belle manière. En défendant un client, il avait dit que quelques-uns des griefs apportés par l'accusateur étaient *sputatilica* (dignes qu'on crachât dessus). Alors C. Ruscus, l'accusateur : « On me tend un piège, juges, s'écria-t-il; venez à mon secours. Sisenna, je ne sais ce que tu veux me dire; je crains des embûches : qu'est-ce que *sputatilica*? Je sais ce que c'est que des *sputa* (des crachats); mais des *tilica*, non! » Et le public de rire. Sisenna, conclut Cicéron, croyait que bien parler, c'était parler d'une façon inusitée⁵. Quant aux néologismes, Cicéron n'en veut pas entendre parler davantage. Il trouve sans doute que, comme les pièces récemment frappées, ils ont à la fois trop de relief et trop d'éclat : il leur préfère ces vieux mots qu'un long usage a polis, et que commence à recouvrir une fine patine d'antiquité. S'il fallait même prendre à la lettre quel-

1. Cic., *ad Att.*, 12, 6, a, 2.

2. Cés., dans Cic., *Brut.*, 72, 253.

3. Cic., *Brut.*, 73, 261.

4. Aulu-Gelle, 1, 10, 4.

5. Cic., *Brut.*, 74, fin.

ques-unes de ses expressions, l'idéal, pour les Romains de son temps, aurait été de remonter en arrière et de se remettre à parler comme Naevius et comme Plaute, comme Laelius et Scipion. Il disait de la belle-mère de Crassus, pour louer l'élégance parfaite de son langage : « Quand je l'entends, c'est Plaute et Naevius que je crois entendre¹. » Il disait encore, en parlant de Scipion et de Laelius : « Ce siècle a eu deux sortes de gloire : on y était honnête, et on y parlait latin². » Il eût sans doute été bien fâché qu'on le crût sur parole, et qu'on déclarât après lui que, de son temps, personne ne savait plus parler latin. Mais, de ses affirmations un peu excessives, ce qu'il convient de retenir, c'est qu'il avait vraiment le culte des termes, sinon archaïques, du moins entrés depuis longtemps dans la langue et d'une latinité éprouvée. Par exemple, dans ce *quaeso* qu'il défend contre César, qu'apprécie-t-il au juste? C'est que ce mot est « εὐπινές et urbanum ». Or l'adjectif grec εὐπινές est ainsi défini par Photius, dans Henri Estienne : « Εὐπινές· τὸ ἀφελές, καὶ μὴ λίαν τετραμελὲς, ἀλλὰ μέτριον πίνον ἔχον : on appelle εὐπινές ce qui est simple, et pas trop paré, mais légèrement rouillé par le temps³. »

Si l'homme urbain ne peut employer ni des mots recherchés ou inusités, ni des mots nouveaux, s'il ne lui est permis ni de rajeunir la langue, ni de l'enrichir, il faut en conclure que sa part de création dans le travail de vocabulaire est nulle. Elle l'est en effet. On ne lui demande que de discerner entre le bon usage et le mauvais, pour suivre le premier, et fuir l'autre. « Cette correction et cette latinité de l'expression, dit Cicéron, n'ont été chez aucun orateur le résultat de la méthode ou de la science, mais en quelque sorte du bon usage⁴. » Quant au bon usage, c'est évidemment à Rome qu'on le trouve; c'est dans cet immense creuset de la capitale que tous les idiotismes provinciaux ou étrangers viennent se fondre, et, en se fondant, se neutralisent, pour produire par leur amalgame un langage du métal le plus pur et du timbre le plus juste. « *Verba trita*

Elle ne s'inquiète que de suivre le bon usage.

1. Cic., *de Or.*, 3, 12, 45.

2. Cic., *Brut.*, 74, 238.

3. Henri Estienne, *Thes. ling. graec.*, au mot Εὐπινής.

4. Cic., *Brut.*, 74, 238.

Romae : des mots broyés à Rome¹ », voilà les seuls qui portent la bonne marque. C'est à se servir de ceux-là qu'on aura l'air d'un Romain de Rome, c'est-à-dire d'un homme urbain. « Il faut, dit Quintilien, que chacun des mots qu'on choisit sente l'homme natif de Rome, et que le langage que l'on parle paraisse vraiment romain et non admis au droit de cité². » Si l'on nous demande maintenant en quoi consistait au juste ce ton d'urbanité que donnait à un Romain l'emploi des mots « broyés à Rome », nous serons bien embarrassé de le dire. Cicéron lui-même, à qui Brutus posait la même question, lui répondait : « Je l'ignore ; je sais seulement qu'il y en a un. Tu comprendras ce que c'est, Brutus, aussitôt que tu seras arrivé en Gaule : tu y entendras jusqu'à des mots qui ne sont point usités à Rome³. »

Dans la prononciation,
elle recherche une
simplicité antique.

En fait de prononciation, les préférences de l'homme urbain vont encore à une simplicité antique. Certains orateurs même, pour être plus sûrs d'imprimer à leur parole ce caractère, imitaient en plaidant le ton lourd et rude des paysans. Tel était Cotta. Cicéron disait de lui : « Il y a un défaut que quelques-uns recherchent à dessein. Une voix rustique et grossière leur plaît : ils veulent donner par là un air plus antique à leur langage : ainsi, mon cher Catulus, ton ami L. Cotta me paraît aimer un parler lourd, un son de voix grossier ; il s' imagine que les choses qu'il dit sembleront antiques, si elles ont une tournure tout à fait rustique⁴. » Certes l'idée était originale, de chercher l'urbanité dans la rusticité : car c'était par affectation d'urbanité que Cotta parlait comme un paysan. Mais ces indiscrets amateurs de rusticité, en voulant être plus antiques et plus simples que les autres, n'étaient en réalité ni simples ni antiques. Simples, ils ne l'étaient pas, à coup sûr : quoi de plus compliqué au contraire que cette tactique de Cotta, qui, pour se distinguer parmi les gens distingués, se donnait exprès des airs d'homme grossier, tout en craignant de trop bien jouer son rôle et d'être pris effectivement pour ce qu'il essayait de paraître ? Antiques, ces gens-là ne l'étaient pas davantage, au

1. Cic., *Brut.*, 46, 171.

2. Quint., *Inst. or.*, 8, 1, 3.

3. Cic., *Brut.*, 46, 171.

4. Cic., *de Or.*, 3, 41, 42.

jugement de Cicéron : « Cotta, disait celui-ci, me paraît imiter, non les orateurs antiques, mais les moissonneurs¹. » La belle-mère de Crassus entendait beaucoup mieux, sur ce point-là comme sur les autres, l'antique simplicité : « Le son de sa voix était si correct et si simple qu'on n'y pouvait surprendre aucune marque d'ostentation ou d'imitation : d'où je conclus, ajoute Cicéron, que son père, que ses ancêtres avaient parlé ainsi². » La voilà bien, en effet, l'antique simplicité, celle que l'on tient de ses ancêtres, comme un héritage de famille, et qui, innée en nous, transparaît d'elle-même dans tous nos discours, sans ostentation ni imitation ! Or, dans cette prononciation, si distinguée au vrai sens du mot, pas la moindre rusticité : « Son débit, dit Cicéron, n'était ni âpre, comme celui de Cotta, ni heurté, ni *rustique*, ni plein d'hiatus, mais pressé, égal et doux³. » Cicéron reconnaît à Catulus la même suavité de prononciation : « Me autem tuus sonus et suavitas ista delectat⁴ » ; et il ajoute expressément que cette suavité était propre à la ville : « quae quidem, ut apud Graecos Atticorum, sic in latino sermone huius est urbis maxime propria⁵. » Quintilien dit de même : « La prononciation sera correcte, elle sera sans défaut, si la voix est facile, claire, agréable, *urbaine*, c'est-à-dire si l'on n'y entend résonner rien de rustique ou d'étranger ; car ce n'est pas sans raison qu'on dit « une prononciation barbare » ou « une prononciation grecque » : les hommes, en effet, se reconnaissent au son de leur voix, comme les différentes sortes d'airain à leur timbre⁶. » L'évidence est du côté de Cicéron et de Quintilien, et la paradoxale théorie de Cotta n'aurait même pas mérité d'être discutée, si, par son exagération même, elle ne prouvait précisément ce que nous voulons démontrer, à savoir que, pour les Romains de son temps, l'urbanité de la prononciation était dans une antique simplicité.

1. Cic., *de Or.*, 3, 42, 46.

2. Cic., *ibid.*, 45.

3. Cic., *ibid.*

4. Cic., *de Or.*, 3, 41, 42.

5. Cic., *ibid.*

6. Quint., *Inst. or.*, 11, 3, 30 et 31.

Dans les gestes,
de même.

Pour la même raison, nous rapporterons aussi comment ce même Cotta entendait l'urbanité dans les gestes, ou, pour employer le langage de la rhétorique, l'urbanité dans l'action : « Il y en a, disait Quintilien en pensant à lui, il y en a qui estiment qu'une action rude, et telle que la produit l'élan instinctif de chacun, est plus forte, et seule digne de véritables hommes. Mais ces gens-là ne sont autres, en général, que ceux qui, dans l'élocution aussi, ont coutume de condamner le soin, l'art, l'éclat, et tout ce qui s'acquiert par l'étude, comme choses affectées et peu naturelles; ou qui, à force de rusticité dans le choix des mots et même dans la prononciation, comme Cotta; d'après Cicéron, se piquent d'imiter l'antiquité¹. » On le voit, ce que Cotta, par sa rusticité mal avisée, ce que d'autres, par des moyens plus sages et plus sûrs, ce que toutes les personnes élégantes à Rome, d'une façon ou d'une autre, tâchaient de réaliser dans leurs gestes, comme dans leur élocution même, c'était cette simplicité antique, dont il nous est plus facile aujourd'hui de noter le crédit auprès des gens d'alors que d'en définir la nature exacte : là était le bon ton, là était l'urbanité.

Charme indéfinissable
de cette urbanité du
langage.

Cette simplicité extrême de la conversation urbaine suffisait-elle à en faire la conversation intéressante et savoureuse que nous promettait sa qualification même d'urbaine? Il est permis de se poser cette question : car l'urbanité du langage, telle que nous venons de la reconstituer, semble s'être réduite à la correction toute nue. Mais les auteurs anciens lui trouvent un je ne sais quel charme qu'eux-mêmes, à les entendre dire, sentent mieux qu'ils ne peuvent l'exprimer : « *proprio quodam lepore iucunda*². » Cicéron, à défaut d'une analyse, nous donne, au moyen d'exemples, une idée de cette grâce insaisissable et subtile qui était propre à l'urbanité. « Quelles qualités, demande Brutus, accordes-tu à ces orateurs pour ainsi dire étrangers? — Les mêmes évidemment, lui répond son interlocuteur, que j'accorde aux orateurs urbains, à l'exception d'une seule : c'est que leur langage n'a point ce que j'appellerai une teinte d'urbanité. — Alors Brutus : Qu'entends-tu

1. Quint., *Inst. or.*, 11, 3, 10.

2. Quint., *Inst. or.*, 6, 3, 102.

donc par cette teinte d'urbanité? — Je ne sais; mais je sais seulement qu'il y en a une. Tu comprendras cela, Brutus, dès que tu seras arrivé en Gaule : là, tu entendras certains mots qui ne sont même pas usités à Rome; mais cela peut se corriger et se désapprendre. Ce qui est plus important, c'est que, dans le parler de nos orateurs, vibre et raisonne quelque chose de plus urbain. Et cela n'est pas sensible seulement chez les orateurs, mais encore chez tout le monde. Je me souviens que T. Tinca de Plaisance, homme de beaucoup d'esprit, lutta un jour à coups de bons mots avec Q. Granius, le héraut. — Veux-tu dire, interrompit Brutus, celui dont Lucilius a tant parlé? — Parfaitement. Eh bien! Tinca disait tout autant de bons mots que son adversaire; mais Granius l'écrasait, grâce à je ne sais quelle saveur de terroir. Aussi je ne m'étonne plus de la mésaventure arrivée, dit-on, à Théophraste. Il demandait à une vieille femme d'Athènes combien elle vendait certaine denrée. La marchande, après avoir répondu à sa question, ajouta : « Etranger, tu ne l'auras pas à moins. » On rapporte que Théophraste fut fort affecté de voir qu'il n'avait pas pu se défaire de son air d'étranger, quoiqu'il passât sa vie à Athènes et parlât un excellent grec. En somme, je crois qu'il y a chez nous un accent urbain, comme il y avait à Athènes un accent attique¹. »

Tel est donc, au total, l'homme urbain. Distingué dans sa tenue, dans sa conduite, dans son langage, et jusque dans ses gestes, mais simple autant que distingué, il plaît sans efforts apparents, et n'en plaît que davantage : il suffit de le voir une seule fois, et l'on est conquis : « Rien n'est plus facile que d'aimer cet homme-là; l'urbanité en lui est autochthone : et mehercule est quem facile diligas; αὐτόχθων in homine urbanitas est². »

VI

Au total, l'homme urbain, figure séduisante.

1. Cic., *Brut.*, 46, 172. — Pour l'aventure arrivée à Théophraste, cf. Quint., *Inst. or.*, 8, 1, 2.

2. Cic., *ad Att.*, 7, 2, 3.

CINQUIÈME PARTIE

La décadence de l'urbanité.

Cette urbanité, que nous venons d'analyser, était, nous le répétons, l'effet de la conquête. En détournant les Romains de l'agriculture, pour les attirer tous à Rome par l'appât de magistratures nombreuses à exercer, d'industries diverses à exploiter, de spectacles et de jeux magnifiques à contempler tous les jours, en les amenant ainsi à vivre côte à côte dans l'immense ville, la conquête avait créé parmi eux ces habitudes de sociabilité qui contenaient en germe l'urbanité. En leur ouvrant des relations multiples avec des peuples dont la civilisation était plus avancée ou seulement autre que la leur, elle leur avait donné cette largeur d'idées, cette facilité de mœurs, ce scepticisme indulgent et railleur, qui était l'urbanité même. En abattant pour toujours à leurs pieds des nations qui avaient, comme Carthage, inquiété plus ou moins leur avenir, elle leur avait permis enfin de développer, dans la tranquillité d'une existence aisée et sûre, l'urbanité ainsi éclore. Or, la conquête se prolongea, par la force de l'impulsion reçue, longtemps après qu'eurent disparu les mâles et rustiques vertus qui, d'abord, y avaient présidé : Carthage une fois détruite, ce fut la Gaule cisalpine, puis la Numidie, puis la Gaule narbonnaise, puis l'Asie, puis la Gaule tout entière, puis l'Égypte, qui tombèrent sous le joug commun. L'urbanité profita-t-elle des incessants agrandissements de l'empire romain ? Elle se perdit au contraire par l'exagération des causes qui l'avaient fait naître.

Les Romains continuaient à désertir leurs champs. Maîtres de territoires fertiles, comme l'Espagne ou la Sicile, bientôt même maîtres de l'Égypte, qui était plus fertile encore, et qu'ils appelèrent la clef de l'annone « *claustra annonae* »¹,

I

La conquête, en se prolongeant, ruine l'urbanité.

On délaisse de plus en plus l'agriculture.

1. Tac., *Hist.*, 3, 8.

pour qui eussent-ils encore ensemencé le sol d'Italie ? Ils recevaient tout à vil prix du dehors. Cicéron disait énergiquement qu'ils respiraient la vie par leurs ports de mer : « eos portus quibus vitam et spiritum ducitis ¹. » Auguste, effrayé de cette situation, qui mettait l'existence de Rome à la merci d'une tempête, essaya en vain d'y remédier. Un jour, il déclara l'intention d'abolir à jamais les frumentations, « parce que l'on comptait trop sur elles, et que l'agriculture demeurerait en suspens ² » ; mais il se ravisa bien vite, réfléchissant que les distributions de blé, supprimées par lui, seraient toujours rétablies par quelque politicien avide de popularité ³. Il fit chanter par son poète favori les délices de la vie rurale ; mais les *Géoriques* charmèrent les lettrés et ne ramenèrent personne aux champs.

On vient de plus en plus à Rome pour y briguer les magistratures.

Rome attirait tout le monde à elle par des avantages de jour en jour plus variés. En première ligne, c'étaient, comme autrefois, les magistratures, mais bien plus nombreuses depuis que, par la conquête, les bornes de l'empire avaient été reculées beaucoup plus loin. En parcourant, dans Suétone, la biographie d'Octave, on est frappé de n'y pouvoir pas lire une page, pour ainsi dire, où ne soit mentionnée la création de quelque curateur, préfet ou surveillant nouveau. L'empereur finit ainsi par avoir autour de lui toute une armée de fonctionnaires, gros et menus, où le moins intrigant de ses sujets pouvait espérer de se frayer une place. Qu'on n'aille pas croire, d'ailleurs, que les Romains, privés de leur liberté, s'avisèrent, pour protester contre l'usurpateur, de refuser les charges qu'il leur offrait. La brigue fut plus acharnée que jamais. Auguste perdit son temps à la combattre. Pour empêcher que les citoyens des tribus Fabia et Scaptia, auxquelles il se rattachait, se fissent donner de l'argent par les candidats, il aima mieux leur en donner lui-même ⁴. Malgré cette touchante précaution, quand il laissa le peuple choisir à sa guise ses consuls, la lutte fut si

1. Cic., *pro Lege Manil.*, 12, 33.

2. Suét., *Oct.*, 42.

3. Suét., *ibid.*

4. Suét., *Oct.*, 40.

chaude que le sang coula sur le Forum¹. On aurait pu se croire revenu aux plus beaux jours de la République. Tibère transporta les élections dans le Sénat, où elles ne furent plus qu'une comédie : il désignait, ou plutôt Séjan désignait pour lui quatre candidats, qui devaient être nommés sans avoir d'échec à craindre, ni de brigue à exercer². Les compétitions n'en furent pas ralenties : seulement elles prirent une autre voie. « Il n'y avait, dit Tacite, d'accès au consulat que par Séjan, et la faveur de Séjan ne se gagnait que par le crime³. » Les Romains couraient après l'ombre du pouvoir, comme leurs pères avaient couru après le pouvoir lui-même, « per fas et nefas ». On quittait sa petite ville de province, et l'on s'empressait de gagner la grande, pour avoir le droit, en mourant, de faire graver sur son tombeau qu'on avait été quelque chose à Rome.

Les petits métiers, qui, déjà sous la République, faisaient vivre à Rome tant de gens, s'étaient encore multipliés dans cette Rome impériale où affluait l'or de l'univers dompté, et dont Ovide pouvait dire :

Pour y exercer toute
sorte d'industries.

« Nunc aurea Roma
» Edomiti magnas possidet orbis opes⁴. »

Il y avait là de l'argent à gagner pour tout le monde. Les tavernes, où s'exerçaient tous les métiers imaginables, ne se comptaient même plus à Rome : « Rome tout entière, disait Martial, n'est plus qu'une immense taverne⁵. » En dehors des tavernes, dans les rues mêmes, on pouvait être « le marchand ambulant qui, de l'autre côté du Tibre, échange de pâles allumettes contre des morceaux de verre, celui qui vend à la foule oisive de la purée de pois chiches, le montreur de vipères..., le cuisinier qui va, de cabaret en cabaret, offrir de sa voix rauque des saucissons fumants⁶. » La condition de client était

1. Dion, 54, 6.

2. Tac., *Ann.*, 1, 45.

3. Tac., *Ann.*, 4, 68.

4. Ov., *Ars am.*, 3, 113-4.

5. Mart., 7, 61, dernier vers de la pièce.

6. Mart., 1, 42 (voir la pièce en entier).

devenue un véritable moyen d'existence : beaucoup de Romains, comme on peut le voir par Juvénal¹, n'avaient d'autre ressource que leur sportule, et cela leur suffisait. Une profession plus lucrative, sinon plus honorable, était celle de capteur de testaments. Horace, dans une de ses *Satires*², a tracé plaisamment les règles de cet art délicat, qui consistait à gagner, par toute sorte de petits services, la reconnaissance de quelque harpagon vieux et sans héritier. Le poète assure qu'on pouvait ainsi s'enrichir facilement : « Accipe qua ratione queas ditescere³. » Mais si capter le bien des autres était une industrie, laisser capter le sien en était une aussi : le malin mortel qui donnait à supposer qu'il avait un trésor caché et une santé précaire, était comblé de prévenances et de cadeaux ; c'était à qui achèterait le plus cher sa faveur posthume : il y avait là, pour qui savait en user, une belle situation à exploiter. Toutefois, le chemin le plus court pour arriver à la richesse, c'était la délation. Ce genre d'industrie date de Tibère : le prince qui avait empêché ses sujets de trafiquer de leurs suffrages leur devait bien cette compensation. Il remit en vigueur la loi de majesté⁴, et il récompensa tous ceux qui lui signalèrent la moindre infraction à cette loi redoutable : les dépouilles des victimes furent partagées à leurs dénonciateurs et parfois même à de simples témoins⁵.

Pour y prendre part aux distributions de secours.

Pour les maladroits qui laissaient échapper toutes ces occasions de faire fortune, re-taient au moins les secours publics, dont les empereurs firent un moyen régulier de gouvernement. Outre les frumentations, qui existaient depuis longtemps déjà, mais qui furent quadruplées par Auguste⁶, c'étaient tantôt des distributions de viande (*viscerationes*), tantôt de grands banquets (*epula*) ; c'étaient aussi des distributions d'argent. « Parfois, dit Suétone, Auguste donna à ses concitoyens 400 ses-

1. Juvén., *Sat.*, 1, 119-20 : « Quibus hinc toga, calceus hinc est, | Et panis fumusque domi, etc. »

2. Hor., *Sat.*, 2, 5.

3. Hor., *ibid.*, v. 10.

4. Tac., *Ann.*, 1, 72.

5. Suét., *Tib.*, 61.

6. Dion, 53, 2.

terces par tête, parfois 300, parfois 250¹. » Par son testament, « il légua au peuple romain quarante millions de sesterces, aux tribus trois millions cinq cent mille, à chacun des soldats de la garde prétorienne mille sesterces, à chacun de ceux qui composaient les cohortes urbaines cinq cents, à chacun des légionnaires trois cents². » L'avènement des divers empereurs, les moindres incidents de leur vie, leur mort même furent autant de prétextes à de prodigieux congiaires. Seule, la population urbaine y était admise : aussi s'accroissait-elle progressivement de tous les faméliques du monde entier.

Ceux que séduisaient surtout les plaisirs de la grande ville y trouvaient plus que jamais à se satisfaire. Dans les derniers temps de la république, Lucullus avait eu l'idée d'ouvrir à tout le monde la magnifique collection de livres grecs qu'il avait rapportée de ses campagnes d'Asie. « Tous les Grecs, dit Plutarque, avaient un libre accès dans les galeries, dans les portiques et dans les cabinets qui entouraient sa bibliothèque. Ils s'y rendaient comme dans un sanctuaire des Muses, et ils y passaient les jours entiers à discourir ensemble, quittant avec plaisir toutes leurs affaires pour s'y réunir. Lui-même il s'y promenait souvent avec les gens de lettres, et se mêlait à leurs entretiens... En un mot, sa maison était un asile, un prytanée grec pour tous ceux qui venaient à Rome³. » Ce que Lucullus avait fait pour les Grecs, Asinius Pollion le fit, sous l'empire, pour les Romains. Avec l'argent de son butin, dit Pline, il monta la première bibliothèque vraiment publique qui ait existé⁴. On pense si les Romains lettrés la fréquentèrent à leur tour, et y coulèrent des heures délicieuses!

Les amateurs de théâtre pouvaient voir des acteurs de talent, que les empereurs ne craignaient jamais de payer trop cher, interpréter des tragédies aussi belles que la *Médée* d'Ovide, ou encore que ce *Thyeste* de Varius, dont toute l'antiquité a dit tant de bien⁵.

Pour y goûter chacun
les plaisirs de son
choix.

Bibliothèques.

Pièces de théâtre.

1. Suét., *Oct.*, 41.

2. Suét., *ibid.*, 101.

3. Plut., trad. Pierron, tome II, *Lucullus*, p. 533.

4. Pline, *Hist. nat.*, 7, 30, 115.

5. Dial., *de Or.*, 12.

Conversation des gens
instruits.

Les gens délicats, partout où ils se rencontraient, dans les banquets, dans les cercles, dans les librairies, aux thermes, engageaient entre eux, sur toutes les questions, des causeries qui étaient pour l'esprit un véritable régal : hors de cette docte atmosphère, Martial avoue qu'il languit ; il lui manque « ces bibliothèques, ces théâtres, ces réunions, où, dans la joie que l'on ressent, on ne s'aperçoit pas qu'on étudie¹ ».

Objets d'art.

Les curieux d'art vivaient à Rome comme dans un musée, qui, déjà riche au temps des Marcellus et des Paul-Emile, s'embellissait encore tous les jours des merveilles que les généraux continuaient de lui envoyer, l'un de la Grèce, l'autre de la Macédoine, celui-ci de Pergame, celui-là du royaume de Syrie. C'est à peine si, au pays même des Polyclète et des Protogène, il restait encore quelque chose de ces grands artistes. « Autrefois, dit Juvénal, dans les contrées que nous avons soumises depuis, toute maison avait ses tableaux de Parrhasius et ses statues de Myron : l'ivoire de Phidias y vivait, et l'on trouvait partout les nombreux ouvrages de Polyclète. Il n'y avait guère de table où ne figurât un vase de Mentor. Vinrent Dolabella, et Antoine, et le sacrilège Verrès... Aujourd'hui tout ce que nous pourrions prendre à nos alliés, ce sont quelques jougs de bœufs, un petit troupeau de cavales, etc...² » Pour admirer l'art grec, c'est à Rome qu'il fallait venir. Pline consacre plusieurs chapitres de son *Histoire naturelle* à énumérer les statues et les tableaux célèbres du monde entier³ : cette nomenclature comprend plusieurs centaines de noms ; il en est bien peu que n'accompagne cette mention : « Est maintenant à Rome, dans tel ou tel temple, sous tel ou tel portique. » Rome avait tout accaparé.

Monuments.

Qu'on ajoute à cela l'éclat et le nombre toujours grandissants de ses édifices propres. Elle était bien belle déjà lorsqu'elle se remit entre les mains d'Octave : cependant celui-ci put dire que, « l'ayant reçue de brique, il la laissait de marbre⁴ ». Le géographe Strabon, qui la vit alors, nous en a

1. Mart., préf. du livre XII.

2. Juv., 8, 102, sqq.

3. Pline, *Hist. nat.*, 34, 7 et 8 ; — 35, 10 et 11 ; — 36, 5.

4. Suét., *Oct.*, 28.

laissé une description enthousiaste : « Les Romains de nos jours, dit-il, ont rempli Rome des plus beaux monuments : Pompée, Jules César et, en dernier lieu, Auguste, ainsi que son épouse, sa sœur et ses amis, ont porté aussi loin qu'il était possible le zèle et la dépense pour ce genre de décorations. Le plus grand nombre de ces embellissements se voit dans le Champ de Mars, qui réunit les ornements de l'art à ceux de la nature. En effet, la grandeur étonnante de ce Champ...; les édifices qui l'entourent; le gazon toujours vert de sa pelouse; l'aspect d'une couronne de collines figurant une scène demi-circulaire, dont les deux extrémités s'appuient à la rive du fleuve; tout, en cet endroit, offre un spectacle que l'œil abandonne à regret : sans compter qu'auprès de ce Champ l'on en trouve un second avec beaucoup de portiques alentour, et des temples superbes, presque contigus les uns aux autres. A voir d'abord ce beau quartier, on croirait ne trouver dans les autres que de simples faubourgs... Mais si, de là, vous transportant ailleurs, vous allez visiter l'ancien Forum, autre quartier de la ville non moins rempli de basiliques et de temples, ou contempler les beaux ouvrages que contient le Capitole, ou encore ceux qui ornent soit le Palatium, soit les jardins de Livie, chaque endroit successivement vous fera oublier celui que vous avez quitté. Telle est Rome¹. »

La populace, qui réclamait surtout des jeux, et qui en faisait, Jeux. avec le pain des frumentations, sa nourriture ordinaire, se trouvait servie à Rome selon ses souhaits. César fit donner des spectacles où il accourut tant de gens de toute part, dit Suétone, « que la plupart des étrangers logèrent au milieu des carrefours ou des rues, sous des tentes, et que plusieurs fois, dans la presse, un grand nombre de personnes périrent écrasées, entre autres deux sénateurs² ». Auguste dépassa César et tous ses prédécesseurs par la fréquence, la variété et la magnificence des jeux qu'il donna. Il rapporte lui-même qu'il en donna quatre fois en son propre nom, et vingt-trois fois pour d'autres ma-

1. Strabon, 5, 3, 8.

2. Suét., *Cés.*, 39, fin.

gistrats qui étaient absents ou ne pouvaient y suffire¹. A propos d'une de ces représentations, Ovide s'écrie : « Que dire de la guerre navale à laquelle, tout dernièrement, nous a fait assister le souverain, lorsqu'il a mis en scène une flotte perse et une flotte grecque? Alors, de la mer Adriatique et de la mer Tyrrhénienne, il vint des jeunes gens, il vint des jeunes filles, et toute la terre fut réunie dans la ville de Rome². »

Triomphes.

Les triomphes, dédaignés des délicats, ne disparurent pas pour cela : ils plaisaient trop à la foule, qui, sans jamais se relâcher de son frénétique empressement, suivit le char de César cinq fois, dont quatre dans le même mois³, et assista, sous Auguste, à plus de trente triomphes⁴. A propos de l'un de ceux-ci, Ovide dit, à peu près comme à propos des jeux du cirque et de l'amphithéâtre : « Rome, qui, dans ses vastes murailles, peut contenir le globe immense, eut à peine assez de place pour loger tous ceux qui vinrent chez elle à cette occasion⁵. » La vie à Rome était une fête perpétuelle de tous les sens. Ovide, en y pensant du fond de son exil, ne pouvait s'empêcher de se répéter à lui-même, avec une insistance douloureuse, cette formule où se résumaient tous ses regrets : « Jouir de la ville ! *Urbe frui*⁶ ! »

Rome, rendez-vous du
monde entier.

Ainsi soit des honneurs, espoir du gain, amour des plaisirs, toutes les passions venaient s'assouvir à Rome. Il n'y avait personne qui n'y fût entraîné par ses intérêts ou par ses goûts. « Voyez, disait Sénèque, cette multitude de gens, à qui les innombrables maisons de la ville suffisent à peine. La plus grande partie de cette foule n'a pas de patrie ; ils sont partis de leurs municipes et de leurs colonies, enfin de toutes les régions de la terre, pour se réunir ici. Les uns, c'est l'ambition qui les y amène ; d'autres, l'obligation d'un devoir public à remplir ; d'autres, une ambassade dont on les a chargés ; d'autres, la débauche, qui cherche un lieu opulent et favorable

1. Suét., *Oct.*, 43.

2. Ov., *Ars am.*, 1, 171.

3. Suét., *Cés.*, 37.

4. Suét., *Oct.*, 38.

5. Ov., *Pont.*, 2, 1, 23.

6. Ov., *Pont.*, 1, 1, 22 ; — *Tristes*, 3, 12, 26, et 4, 8, 26.

aux vices; d'autres, la passion des études libérales; d'autres, les spectacles; certains y ont été entraînés par l'amitié; certains par leur activité, qui a trouvé là un vaste théâtre pour produire son mérite; quelques-uns y ont apporté leur beauté vénale, quelques-uns leur vénale éloquence. Il n'est pas une seule espèce d'hommes qui ne conflue vers cette ville, où de grandes récompenses attendent les vertus et les vices¹ ». Sénèque n'exagère pas. Des étrangers venaient exercer à Rome les plus hautes magistratures. L'accession de l'Espagnol Balbus au consulat donna le signal²: elle fit scandale, parce qu'elle constituait un fait nouveau; mais on fut bientôt accoutumé à ces choses-là. Moins d'un siècle plus tard, l'empereur Claude demandait aux Romains : « Est-ce que nous avons eu à nous repentir qu'un Balbus nous soit arrivé d'Espagne, et tant d'autres hommes non moins remarquables de la Gaule Narbonnaise³? » De même, quand César imposa à ses concitoyens des sénateurs gaulois, on murmura : des affiches invitèrent les Romains à ne point montrer le chemin de la Curie aux nouveaux sénateurs; on chanta dans les rues : « César mène les Gaulois en triomphe, et il les mène au Sénat; les Gaulois laissent là leurs braies, et ils prennent le laticlave⁴. » On se fit aux sénateurs gaulois, comme on s'était fait aux consuls espagnols. Le même Claude, dans le discours qui nous a été conservé par les bronzes de Lyon, constatait qu'une des pépinières les plus fécondes en sénateurs romains, c'était « la très brillante et très florissante colonie de Vienne ». A partir de Trajan, ce sont ses empereurs eux-mêmes que Rome tirera du dehors. Les grands écrivains, qui continuent, brillamment d'ailleurs, la littérature latine, ne sont même pas des Latins. Martial le constate, sans y penser, dans une épigramme où il passe en revue les gloires littéraires des derniers temps : « Vérone, dit-il, aime les vers de son docte poète; Mantoue est fière de Virgile; le territoire de Padoue tire beaucoup de gloire de Tite-Live et de Stélla, et il n'en tire pas moins de Valerius Flaccus...; le pays des Péligniens retentit du

Consuls, sénateurs, empereurs, originaires de tous les pays.

La littérature latine continuée par les étrangers.

1. Sén., *Cons. ad Helv.*, 6.

2. Plin., *Hist. nat.*, 7, 43, 136.

3. Tac., *Ann.*, 11, 24.

4. Suét., *Cés.*, 80.

nom d'Ovide; les deux Sénèque et l'unique Lucain sont sur toutes les lèvres dans Cordoue l'éloquente; Canius fait la joie de la spirituelle Cadix, et mon cher ami Decianus fait celle d'Emerita; toi, Licinianus, tu seras l'orgueil de notre chère Bilbilis, qui ne taira pas non plus mon nom¹. » Les professeurs qui enseignent le latin à la jeunesse romaine sont de tous les pays, sauf de Rome. M. Antoninus Gniphos, né en Gaule, avait été élevé à Alexandrie²; M. Pompilius Andronicus était Syrien³; le fameux Orbilius Pupillus était de Bénévent⁴; Atteius Philologus était d'Athènes⁵; Valerius Cato, qu'on avait surnommé « la Sirène latine », qui seul savait lire les poètes, et seul les former, était de Gaule⁶; le savant Hygin, le conservateur de la bibliothèque palatine, était d'Espagne, à moins qu'il ne fût d'Alexandrie⁷. Quant à la tourbe obscure qui se livrait, dans les tavernes ou dans les rues, à la multitude de petits métiers dont nous avons donné plus haut, d'après Martial, un court aperçu⁸, elle venait surtout d'Orient. « Il y a longtemps, dit Juvénal, que l'Oronte syrien s'est déversé dans le Tibre⁹. » Bref, dans la vaste et grouillante Babel qu'était devenue Rome, ce que l'on rencontrait le moins, c'étaient certainement des Romains. Martial dit plaisamment à une courtisane de la ville cosmopolite : « Tu te livres aux Cattes, tu te livres aux Germains; Coelie, tu te livres aux Daces; tu ne dédaignes pas non plus les robustes indigènes de la Cilicie et de la Cappadoce; de la ville égyptienne de Memphis, il t'arrive des amants par bateau; de la mer Rouge, se dirigent vers toi de noirs Indiens; tu ne repousses pas le Juif circoncis; et l'Alain, monté sur son cheval, ne passe pas devant ta maison sans y entrer. Comment se fait-il, jeune fille, qu'étant Romaine, tu

Professeurs de latin qui
ne sont pas latins.

La tourbe urbaine faite
d'Orientaux.

Plus de Romains dans
Rome.

1. Mart., 1, 62.

2. Suét., *De Grammat.*, 7.

3. Suét., *ibid.*, 8.

4. Suét., *ibid.*, 9.

5. Suét., *ibid.*, 10.

6. Suét., *ibid.*, 11.

7. Suét., *ibid.*, 20.

8. Voir plus haut, p. 123.

9. Juv., 3, 62.

n'admettes à tes faveurs aucun Romain¹ ? » On pourrait suggérer, sans être paradoxal, que, si la tant célèbre courtisane ne recevait, dans sa maison de Rome, aucun Romain, c'est qu'il n'y en avait plus. En tout cas, il n'y en avait relativement que fort peu, et la conquête avait eu moins pour effet de romaniser les nations étrangères que de rendre Rome étrangère à elle-même : « *minore in dies plebe ingenua*². »

Dans ce chaos disparate et bigarré de deux millions environ d'individus, que devenait l'urbanité ? Certes, elle avait eu besoin, pour naître et se développer, de l'atmosphère d'une grande ville aux idées variées, aux mœurs faciles, à l'esprit large. Mais encore avait-il fallu qu'au milieu des éléments exotiques qui la stimulaient et la vivifiaient, l'élément romain dominât ; car, après tout, l'urbanité, ce n'était que la fleur, cultivée si l'on veut, mais enfin la fleur du génie romain. Et même l'élément romain n'aurait pas atteint à cette élégance exquise qu'était l'urbanité, s'il n'avait eu dans son sein, pour lui donner le ton, une aristocratie intellectuelle. Ces conditions avaient été réalisées au temps où toute la société romaine gravitait autour d'un Scipion Emilien ou d'un Laelius. Aujourd'hui, dans la confusion de toutes les races et de tous les rangs, que restait-il pour représenter l'urbanité ? Nous allons le voir. C'est, par exemple, ce Caecilius à qui Martial adresse la virulente apostrophe que voici : « Tu crois être un homme urbain ; tu ne l'es pas : qu'es-tu donc ? tu es un esclave né à la maison ; tu es ce qu'est le marchand qui, au delà du Tibre, troque de pâles allumettes contre des morceaux de verre, etc.³ » C'est Trimalchion, l'affranchi parvenu ; il fait des mots, et il veut qu'on les trouve urbains : le rhéteur Agamemnon ayant commencé ainsi devant lui une controverse : « Il y avait une fois un pauvre et un riche », Trimalchion interrompt : « Un pauvre ? qu'est-ce que c'est que cela ? » Et Agamemnon d'applaudir : « Voilà qui est urbain⁴ ! » C'est Eumolpe aussi, l'un des invités de Trimalchion : lui, quand il

Absence de toute aristocratie intellectuelle.

L'urbanité prostituée.

1. Mart., 7, 29.

2. Tac., *Ann.*, 4, 27.

3. Voir plus haut, p. 123, la suite de la citation.

4. Pétr., *Satyr.*, 48.

est ivre, il épuise son urbanité en de froides plaisanteries contre les chauves et les stigmatisés : « Eumolpus, vino solutus, dicta voluit in calvos stigmatosque iaculari, donec consumpta frigidissima urbanitate, rediit ad carmina sua¹. » Ce sont enfin les esclaves eux-mêmes. Chrysogonus, après avoir assassiné Roscius, craignant les révélations des esclaves de sa victime, les avait achetés : « C'est sans doute, dit Cicéron, par leur culture littéraire et leur urbanité qu'il a été séduit² ? » Le passage est ironique : un fermier, comme Roscius, ne recherche point les esclaves qui ont des lettres et de l'urbanité. Mais on peut voir par là que l'urbanité n'est plus considérée comme incompatible avec la condition d'esclave. Sénèque, sans aucune ironie, mais avec indignation plutôt, parle de l'urbanité insolente que les esclaves déployaient contre leurs propres maîtres, pour le plus grand plaisir de leurs maîtres mêmes : « Eadem causa est cur nos mancipiorum nostrorum urbanitas in dominos contumeliosa delectet, quorum audacia ita demum sibi in convivas ius fecit, si coepit a domino³. » Voilà dans quelles mains l'urbanité était tombée : on peut, sans exagération, dire qu'elle s'y était prostituée.

II

L'urbanité dans les mœurs n'est plus qu'impudence gouailleuse.

Dans les mœurs, ce n'est plus qu'un scepticisme gouailleur, qui affecte de n'avoir conservé ni préjugé ni scrupule. Martial, qui écrit pour les gens de la ville, avoue cyniquement qu'il escompte leurs mauvais instincts : « Lecteur, dit-il, si tu es trop grave, tu peux tout de suite t'en aller d'ici où tu voudras : c'est pour les Romains de la ville que nous écrivons ceci ; car notre livre a la lascivité des vers de Lampsaque⁴. » Le temps de la rusticité est passé : on a maintenant toute licence de se débaucher : « Que d'autres, s'écrie Ovide, aiment l'antiquité ; moi, je me félicite de n'être né que de nos jours ; le présent siècle convient à mes goûts... Je suis heureux que la rusticité n'ait point survécu à nos arrière-grands-pères pour se perpétuer jusqu'à notre temps⁵. » Ignorer encore quelque chose de

1. Pétr., *ibid.*, 109.

2. Cic., *pro Rosc. Amer.*, 41, 120.

3. Sén., *ad Seren.*, 11, 3.

4. Mart., 14, 17, 1, sqq.

5. Ovid., *Ars am.*, 3, 124, sqq.

la corruption humaine, c'est être rustique, et par conséquent ridicule. Quand le beau Bathylle dansait la Lédæ, la mime la plus effrontée, mesurant dans son esprit tout ce qui lui manquait pour atteindre à cet art si savant de chatouiller les sens, avouait sa rusticité : « Thymele tunc rustica discit ¹. » Dans un festin du *Satyricon*, un affreux cinaedus se précipite sur un jeune garçon : celui-ci tourne alors un regard de détresse vers la maîtresse de maison : « Je vous en prie, madame, c'est un embasicoeta que vous aviez dit de me donner. » Alors la dame, en battant gentiment des mains : « O l'homme fin ! ô l'urbanité et l'assurance vraiment romaines ! O, inquit, hominem acutum, atque urbanitatis vernulae frontem ! Eh quoi ! tu n'avais pas compris qu'un cinaedus s'appelle un embasicoeta ² ? » Toute timidité dans les rapports entre les deux sexes est rustique au premier chef : « Ridiculum et fugientem ex urbe pudorem ³. » Voici pour deux amoureux le moment du rendez-vous : « Fuis loin d'ici, rustique timidité », dit Ovide ⁴. Se contenter, dans un de ces moments-là, d'avantages platoniques, c'est rusticité toute pure. « Celui qui prend les baisers, et ne prend pas le reste, est digne de perdre ce qu'on lui a donné... Malheur à moi ! c'est de la rusticité, cela ! ce n'est pas de la pudeur ⁵. » Lorsqu'on a tant soit peu d'urbanité, on fait comme Pâris autrefois. Ménélas avait eu l'imprudence de le laisser en tête à tête avec Hélène : « Que faire ? le mari n'est pas là : à sa place, c'est un hôte qui n'a rien de rustique ⁶. » On sait comment les choses se terminèrent, et comment Pâris prouva son urbanité. La femme, pour n'être pas en reste d'urbanité avec l'homme, doit lui être peu cruelle. « Vénus, la plus tendre des déesses à qui l'implore, ne se montra pas pour Mars rustique ni intraitable ⁷. » Si Mars ne s'avance pas assez tôt, c'est à Vénus de le prévenir, ou bien on la taxera de rusticité. « Prenez vos ébats, belles ; celle-là est chaste, que personne

1. Juv., 6, 63, sqq.

2. Petr., *Satyr.*, 24.

3. Juv., 11, 55.

4. Ov., *Ars am.*, 1, 607-8.

5. Ov., *ibid.*, 1, 669, sqq.

6. Ov., *ibid.*, 2, 369.

7. Ov., *ibid.*, 2, 565.

n'a demandée; autrement, si la rusticité ne l'en empêche pas, c'est elle qui demande la première¹. » Du mariage, entre gens animés de tels principes, on pense s'il est fait bon marché. L'homme qui s'avise d'être jaloux de sa femme coupable est un rustique : il connaît mal les usages de la ville :

« Rusticus est nimium quem laedit adultera coniux,
» Et notos mores non satis urbis habet². »

Sénèque dit à peu près de même : « On est un rustique, un mal-appris, un homme qui ne sait pas vivre, et l'on passe, parmi les dames, pour faire à sa femme un sort abominable, quand on l'empêche de s'étaler dans une chaise à porteurs et de se faire promener partout aux regards de quiconque veut approcher³. » En somme, pour être un homme urbain, il faut renoncer à être un honnête homme. Sénèque, qui préfère être un honnête homme, ne se dissimule pas les sarcasmes que lui vaudra probablement cette prétention vieillotte. « Contentons-nous, dit-il, de ce titre un peu rustique : O l'homme de bien⁴ ! » Au contraire, un certain Valens, qui voulait à tout prix être un homme urbain, ne crut pouvoir mieux faire pour cela que de prendre le chemin de l'impudeur, jouant des mimes, d'abord comme s'il y était forcé, puis de plein gré, et les jouant, dit Tacite, avec plus d'habileté que de dignité : « Famam urbanitatis per lasciviam petere⁵. »

III

L'urbanité dans la plaisanterie serait mieux conservée, selon Aulu-Gelle et Macrobe.

Un trait qu'en cite Aulu-Gelle.

L'urbanité dans la plaisanterie s'était-elle mieux conservée ?

On serait tenté de le croire, à n'écouter qu'Aulu-Gelle et Macrobe. L'un en cite un trait qui, vraiment, ne manque pas de sel ; l'autre en disserte dans des termes que n'eût pas désavoués Cicéron. Voici le trait d'urbanité que rapporte Aulu-Gelle : « Une réponse très urbaine, dit-il, est celle qu'un préteur, homme d'une certaine érudition, fit à un certain Barvasculus, avocat très obscur... Cet insolent brailleur avait demandé ainsi

1. Ov., *Am.*, 1, 8, 43.

2. Ov., *Am.*, 3, 4, 37-8.

3. Sén., *de Ben.*, 1, 9, 3.

4. Sén., *Epist.*, 88, 33.

5. Tac., *Hist.*, 3, 62.

son tour d'audience au préteur : O homme très illustre, toutes les affaires que tu devais instruire aujourd'hui, voilà que, grâce à ton activité et à ta promptitude, tu les as bâclées ; il ne reste plus que la mienne : je te prie de l'entendre. — Alors le préteur, avec assez d'esprit : J'ignore, dit-il, si les affaires que tu dis que j'ai déjà instruites ont été bâclées ou non ; mais ce qui est bien certain, c'est que l'affaire qui t'a été confiée, que je l'entende ou ne l'entende pas, est une affaire bâclée¹. » Aulu-Gelle a raison de trouver que c'était là répondre avec assez d'esprit. Voici maintenant comment Macrobe recherche le genre de plaisanterie que l'on peut se permettre à table. Il rejette la *laedoria*, qui est un reproche en forme d'injure directe. Il n'admet que le *scommata*, qu'on peut, dit-il, appeler une morsure déguisée, parce que souvent il est enveloppé de finesse ou d'urbanité, de manière à faire entendre autre chose que ce qu'il signifie à la lettre. « Au reste, ajoute-t-il, le *scommata* ne tend pas toujours à produire l'amertume, mais quelquefois il est doux à ceux mêmes contre qui il est lancé. C'est le genre de raillerie qui sert le plus au sage, ou, en d'autres circonstances, à l'homme urbain, principalement à table et parmi les coupes, où il faut si peu de chose pour exciter la colère des gens². » C'est presque la définition de Cicéron, que nous avons rapportée plus haut³ : « La médisance, quand elle est lancée avec trop de raideur, est injure ; décochée avec grâce, elle prend le nom d'urbanité. » Passant aux exemples, Macrobe donne comme des *scommata* du goût le plus fin deux plaisanteries de Cicéron au sujet du fameux consul Caninius, qui ne resta en charge qu'un seul jour. La première est celle-ci : « Nous étions habitués à des *flamines diali* (de Jupiter) ; voilà que nous avons maintenant des *consuls diali* (d'un jour). » La seconde est bien connue : « Quel vigilant consul nous avons ! Il n'a pas fermé l'œil pendant tout son consulat. » Ces plaisanteries, conclut Macrobe, et d'autres du même genre renferment plus d'urbanité que d'amertume⁴. Tout cela est juste, et prouve qu'Aulu-Gelle et Macrobe

Comment Macrobe la comprend.

Ce qu'il appelle *scommata*.

Exemples de *scommata*.

1. Aulu-Gelle, 15, 5, 3 et 4.

2. Macr., *Saturn.*, 7, 3.

3. Voir plus haut, p. 103.

4. Macr., *ibid.*

Mais ni Aulu-Gelle ni Macrobe ne représentent l'esprit de leur temps.

n'avaient pas perdu le sens exact de la plaisanterie urbaine ; mais en ressort-il qu'on l'eût aussi bien conservé autour d'eux, dans la société du deuxième ou du quatrième siècle ? On peut en douter. Ni Aulu-Gelle ni Macrobe ne représentent les Romains de leur époque : ce sont deux doctes archéologues, qui, par leurs études, vivent bien longtemps avant la date de leur naissance. Tous deux raisonnent de l'urbanité non d'après ce qu'ils voient ou entendent, mais d'après ce qu'ils lisent. C'est dans Cicéron qu'ils puisent leurs définitions ou leurs exemples. Pour une fois ou deux que Macrobe s'adresse ailleurs, voici ce qu'il a à nous offrir. Il nous donne pour un *scommia*, c'est-à-dire pour une plaisanterie permise, parce que l'injure y est déguisée, le trait suivant : « Nous nous souvenons du temps où tu te mouchais avec le bras¹. » Il ajoute heureusement qu'il y en a de moins âpres, et nous le croyons sans peine. Mais que dire de l'incartade que voici, dont il trouve, il est vrai, l'urbanité déplacée ? « Le roi Antigone, offensé par Théocrite de Chios, s'était juré à lui-même de lui faire grâce. Théocrite n'en savait rien, et il était traîné vers Antigone, comme pour recevoir de lui son châtiment ; ses amis le consolaient et lui donnaient à espérer qu'il éprouverait la clémence du roi, quand il serait arrivé devant ses yeux : « Vous me présentez donc, répondit-il, une chance de salut impossible. » Il faut dire qu'Antigone était privé d'un œil. Cette urbanité déplacée (*importuna urbanitas*) causa la mort du médisant Théocrite². »

Ce qu'est devenue réellement la plaisanterie urbaine.

Si nous consultons maintenant des auteurs plus mêlés à leur siècle que Macrobe, et en reflétant mieux l'esprit, nous verrons que le ton des deux derniers traits cités d'après lui était toujours celui des plaisanteries urbaines. Nous avons rapporté le mot de Trimalchion, que tout le monde, dans son entourage, trouve si urbain : « Un pauvre ? qu'est-ce que c'est que cela³ ? » Nous avons fait allusion à la « très froide urbanité » d'Eumolpe raillant les chauves et les stigmatisés⁴. Nous avons dit aussi l'indignation de Sénèque contre l'insolente urbanité

1. Macr., *ibid.*

2. Macr., *ibid.*

3. Voir plus haut, p. 131.

4. Voir plus haut, p. 132.

« contumeliosa urbanitas » des esclaves, qui l'exerçaient même contre leurs maîtres¹. Le même Sénèque parle ailleurs de la « téméraire urbanité » d'un certain Timagène, qui avait médit d'Auguste, de sa femme et de toute sa famille². Valère-Maxime qualifie d'« outrageante urbanité » la plaisanterie par laquelle Scipion Nasica fit échouer lui-même sa candidature au consulat : ayant serré les mains à un paysan, il lui demanda, étonné de les sentir si dures, s'il marchait dessus, pour les avoir calleuses à ce point³. Columelle, de son côté, nous conte une anecdote bien typique : « Du vivant de nos grands-pères, dit-il, on se répétait l'un à l'autre, comme un trait de fine urbanité, cette action et cette boutade de Marcus Philippe, qui étaient tout simplement d'un gourmand achevé. On sait que les délicats méprisaient le loup d'eau douce autant qu'ils estimaient le loup de mer. Or, un jour, ce Philippe dînait à Casinum, chez un hôte : on pose sur la table un loup qui sortait du fleuve voisin. A peine en a-t-il goûté un morceau qu'il le recrache, soulignant cette conduite grossière de ce mot : Que je meure, si je n'avais pas cru que c'était du poisson⁴ ! » Ainsi, froide, insolente, téméraire, outrageante, grossière, voilà comment les Romains eux-mêmes jugent la plaisanterie dite urbaine.

Tacite affecte de la confondre avec les grosses farces qué se jouent les uns aux autres les gens du vulgaire. Les troupes de Vitellius étaient établies auprès de Rome; la populace de la ville, pénétrant dans leur camp, s'était mêlée à elles. Pendant que les soldats n'y prêtaient pas attention, quelques civils, croyant faire preuve d'une urbanité bien romaine, « vernacula, ut rebantur, urbanitate », coupèrent furtivement leurs baudriers, les leur enlevèrent, et leur demandèrent ensuite s'ils avaient leurs armes⁵. » Phèdre ravale plus bas encore l'urbanité : il l'attribue à un certain charlatan qui imitait le cri du cochon avec tant de perfection et de naturel, que l'on se de-

Elle est tournée à la farce grossière.

1. Voir plus haut, p. 432.

2. Sén., *de Ira*, 3, 23.

3. Val.-Max., 7, 5, 2.

4. Colum., 8, 16, 43.

5. Tac., *Hist.*, 2, 88.

mandait, en l'entendant, à qui l'on avait affaire, et qu'on le regardait à deux fois :

« Scurra notus urbano sale
 » Habere dixit se genus spectaculi,
 » Quod in theatro numquam prolatum foret¹. »

IV

L'urbanité dans l'expression, complètement disparue.

Quant à l'urbanité dans l'expression, moins de deux siècles après Jésus-Christ, il n'en reste plus guère que le souvenir. Cela se comprend d'ailleurs. Nous avons dit combien la conquête avait mêlé à l'élément romain d'éléments exotiques. L'urbanité dans les mœurs et l'urbanité dans la plaisanterie en avaient, comme on l'a vu, été singulièrement compromises; mais elles n'en avaient souffert, après tout, que dans la mesure où les étrangers donnaient aux Romains l'exemple de mœurs moins distinguées et de plaisanteries moins fines que les leurs.

Influence des étrangers néfaste sans réserve pour la langue.

Au contraire, en ce qui regarde l'urbanité dans l'expression, leur influence ne pouvait être qu'entièrement mauvaise, car il suffisait, pour qu'ils fissent tort au latin, qu'ils parlassent autrement qu'en latin. Continuaient-ils à se servir dans Rome de leurs idiomes nationaux, les Romains, à force de n'entendre retentir autour d'eux que des sons incompréhensibles, en venaient presque à oublier leur langue maternelle. Ils se trouvaient, chez eux, dans la même situation à peu près que Sénèque exilé en Corse : « Songe, écrivait celui-ci à Polybe, songe avec quelle difficulté vous viennent les mots latins, quand on est enveloppé de barbares, qui bourdonnent un jargon confus et capable d'effaroucher des barbares mêmes, qui seraient seulement moins sauvages². » C'était encore pis, quand ces barbares se mêlaient de s'exprimer en latin : ils le faisaient alors avec des solécismes et des barbarismes, très excusables sans doute, mais dont l'exemple, à la longue, ne pouvait manquer d'être contagieux pour les Romains. On se rappelle l'avertissement de Cicéron à Brutus partant en Gaule : il craint pour lui le latin qu'on y parle : « Là, dit-il, tu entendras des mots qui ne sont point usités à Rome³. » Cicéron ajoute : « Il est vrai

1. Ph., *Fables*, 5, 5, 8, sqq.

2. Sén., *ad Polyb.*, fin.

3. Cic., *Brut.*, 46, 171.

qu'on peut se débarrasser de ces choses-là et les désapprendre¹. » Oui, on le pouvait au temps de Brutus et de Cicéron, parce qu'alors, en rentrant à Rome, on se retrouvait dans un milieu sain, que n'avaient point infecté les locutions gauloises ou espagnoles. Mais aujourd'hui, où retremper son langage aux sources pures de la vraie tradition latine? Ce n'est point, assurément, dans un de ces festins cosmopolites que décrit Aulu-Gelle, et qui sont l'image même de Rome. Un jour, dans une villa située aux portes mêmes de Rome, « sub urbe, in rusculo », un jeune homme reçoit à diner : il est lui-même de la terre d'Asie; un de ses invités, le rhéteur Antonius Julianus, est de nationalité espagnole; des esclaves, forcément étrangers eux aussi, chantent au dessert une ode du poète grec Anacréon : ils provoquent les applaudissements d'un certain nombre de convives grecs. Mais qui donc, dans ce coin de la banlieue romaine, représente Rome? C'est le rhéteur espagnol, c'est Antonius Julianus. Comme les Grecs présents avançaient qu'aucun poète latin n'avait rien de comparable en douceur et en grâce aux odes d'Anacréon, Julianus se fâche, il s'indigne et combat pour « sa langue maternelle » (c'est l'expression d'Aulu-Gelle), avec la même ardeur qu'il aurait fait « pour ses autels et ses foyers² ». Qu'aurait dit Cicéron, s'il avait pu être témoin de ce spectacle? Il se plaignait déjà, en son temps, qu'on ne parlât plus bien le latin. « L'urbanité, disait-il, a été gâtée par le temps à Rome, comme en Grèce. A Athènes, en effet, comme dans notre villè, se sont portés une multitude d'étrangers aux façons de parler vicieuses : aussi devons-nous travailler d'autant plus à expurger notre langue³. » Pourtant, ce n'était rien encore. On continue d'être puriste au temps de Cicéron, puisque lui-même discute avec César sur l'urbanité de *quaeso*. On continue de l'être même après lui, au siècle d'Auguste, puisque Asinius Pollion reproche à Tite-Live on ne sait quelle « patavinité⁴ », et que l'empereur révoque, pour crime d'ignorance,

On ne peut plus se retremper à Rome.

1. Cic., *ibid.*

2. Aulu-Gelle, 19, 9.

3. Cic., *Brut.*, 74, 238.

4. Quint., *Inst. or.*, 8, 1, 3.

un légat consulaire qui écrivait certain mot comme on le prononçait dans les classes inférieures¹.

On ne parle plus le latin
correctement.

Mais les doléances de Sénèque commencent à être plus fondées : « Ce qu'aujourd'hui l'on appelle vulgairement *brevarium*, dit-il d'un ton résigné, se nommait autrefois, lorsque nous parlions latin, *summarium*². » Si l'expression « autrefois, quand nous parlions latin » est peut-être encore prématurée, elle ne tardera plus guère à être vraie. Quintilien constate, avec une tristesse trop justifiée, que l'infiltration des mots étrangers dans la langue latine s'est poursuivie régulièrement depuis une centaine d'années : « peregrina verba ex omnibus prope dixerim gentibus... venerunt³. » Il remarque que la syntaxe aussi a été faussée : « Nous commençons à dire : *huic rei invidere*, et non, comme tous les auteurs anciens, particulièrement Cicéron, *hanc rem*; de même : *incumbere illi*, et non *in illum*; *plenum vino*, et non *vini*; *huic* et non *hunc adulari*; sans parler de mille autres changements. Et plaise aux dieux que nous n'en voyions pas prévaloir bientôt de pires que ceux-là⁴! » Aussi, lorsqu'il préconise une urbanité de langage, dont le principal caractère serait de ne présenter à l'oreille rien de discordant, rien de rustique, rien de grossier, rien d'exotique, ce qu'il en dit est plutôt pour se conformer à une habitude de l'école, et pour continuer l'enseignement de ses maîtres, qui lui avaient appris à lui-même la même chose⁵. Sans prétendre à n'employer que des termes marqués du cachet de la capitale, ses contemporains avaient assez à faire de parler simplement latin. Il revient à une vue plus exacte des choses lorsqu'il réduit ses exigences jusqu'à déclarer modestement : « Il me sera permis de tenir pour romain tout ce qui est italien⁶. » Après lui, ce n'est même plus en italien que l'on s'exprimera. Marc-Aurèle, ayant donné un ordre de campagne en langue

Bientôt, on ne l'entendra
même plus.

1. Suét., *Oct.*, 88.

2. Sén., *Epist.*, 39, commencement.

3. Quint., *Inst. or.*, 1, 5, 53.

4. Quint., *Inst. or.*, 9, 3, 1.

5. Cf. Cic., *de Or.*, 3, 12, 44 : « Cum sit quaedam certa vox Romani generis urbisque propria, in qua nihil offendi, nihil displicere, nihil animadverti possit, nihil sonare aut olere peregrinum. »

6. Quint., *Inst. or.*, 1, 5, 56.

latine, ne put se faire entendre de son entourage, probablement parce que ses officiers ne comprenaient rien à la façon de parler des personnes instruites. Le préfet du prétoire, Basseus Rufus, qui n'avait pas reçu dans sa jeunesse la moindre éducation, fit même observer à l'empereur que l'homme auquel il s'était adressé n'entendait pas le grec¹. L'historien ne dit pas que Marc-Aurèle se soit fâché pour cela, comme aurait fait Auguste, ni qu'il ait révoqué soit ces singuliers officiers, qui ne comprenaient pas les ordres de leur empereur, soit cet innarrable préfet du prétoire, qui prenait le latin pour du grec. Nulle part, toutefois, les preuves de cette barbarie croissante du langage n'apparaissent plus manifestement que dans Aulu-Gelle. C'est qu'Aulu-Gelle, qui savait le latin, grâce à la fréquentation assidue des bons auteurs, pouvait mesurer mieux que personne l'étendue du mal. « Il est à remarquer, dit-il, quelque part, que la plupart des mots latins ont perdu leur sens primitif, pour en prendre un autre, tantôt très éloigné, tantôt assez proche². » Il revient d'ailleurs très souvent sur ce sujet. Avec une louable ardeur, il entreprit d'épurer la langue : il avait fort à faire ; il ne se découragea pas. Un jour, il discute sur la signification du mot « *vestibulum* », qui n'est pas fixée³ ; une autre fois, il relève l'usage abusif de « *superesse* » pour « *advocatum esse* »⁴. Il consacre tout un chapitre à se demander si « *intra kalendas* » veut dire « avant les calendes », ou « aux calendes », ou bien l'un et l'autre⁵. Il en emploie un autre à rechercher la valeur exacte de « *manubiae* », que l'on a le tort de confondre avec « *praeda* »⁶. Nous ne savons pas combien de solécismes ou d'impropriétés de termes il est parvenu ainsi à redresser ; mais ce que nous savons, c'est combien il en signale. Grâce à lui, nous ne pouvons douter que la langue latine, pour laquelle il combattait avec tant d'ardeur, ne fût irrévocablement perdue, laissant la place à une sorte

Lamentations d'Aulu-Gelle à ce sujet.

1. Dion Cassius, 71, 5.

2. Aulu-Gelle, 13, 30, 1.

3. Aulu-Gelle, 16, 5.

4. *Id.*, 1, 22.

5. *Id.*, 12, 13.

6. *Id.*, 13, 25.

de langue universelle, qui, sans doute, avait sa valeur comme instrument capable de servir à un large échange d'idées, mais qui n'était plus le latin. N'est-ce pas lui, d'ailleurs, qui nous apprend que ses contemporains, en face d'un texte de Varron, se trouvaient à peu près aussi embarrassés que le serait un mauvais écolier de nos jours à qui on le proposerait en version? « Un jour, dit-il, dans une librairie, un individu aussi sot que prétentieux se vantait d'être le seul homme, sous la voûte du ciel, qui fût capable d'interpréter les satires du célèbre écrivain. Aulu-Gelle s'approcha de lui et lui dit : Je t'en prie, lis ces quelques vers, et explique-moi le proverbe qui y est contenu. L'interprète unique de Varron resta court¹. » Qu'était devenue cette vieille élégance romaine, si jalouse autrefois de n'employer que des termes d'une latinité irréprochable, et qui, selon le mot de César rapporté par Aulu-Gelle lui-même, « fuyait comme un écueil toute expression qu'on n'avait pas l'habitude d'entendre² ? » On peut dire que l'urbanité dans le langage n'existe plus du tout.

V

Réaction contre cette urbanité ainsi dégradée.

Au total, on voit ce qui subsiste de l'antique urbanité : c'est, dans la conduite, une immoralité voulue, qui vise à se faire passer pour largeur d'idées, et n'est que fanfaronnade grossière ; c'est, dans la plaisanterie, une insolence blessante et lourde ; pour le reste, plus rien. Ce n'est plus là qu'une contre-*façon*, une caricature de l'urbanité. Aussi, après avoir assisté, du temps de Plaute, à une réaction contre la rusticité, ne devons-nous pas nous étonner de voir se produire la contre-action. Elle commença même à se dessiner bien avant la période d'extrême décadence jusqu'à laquelle nous avons conduit cette étude. Cicéron et Horace, qui furent, l'un à la fin de la république, l'autre au commencement de l'empire, les deux plus brillants représentants de l'urbanité, furent les premiers à se retourner quelquefois contre elle, en des accès de mauvaise humeur.

Réhabilitation des paysans.

Il leur arrive de regretter l'antique rusticité. Ils s'aperçoivent

1. Aulu-Gelle, 13, 31.

2. Aulu-Gelle, 1, 10, 4.

que les paysans, sous leur enveloppe grossière, cachent de solides qualités. Les gens de la campagne sont timides, il est vrai; mais cela ne vaut-il pas mieux que l'effronterie urbaine « *audacia urbana* »¹, ou « *frons urbana* »²? » Ils sont rudes à l'abord; mais ils sont francs : en ville, on est dissimulé. « La préfecture d'Atina, dit Cicéron, est restée fidèle à la vieille habitude du devoir; elle est restée pure de tout sentiment de malveillance; elle n'est pas accoutumée aux mensonges; elle n'est pas fardée; elle n'est pas instruite dans l'*art urbain de la dissimulation*³. » A la campagne, enfin, on ne sait pas très bien s'habiller ni se tenir; mais on est meilleur, et parfois plus intelligent qu'à Rome. « Il est un peu irascible, dit Horace, traçant peut-être le portrait du grand Virgile; il n'est pas fait pour plaire aux nez fins d'ici; on peut rire de ce qu'il est coiffé plutôt rustiquement, de ce que sa toge flotte, et de ce que sa chaussure emboîte mal son pied; mais il est bon, à tel point qu'il n'y a point d'homme meilleur; mais un génie immense se cache sous son corps inculte⁴. »

On commence à en avoir assez de ces hommes urbains à l'excès, pour lesquels Cicéron crée l'adjectif « *perurbanus* » : « Au moment où je t'écrivais cette lettre, dit-il à un de ses amis, voilà qu'arrive Sebosus. Je n'avais pas fini de gémir sur mon sort : Bonjour ! s'écrie Arrius. Est-ce là ce qui s'appelle quitter Rome ? Les hommes que j'ai voulu fuir sont justement ceux sur lesquels je tombe. S'il en est ainsi, je retournerai dans les montagnes de mon pays natal, aux lieux où s'est passée mon enfance. Enfin, si je ne puis être seul, je vivrai avec des rustiques, plutôt qu'avec ces raffinés d'urbanité, « *potius quam cum his perurbanis* »⁵. » Cette déchéance de l'urbanité est consacrée par l'emploi très significatif qu'Horace commence à faire du mot « *urbanus* ». Il s'en sert substantivement pour désigner un de ces parasites qui payaient leur écot à la table des grands en bons mots appropriés au goût du jour, c'est-à-dire

Cicéron crée le mot *perurbanus* = urbain à l'excès.

Horace emploie *urbanus* avec le sens de « parasite ».

1. Cic., *Prov. consul.*, 4, 8.

2. Hor., *Ep.*, 1, 9, 11.

3. Cic., *pro Planc.*, 9, 22.

4. Hor., *Sat.*, 1, 3, 29, sqq.

5. Cic., *ad Att.*, 2, 15, 3.

en injures : tels chez nous, autrefois, les bouffons et les fous de cour. « Maenius, dit-il, après avoir vaillamment dissipé l'héritage maternel et paternel, se mit à faire profession d'homme urbain (*urbanus coepit haberi*), parasite errant (*scurra vagus*), qui ne s'attachait pas à un râtelier déterminé ; qui, à jeun, n'aurait pas distingué un citoyen d'un étranger ; homme terrible, qui lançait sur n'importe qui n'importe quelle sorte de quolibet ¹. » Ainsi *urbanus* et *scurra* sont traités comme synonymes par Horace. La fortune de ces deux mots a été pareille. Au commencement, le *scurra* c'était le citoyen élégant et fin, l'expression la plus aimable d'une civilisation très avancée. Détrôné par l'homme urbain, il tombe au rang de parasite. L'homme urbain a seul la vogue : il résume en lui toutes les qualités qui font l'ornement et le charme des relations sociales, jusqu'à ce qu'il sombre à son tour et suive le *scurra* dans la disgrâce où il l'a lui-même précipité.

Urbanus
rejoint *scurra*.

1. Hor., Ep., 1, 13, 25.

CONCLUSION

Rusticité, urbanité et décadence de l'urbanité, ce sont là les trois termes de l'évolution suivie par les mœurs romaines. Nous avons essayé de montrer qu'ils formaient entre eux une chaîne tellement serrée et tellement logique qu'une nation, partie comme les Romains de presque rien, pour arriver comme eux à la domination universelle, repasserait à peu près certainement par les mêmes étapes. La *rusticité*, c'est l'état primitif et naturel d'un peuple qui est contraint, pour subsister, d'arracher à la terre ses moissons avares, et, pour rester libre, de se battre contre ses voisins. Cette lutte pour la vie et l'indépendance, en développant son égoïsme, développe aussi son énergie et son endurance. Avidé et fort, il devient conquérant. La conquête le rend paresseux à cultiver la terre et empressé à jouir ; elle le concentre dans sa capitale, où il se polit ; elle le met en contact avec des civilisations très brillantes : il atteint à l'*urbanité*. La conquête se poursuivant, il renonce définitivement à la vie saine et probe des champs ; il s'entasse de plus en plus dans sa capitale ; il y vit, en une promiscuité dangereuse, avec tout ce qu'il y a d'aventuriers au monde ; sa civilisation dépasse les limites du raffinement, elle se corrompt et tourne à la grossièreté : c'est la *décadence de l'urbanité*.

Vu, le 31 janvier 1909 :

LE DOYEN DE LA FACULTÉ DES LETTRES
DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS,

A. CROISSET.

Vu et permis d'imprimer :

LE VICE-RECTEUR
DE L'ACADÉMIE DE PARIS,

L. LIARD.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE : 1 à 4.

PREMIÈRE PARTIE

La vie rustique (5 à 15) :

Les premiers Romains, peuple de paysans : preuves diverses (5) ; — vie idyllique, d'après Cicéron et Virgile (6) ; — vie rude, en réalité (7) ; — avidité et avarice des paysans (9) ; — leur courage, leur sobriété (9) ; — travaux de la journée (10) ; — travaux du mois (10) ; — occupations par mauvais temps (11) ; — fêtes mêmes bien employées (11) ; — amusements rares et modestes (13) ; — vie des camps aussi dure que celle des champs (14) ; — idéal de la vie rustique (15).

DEUXIÈME PARTIE

La rusticité (17 à 38) :

I. — Mœurs honnêtes développées par cette vie rustique (17) ; — réserves nécessaires à faire (17) ; — au total, le paysan, homme droit (18) ; — bon père et bon mari (18) ; — loyal en affaires (19) ; — citoyen attaché à la patrie et à ses institutions (19) ; — magistrat dévoué (19) ; — soldat discipliné (19).

II. — Régime déprimant pour l'esprit (20) ; — le paysan, illettré (20) ; — lourd d'intelligence (21) ; — en somme, aussi désagréable qu'honnête homme (21) ; — mauvais sens pris par les mots *rusticus* et *agrestis* (22).

III. — Le rustique : au physique (22) ; — sa toilette (23) ; — son odeur (23) ; — son maintien (24) ; — méfiant envers ses amis (24) ; — peu obligeant (24) ; — amphitryon peu généreux (25) ; — convive mal élevé (26) ; — timide et farouche avec les étrangers (27) ; — terrible pour ses ennemis (29) ; causeur ennuyeux et têtu (32) ; — vantard (33) ; — railleur grossier (34) ; — inhabile à parler (36) ; — se sert de termes impropres (36) ; — commet des solécismes horribles (36) ; — a une mauvaise prononciation (37).

TROISIÈME PARTIE

De la rusticité à l'urbanité (39 à 83) :

I. — Les paysans deviennent des conquérants (39) ; — ils abandonnent l'agriculture (40) ; — ils affluent vers la ville (42) ; — ils y viennent briguer les magistratures (42) ; — ou faire du commerce et des affaires (44) ; — ou exercer les petits métiers (45) ; — ou se livrer à des industries inavouables (47) ; — ou prendre part aux frumentations (48) ; — ou admirer les objets d'art que la conquête y entassait (48) ; — ou contempler la splendeur de ses temples (49) ; — celle des édifices particuliers (49) ; — ou goûter les plaisirs

de toute nature qu'on y trouvait (50); — on y vient, sans l'habiter, par curiosité (50); — pour un procès (51); — pour le marché (51); — pour la conscription (51); — pour les élections (51); — pour le recensement (53); — pour les triomphes et les jeux (53).

Rome, en rapprochant ainsi ses citoyens, les rend plus sociables (54); — elle produit le type indigène du *scurra* (55).

II. — Rome, rendez-vous de toutes les civilisations (56); — elle produit le premier Africain (57); — l'Africain, aussi honnête, mais d'esprit plus large que Caton (58); — aussi patriote, mais plus chevaleresque (59); — ami charmant dans l'intimité (60).

III. — Il ne manquait plus aux Romains que la marque de l'influence grecque (61); — l'influence grecque développe chez eux le sens esthétique (62); — le sens littéraire (63); — nouveau progrès des mœurs romaines dû à cette influence (63); — contact direct avec les mœurs grecques elles-mêmes (65); — naissance des relations sociales chez les Romains (66); — les banquets (67); — conversations auxquelles on s'y livre (68); — agréments dont on les embellit (68); — opinion de Cicéron sur les banquets (68); — le second Africain, produit de l'influence grecque (69); — figure éminemment sympathique (71); — son amitié pour le second Laelius et pour Polybe (71); — son affabilité, son obligeance envers tous (72); — sa modération à l'égard de ses ennemis privés (72); — sa générosité à l'égard des ennemis de sa patrie (72); — très fin dans la conversation (72); — désintéressé (73); — regrette même de ses adversaires (73).

IV. — Ce qui manquait encore au second Africain pour être urbain (73); — la note licencieuse empruntée aux philosophes grecs mal compris (73); — mauvais exemple donné réellement par la plupart des Grecs (74); — scepticisme, en matière de morale, qui en résulte (76).

V. — Résistance opposée par la rusticité (77); — belle défense de Caton (78); — la conquête de Carthage porte le dernier coup à l'antique austérité (79); — les rustiques se laissent gagner aux nouvelles mœurs (80); — conversion de Caton (81); — abdication définitive de la rusticité (82).

QUATRIÈME PARTIE

L'urbanité (85 à 119) :

I. — L'urbanité née des excès de la rusticité (85); — pas encore nommée expressément dans Plaute ni Térence (86); — date de son apparition (86).

II. — Le mot fait sur *Vrbs*, désignant la ville par excellence (88); — par opposition aux villes étrangères (88); — aux villes de province (89); — même aux villes grecques (89); — Athènes y comprise (89); — Rome, centre de l'esprit (89); — centre de la politesse (90); — centre du bon langage (90); — Rome, unique séjour possible (90); — caractère aristocratique de l'urbanité (91); — définition de l'urbanité (92).

III. — L'homme urbain : au physique (92); — au moral : le plus serviable des hommes (93); — éloigné de toute avarice (94); — indifférent aux honneurs (94); — instruit sans pédantisme (96); — fuit les éclats d'éloquence (99); — volontiers moqueur, mais avec grâce (100).

IV. — La plaisanterie urbaine élevée à la hauteur d'un art (103); — elle doit être accompagnée de gestes sobres (103); — elle doit être fine en elle-même (104); — elle se divise en *facetiae* et en *dicta* (105); — des *facetiae* (105); — des *dicta* (106); — les *facetiae* et les *dicta* tournés à l'ironie (107); — mesure à observer dans la plaisanterie urbaine (108).

V. — L'urbanité dans le genre sérieux (109); — comment il faut l'entendre (109); — elle est sobre de ton (110); — elle admet cependant des traits (112); — les traits qu'elle admet, selon Domitius Marsus (112); — les traits qu'elle admet, selon Quintilien (112); — elle se préoccupe beaucoup du choix des mots (113); — elle rejette les termes rares et les néologismes (114); — elle ne s'inquiète que de suivre le bon usage (115); — dans la prononciation, elle recherche une simplicité antique (116); — dans les gestes, de même (118); — charme indéfinissable de cette urbanité du langage (118).

VI. — Au total, l'homme urbain, figure séduisante (119).

CINQUIÈME PARTIE

La décadence de l'urbanité (121 à 144).

I. La conquête, en se prolongeant, ruine l'urbanité (121); — on délaisse de plus en plus l'agriculture (121); — on vient de plus en plus à Rome pour y briguer les magistratures (122); — pour y exercer toute sorte d'industries (123); — pour y prendre part aux distributions de secours (124); — pour y goûter chacun les plaisirs de son choix (125); — bibliothèques (125); — pièces de théâtre (125); — conversation des gens instruits (126); — objets d'art (126); — monuments (126); — jeux (127); — triomphes (128); — Rome, rendez-vous du monde entier (128); — consuls, sénateurs, empereurs, originaires de tous les pays (129); — la littérature continuée par les étrangers (129); — professeurs de latin qui ne sont pas latins (130); — la tourbe urbaine faite d'Orientaux (130); — plus de Romains dans Rome (130); — absence de toute aristocratie intellectuelle (131); — l'urbanité prostituée (131).

II. — L'urbanité dans les mœurs n'est plus qu'impudence gouailleuse (132).

III. — L'urbanité dans la plaisanterie serait mieux conservée, selon Aulu-Gelle et Macrobe (134); — un trait qu'en cite Aulu-Gelle (134); — comment Macrobe la comprend (135); — ce qu'il appelle *scommata* (135); — exemples de *scommata* (135); — mais ni Aulu-Gelle ni Macrobe ne représentent l'esprit de leur temps (136); — ce qu'est devenue réellement la plaisanterie urbaine (136); — elle est tournée à la farce grossière (137).

IV. — L'urbanité dans l'expression complètement disparue (138); — influence des étrangers néfaste sans réserve pour la langue (138); — on ne peut plus se retremper à Rome (139); — on ne parle plus le latin correctement (140); — bientôt, on ne l'entendra même plus (140); — lamentations d'Aulu-Gelle à ce sujet (141).

V. — Réaction contre cette urbanité ainsi dégradée (142); — réhabilitation des paysans (142); — Cicéron crée le mot *perurbanus* = urbain à l'excès (143); — Horace emploie *urbanus* avec le sens de « parasite » (143); — *urbanus* rejoint *scurra* (144).

CONCLUSION : 145.

